

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

Le Samedi

Vol. XI. No 42
Montreal, 17 Mars 1900

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5c



GALERIE ARTISTIQUE. — MME LANGTRY.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUEABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

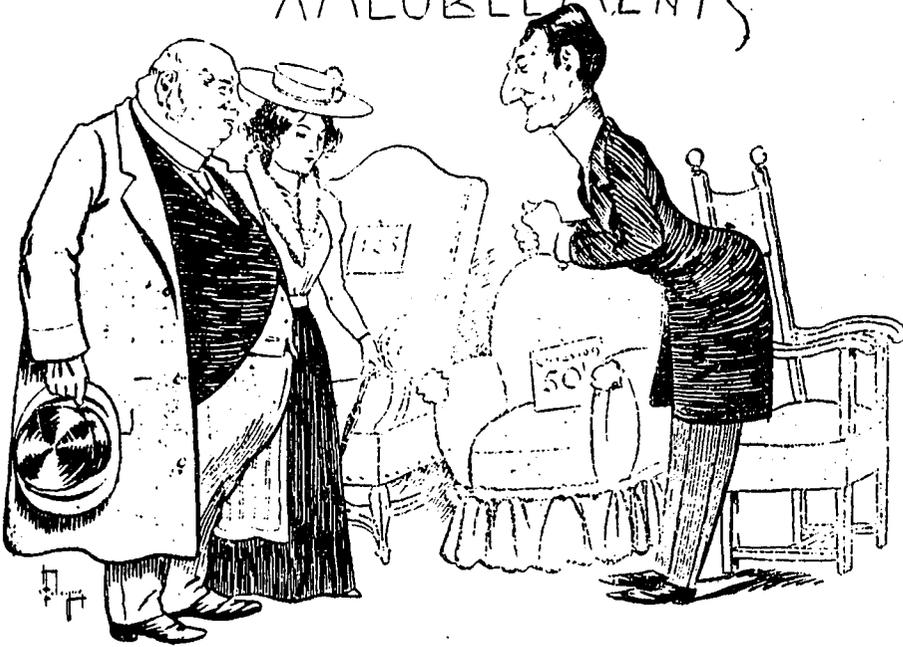
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

POIRIER, BESSETTE & CIE,
Propriétaires.

MONTRÉAL, 17 MARS 1900

VISIBLEMENT

AMEUBLEMENTS



— Je désirerais avoir un fauteuil très confortable...
— En ce cas, Monsieur, je pense qu'il serait peut-être préférable de vous le faire sur mesure.

CAUSERIE

(Pour le SAMEDI)

Le Musée des Familles nous apprend que le conseil supérieur de l'instruction publique de France vient de décider qu'une commission étudierait sans retard un projet de simplification de la grammaire, présenté par deux des membres de ce conseil, afin de rédiger un rapport pouvant être discuté dans la session de juillet 1900.

En d'autres termes, voici mise officiellement à l'ordre du jour cette fameuse réforme de l'orthographe, qui, presque depuis l'établissement graphique de notre idiome, a été réclamée par une suite d'écrivains et de linguistes les plus notables. Ajoutons que cette révision ne doit pas porter seulement sur la façon d'écrire les mots, mais encore sur un certain nombre de points, qui constituent ce qu'on appelle des règles de syntaxe, et qui, soit par illogisme très évident, soit au contraire, par excès de complication logique, arrivent à créer des difficultés aussi géantes qu'ardues.

Quelle étendue aura ce programme? A quels détails descendra-t-il? La réforme orthographique proprement dite, aura-t-elle un caractère radical, sous l'influence des révolutionnaires à tou Krin, Ki, se bazan sur la seul pronomsiasion, seule fer trioufé l'écriture dite fonétik? ou bien la victoire restera-t-elle aux simplificateurs modérés, se bornant à demander, par exemple, l'élimination des lettres doubles, généralement inutiles, et des lettres dites étymologiques, qui, conservées le plus souvent en vertu de prescriptions arbitraires, tandis que bien d'autres ont été supprimées, sont autant d'écueils que des gens même très instruits, et faisant métier d'écrire, n'évitent qu'à condition d'avoir sans cesse un dictionnaire sous la main?

En tant que modifications syntaxiques, les réviseurs voudront-ils faire table rase d'un ensemble de lois dont l'observation ne demande cependant qu'un certain discernement: ou bien sauront-ils se restreindre à abroger les règles exigeant de ceux qui doivent s'y soumettre, une tension ou une subtilité d'esprit dont les experts même ne sont pas toujours disposés à faire preuve?...

En somme la dominante des réclamations dirigées contre l'ordre de choses actuel, vise surtout la trop grande importance donnée de nos jours à la stricte et absolue connaissance de l'orthographe, qu'on exige rigoureusement de maints sujets qui, sans inconvénient, pourraient en être dispensés.

Les réclaments arguent surtout de l'énorme somme de temps, littéralement perdu, que la classe la plus nombreuse des jeunes générations est aujourd'hui tenue de consacrer à l'acquisition de ce savoir aussi oisivement méticuleux que pratiquement stérile, en ajoutant que parmi les sujets obligatoirement plus lettrés, il peut souvent arriver que d'insignifiantes infractions contre l'arbitraire orthographique, aient pour eux les plus fâcheuses conséquences, au cours d'épreuves qui doivent décider de leur avenir.

D'autre part les partisans obstinés de la tradition, déclarent qu'on veut tout simplement nous ramener à l'orthographe des cuisinières.

A propos d'orthographe: en 1818 parut une pièce de vers dans laquelle une fleur de liseron parlait ainsi:

Dans ce jour, rampant sous l'herbe,
Je m'enlace à bien d'autres fleurs:
J'abrite leur tige superbe,
Et je relève leur couleurs,
Et quelquefois les jeunes filles,
Me fauchent avec leurs faucilles,
Pour mettre un nuage à leurs fronts,
Je nais pâle et toute fanée:
Je suis le lierre d'une année.
Foulez aux prés les liserons.

Or l'auteur de ces surprenants... émaux orthographiques n'était autre que le grand poète Lamartine...
MISTIGRIS.

UN AUTRE

La tante.—Que veux-tu pour la fête?
Toto.—Une grosse boîte de chocolats.
La tante.—Puis encore?
Toto.—Une autre grosse boîte de chocolats.
La tante.—Mais ce sera trop pour ton petit estomac. Quoi autre chose?
Toto.—Un autre estomac.

PAS L'ARTICLE

M. Pitou.—Je veux acheter un perroquet qui sache jurer.
Le marchand.—Voici exactement ce qu'il vous faut.
M. Pitou.—Jure-t-il en anglais?
Le marchand.—Oui, monsieur.
M. Pitou.—Ça ne fera pas: ma belle mère ne comprend que le français.

PAS LE MÊME PRIX

Madame.—Reprends ce dollar et donne-moi un billet de dix.
Monsieur.—Pourquoi cela?
Madame.—J'ai changé d'opinion. Au lieu de visiter cette famille de pauvres, j'irai au bazar.

LA BALANCE

L'avocat.—Avant de prendre votre défense, il faut que vous me répondiez très franchement. C'est absolument essentiel. Avez-vous détourné les \$10,000?

L'accusé.—Oui, monsieur, pas un sou de moins.

L'avocat.—Combien vous en reste-t-il?

L'accusé.—Presque rien. Juste \$10.

L'avocat (se levant et boutonnant son pardessus).—Mon cher monsieur, prenez mon conseil: plaidez coupable et appelez-en à la clémence de la cour.

L'accusé.—Combien pour votre conseil?

L'avocat.—Dix dollars.

OU IL S'INSPIRE

PRODIGIEUX

Paul.—Jack a une mémoire qui tient du prodige!

Pierre.—Oui?

Paul.—Il m'a rappelé hier un prêt de deux dollars qu'il m'a fait il y a deux ans.

OUF!

Isaacs.—On dit que vous êtes absolument dénué...

Cohenstein (indigné).—Quoi?

Isaacs.—De générosité.

Cohenstein (soulagé).—Ah!

DANS L'ATELIER

L'artiste.—Franchement, madame, est-ce ma faute, à moi, si vous ne ressemblez pas à votre portrait?

L'ŒIL À SON AFFAIRE

L'oncle.—Mimile, que feras-tu quand tu seras grand?

Emile.—Je serai électricien dans une compagnie de télégraphie sans fil.



—Quel est le titre du roman que tu écris en ce moment, mon chéri?
—Les Agréments du Célibat.

APRÈS LA GRANDE TOMBÉE DE NEIGE DU 1ER MARS, A MONTRÉAL

Photographie de M. J. A. Dumas, 112 Vitre, coin St-Laurent.



SUR LA RUE ST-LAURENT. — (Voir aussi page 7.)

MOSAÏQUE

Doit-on dire : "arriver comme *mars* en carême" ou... "comme *marée* en carême" ?

Un journal sérieux consacrait naguère à cette grave question un écho où il s'indignait contre la seconde version :

"Arriver comme *mars* en carême, employé dans le sens de : arriver juste à point, s'explique d'autant mieux que *mars* est *toujours* en carême, quel que soit le jour que tombe la fête de Pâques.

"Et c'est à tort, à grand tort, qu'on a prétendu que le dicton de nos ancêtres était : arriver comme *marée* en carême.

"Comme si la marée n'arrivait pas de tout temps et quelle que soit l'époque de l'année."

Litré, qui passe pour avoir su le français, adopte cependant les deux versions.

Arriver comme *mars*, c'est arriver sans faute, inmanquablement, sans aucun mérite, puisque *mars* arrive toujours.

Arriver comme *marée*, c'est arriver à propos, l'abondance exceptionnelle du poisson étant particulièrement bien venue durant la période des quarante-six jours qui séparent le Mardi gras de Pâques et pendant lesquels les catholiques d'autrefois faisaient maigre, sauf le dimanche.

Il nous paraît donc que l'un ou l'autre se dit ou se disent, quoique avec légère nuance.

* * *

M. de Coutouly a donné dans la *Revue des Deux Mondes* de curieux renseignements sur la langue parlée actuellement par les Boers.

Cette langue, qui n'est en somme qu'un hollandais non pas corrompu, mais plutôt modifié par l'adjonction de formes et de mots d'origine étrangère, n'est pas, comme on pourrait le croire, un simple patois, un de ces sabirs informes semblables à ceux que parlent les noirs des colonies.

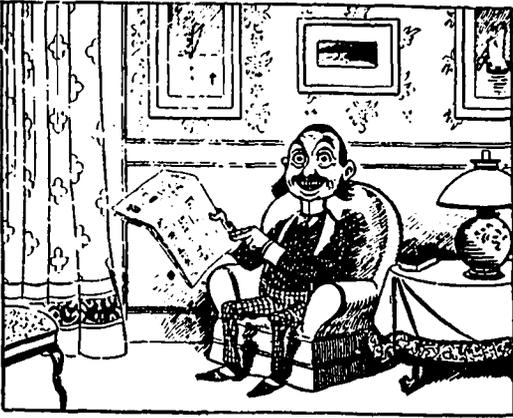
Tel qu'on l'entend chez les Boers, c'est un dialecte ne différant guère plus du hollandais littéraire que celui-ci du haut-allemand. La prononciation peut dérouter l'oreille et l'orthographe, les yeux ; mais un Allemand arrive très vite à lire de l'*Afrikaans*, sinon à s'exprimer en cet idiome. Certaines modifications ont été apportées dans la grammaire, presque toujours avec avantage : en se simplifiant, la langue a plus gagné que perdu au point de vue de la clarté et de la logique. Ainsi les déclinaisons irrégulières sont devenues régulières, le pluriel se forme plus naturellement : tantôt le singulier a été mis en harmonie avec le pluriel ; tantôt, c'est le pluriel qu'on a rapporté au singulier. Par exemple, en hollandais, *ei* (œuf) fait, au pluriel, *eieren* et *koe* (vache) *koeien* : en afrikaans, on dit, au singulier, *vier*, *koei* et, au pluriel, *viers*, *koeie*, ce qui est plus régulier ; en hollandais, *smid* (forgeron) fait *smiden*, *lit* (personne, individu) fait *leden* (gens) ; en afrikaans, on a des formations plus simples : *smit*, *smits* : *lit*, *litie*, et ainsi de suite. On a aussi supprimé le substantif. Autre changement, il n'y a plus qu'un article pour le masculin comme pour le féminin, et le genre neutre n'existe pas. Les Afrikanders demandent avec raison pourquoi une chaise serait plus féminine que qu'un tabouret ou un banc. Cet article unique n'a pas de pluriel : l'influence de l'anglais est ici évidente. Dans la structure des mots on a laissé choir beaucoup de sons durs comme le *g* guttural pareil au *j* espagnol. *Wagen* (voiture) devient *wa*, *dragen* (porter) *dra*, *krijgen* (acquiescer) *kry*. On élide même, comme trop rude, le *r* entre deux voyelles, ou bien on l'adoucit en *w* : on dit *d'eral* pour *overal* (partout) ; *morre aand* pour *morgen avond* (demain soir) ; *skrywe* pour *schrijven* (écrire), etc. Quant au vocabulaire, il est resté très pur, très germanique, beaucoup moins chargé de scories étrangères que celui de la littérature néerlandaise, et cela se comprend.

Les Hollandais austraux vécurent longtemps séparés du monde. Les huguenots perdirent de bonne heure toute influence sur la langue, puisqu'on défendit l'usage du français. Nous ne compterions peut-être pas, en afrikaans, douze mots d'origine française. *Kleur* (couleur), et *kleuring* (homme de couleur), *rivier* (rivière), existaient déjà en hollandais avant de paraître dans l'Afrique du Sud ; *Kombuis* (cambuse ou cuisine) ne vient pas de chez nous, car c'est nous qui avons pris cambuse aux marins des Pays-Bas. En revanche, on peut citer *poort* (col de montagnes, port) ; *vley* (étang, dérivé de vallée) ; *fontein* dans le sens de *bron* (source ou puits) ; *pluats* (place, dans le sens de ferme, domaine) ; *karmatje* (carbonade) plat du Midi qui, peut-être, ne figure pas dans le dictionnaire de l'Académie, mais qui figure dans *Port-Tarascon*.

Quand les Afrikanders ont fabriqué ces mots pour désigner des choses nouvelles, ils en ont toujours demandé les éléments à la langue mère, restant ainsi plus fidèles au hollandais que les Hollandais d'Europe : ils ont inventé, notamment, *vuurwa*, voiture à feu, pour *locomotief*, et *geter paard*, cheval de fer ; une allumette, pour eux, n'est pas un *lucifer* mais un *vuurhoutje* (bien à feu). Enfin, *verkleurmannetje* (petit homme aux couleurs changeantes) est un heureux synonyme de *kameleon*.

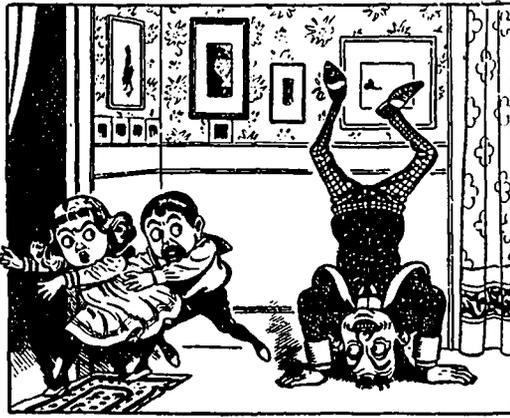
Rappelons aussi que les Boers ont conservé la prononciation des lettres hollandaises qui se rapprochent elles-mêmes de celles de l'allemand. Ainsi le *w* se prononce comme notre *v* et parfois comme le *w* anglais ; le *r* est l'équivalent du *ra* allemand et se prononce comme notre *r* ; il faudrait prononcer par exemple *Transvaal* et non *Transaal* ; d'autre part, les doubles lettres *aa*, *ee*, *oo*, sont simplement des voyelles longues : *boom*, *pluats*, *bômplâts*, et non pas comme en anglais où *ee* fait *i* et *oo* fait *ou* ; enfin les deux voyelles *oe* représentent le son *ou* : on prononce *boer* *bour* et non *hoer*.

UN AUTRE ABONNÉ PERDU



I

M. Fabien.—Clara a voulu que je souscrive au *Courrier des Familles* et je crois que je vais le faire, car ce journal m'a l'air d'être rempli de bon conseils. Ainsi il dit ici : "Tout père de famille devrait se montrer le plus gai possible." Le rédacteur à raison. Moi, je suis trop grave, trop solennel.



II

—Je vais essayer d'amuser les enfants. Hé ! Jos et Marie, venez voir... La-di-dou ! La-di-doune ! Là...
—Jos, et Marie.—Maman, maman ! viens vite... Papa est devenu fou !

LES AINÉS DE GASCOGNE

Chantez les Cadets de Gascogne,
A toute aventure entraînés,
Dont la rapière toujours coque :
Mais n'oublions pas les aînés.

Les aînés gardaient les reliques
Et les gloires des anciens jours
Dans leurs manoirs mélancoliques,
Dont un vieux lierre orne les tours.

Leur famille, riche naguère,
Voyait les temps sombres venir ;
Le service du roi, la guerre,
L'honneur du rang à maintenir,

L'orgueil de marcher sur la trace
De quelque aïeul trop généreux,
Tout ce qui détruit une race
Sachant lentement sur eux.

Ils luttèrent cependant : leur vie
Connut les deuils, non les remords.
Ils n'avaient qu'une seule envie :
Mourir où leurs pères sont morts :

Garder ces marbres et ces dalles
Qu'ont creusés leurs pas si longtemps.
Et dans leurs tombes féodales
Se coucher libres et contents.

En attendant, quand un bon rire
Glissait à leur front moins hautain,
C'était leur coutume de dire
Après un ample et gai festin :

"Pour la famille et pour la France
Les aînés ne sont pas perdus ;
Puis il leur reste l'espérance
D'avoir quelques cadets de plus."

HENRI DE BORNIER.

Attaque Nocturne ou le Reporter
de l'Avenir

Minuit (l'heure des crimes) !

Une chambre d'hôtel plongée dans l'obscurité. Un ronlement sort de l'alcôve ; c'est le ronlement d'un illustre personnage politique étranger qui, arrivé à Paris deux heures plus tôt, est descendu incognito dans un quartier excentrique pour se dérober aux importunités des reporters.

Tout à coup... (ce "tout à coup" indique surabondamment que le drame commence), tout à coup, les carreaux de la fenêtre volent en éclats...

L'illustre personnage est réveillé en sursaut et ses cheveux se hérissent d'épouvante. Deux hommes viennent de faire irruption dans sa chambre !...

Avant qu'il ait eu le temps de pousser un cri, il est terrassé, ligotté savamment, ficelé comme un saucisson.

* * *

Ses deux agresseurs, un petit brun et un grand blond, sont très correctement vêtus : habit noir, gardénia à la boutonnière et gants crème.

A la lueur d'une lampe sourde... brr !... le petit brun, qui paraît être le chef, crochète meubles et malles d'une main expérimentée bouleversant linge et papiers, revient vers le lit...

L'illustre personnage, vert de terreur, croyant sa dernière heure arrivée, s'empresse de lui tendre son porte-monnaie en claquant des dents.

LE PETIT BRUN, repoussant le porte-monnaie avec un geste de dignité blessée et se découvrant poliment.—Votre Excellence me permettra-t-elle de lui demander quelle est son opinion sur le Transvaal ? (L'illustre personnage, paralysé par la peur, ne répond pas.) Votre Excellence épargnera, j'en suis sûr, à un homme de mon éducation, la douleur d'avoir recours à des extrémités... (Il exhibe un revolver.—Gestes convulsifs et bredouillement confus de l'Excellence.) Cela suffit !... (Au grand blond qui a tiré de sa poche un



III

M. Fabien (un peu désappointé).—Ils ont l'air d'avoir peur. Ils me voient si peu souvent en frais de m'amuser. Le *Courrier des Familles* conseille aussi de faire des farces. Voici Clara. Essayons...

carnet et un crayon.) Ecris... quel âge a votre Excellence ? (Silence.) Mets 50, il le paraît bien... Etes-vous marié?... Oui, il a une alliance au doigt... Sapristi ! Excellence, dépêchons... il est plus de minuit et demi... Maintenant, passons au physique... (Il arrache les couvertures du lit et retourne sans façon l'Excellence comme une côtelette sur le gril.) Pardon Excellence... (Dictant.) Durillon au petit doigt du pied gauche... (Auscultant.) Craquement au sommet du poumon... Son Excellence est phtisique. (Ouvrant la table de nuit dans laquelle il a flairé un document secret.) Son Excellence a le diabète... As-tu écrit?... Ah ! j'allais oublier que Son Excellence couche avec un bonnet de coton.

LE GRAND BLOND.—En soie noire. Faut-il spécifier ?

LE PETIT BRUN.—C'est essentiel. Ajoute que Son Excellence aime la table... Regarde-moi ce nez rouge ! (Rabattant les couvertures qu'il borde avec une sollicitude maternelle.) Il nous reste à prier Votre Excellence d'agréer nos excuses... Mais, dans notre profession, nous avons si souvent affaire

à des sujets récalcitrants que nous sommes bien forcés d'employer des procédés perfectionnés.

L'ILLUSTRE PERSONNAGE (commençant à se rassurer).—Ah çà ! qui donc êtes-vous ?

LE PETIT BRUN (saluant gracieusement).—Huntell, reporter à l'Information instantanée, l'inventeur de l'interview obligatoire... Monsieur est mon secrétaire. (Récapitulant.) Durillon, affaire Droyfus ; etc., ça va faire quatre-vingt-dix lignes de copie... c'est assez. Bonne nuit, Excellence ! (Au grand blond.) Dédicé monsieur et filons. (Ils sortent par la fenêtre.)

—Deux heures du matin. — Au journal.

LE PROTE.—M. Huntell, votre copie ?

LE REPORTER.—Voilà ! (écrivant fiévreusement) "Malgré l'heure avancée et une consigne sévère, nous avons pu être reçu hier par M. X... Son Excellence s'est mise à notre disposition avec une bonne grâce charmante..."

(Il continue d'écrire.)

MICHEL THIVARS.

PARCE QUE

Juliette.—Je ne crois pas à ce scandale au sujet de Mme XXX.

Emma.—Alors, pourquoi me le raconter ?

Juliette.—J'espérais que tu pourrais confirmer les faits.

AFFAIRE SURE

Gatien.—Damien a la manie de noyer ses chagrins dans la boisson.

Fabien.—Et puis, il est toujours à la recherche de nouveaux chagrins.

A L'ÉGLISE DES NÈGRES

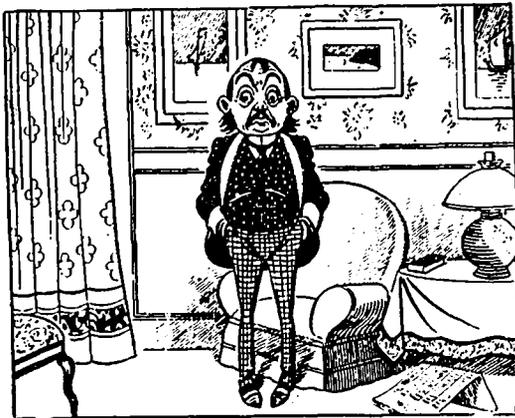
Le ministre.—Mes frères, on s'est amèrement plaint de la longueur de mes sermons depuis quelques mois. Dorénavant la quête se fera avant que je commence. Et plus le produit en sera petit plus le sermon sera long.

ÇA DÉPEND

Le révérend.—Voulez-vous aller au Ciel ?

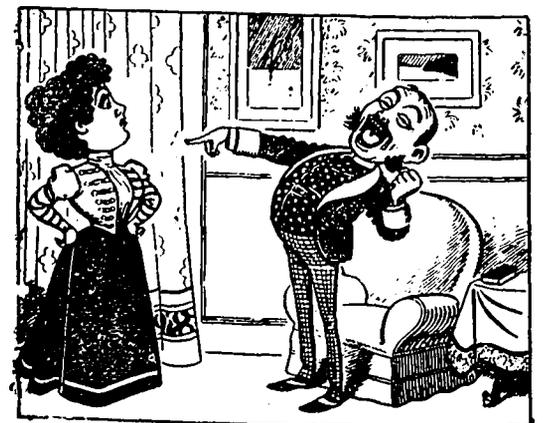
Mike Walsh.—Ça dépend. Si j'étais certain d'y rencontrer Slippery Bill, j'y monterais de suite. Je lui dois une balle.

UN AUTRE ABONNÉ PERDU — (Suite)



III

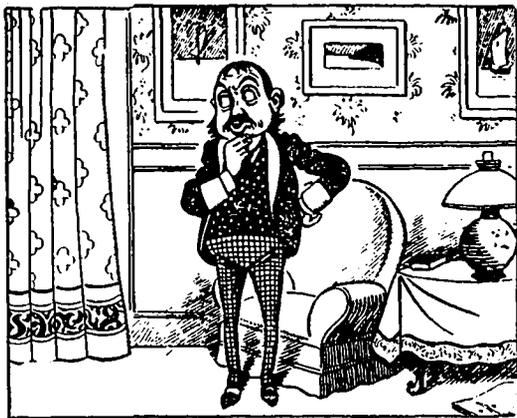
M. Fabien (un peu désappointé).—Ils ont l'air d'avoir peur. Ils me voient si peu souvent en frais de m'amuser. Le *Courrier des Familles* conseille aussi de faire des farces. Voici Clara. Essayons...



IV

... Hello ! Clara... Dis donc... Où était Moïse quand la lumière s'est éteinte ? Hi ! hi ! hi ! Qui fait plus de bruit qu'un cochon sous un porche ? Ha ! ha ! ha ! Quand est-ce qu'un homme n'est pas un homme ? Ho ! ho ! ho !
Mme Fabien (dégotée).—Je peux répondre à la dernière : c'est quand il fait un fon de lui !

UN AUTRE ABONNÉ PERDU — (Suite)



V

M. Fabien.—Ça n'a pas l'air de prendre... Mais voici ma belle-mère. Je vais lui enseigner à être gaie et pimpante. Le *Courrier des familles* assure que personne n'est trop vieux pour sauter et danser...



VI

... Houpe-là, ma chère belle-mère, houpe donc ! I-di-dille ! I-di-dou ! La-di-di ! La-di-dou ! Personne de vieux, nom d'une pipe !



VII

La belle-mère (hors d'haleine).—Infâme ! Scélérat ! Assassin ! Si vous ne pouvez vous respecter, respectez au moins la mère de la mère de vos enfants... Il y a longtemps que je prédis à Clara que la boisson vous rendra fou !



VIII

La cuisinière.—Si vous ne sortez pas d'ici, je vais vous briser cette casserole sur la tête. Je n'ai pas besoin de vos jeux de mots mal équilibrés. Ouste !

—Le voilà ! le voilà !

Quel était ce Messie impatientement guetté par nos législateurs ? Était-ce l'homme d'Etat que nous attendons ? l'orateur qui saura exprimer les vœux de tout un peuple, et non plus les exigences des comités et des mastroquets ? le ministre qui voudra, d'un cœur résolu et d'une main ferme, guider une majorité, repousser les menaces ou les prières des minorités irritantes, résister à la tentation des maquignonnages, arrêter l'envahissement des convoitises, des rancunes, des intérêts personnels, tout ce tohubohu d'intrigues qui déconcertent et affolent notre malheureuse démocratie ? Allons donc ! Soyons sérieux, je vous prie. Nos représentants songent bien à ces bagatelles ! Il s'agissait d'une chose autrement grave. Il s'agissait de voir ceci : Le musulman de Pontardier !

La garde s'aligna. Les baïonnettes étincelèrent. Le tambour battit aux champs. Un député spirituel s'écria : — Voilà le *Teur* !

Ce n'est pas méchant. Mais on voudrait, tout de même, que notre Parlement fut plus sérieux.

D'ailleurs les après-midi du salon de la Paix ne sont pas toujours aussi folâtres.

(GASTON DESCHAMPS.)

Le Malaise de la Démocratie

UNE SÉANCE A LA CHAMBRE

Il n'y a pas, au monde, un endroit où l'atmosphère soit plus viciée (je ne parle pas au figuré) que dans la salle des séances du Palais-Bourbon. L'air du dehors ne pénètre dans cet enclot que par des couloirs, déjà saturés de microbes. On est littéralement intoxiqué dès l'instant où l'on s'assied sur les banquettes rouges de cirque étouffant. Une folie spéciale vous monte au cerveau. On a envie de casser quelque chose, de taper sur quelqu'un. On est atteint par la contagion du langage parlementaire. On se retient à quatre pour ne pas dire à son voisin :

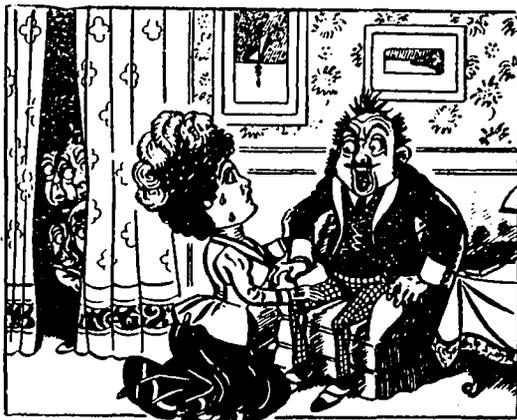
—Monsieur, vous êtes une canaille !

Spectacle bizarre ! On en connaît l'habituel programme. Bousculades, bourrades, ruades, torgnoles, cabrioles, gilles, coups de poings, coups de gueule, claquement des pupitres, tapage des couteaux à papier ; trépigement des pieds sur le parquet, gestes des bras, grimaces des visages, clameurs des voix ; telles sont (et je passe peut-être quelques "numéros") les coutumières péripéties de ce concert assourdissant. Ni à la foire de Neuilly, ni aux périodiques exhibitions de la barrière du Trône, on ne trouverait pareil tohu-bohu. Et ce divertissement d'un goût si étrange, nous est octroyé moyennant la somme annuelle de sept millions de francs.

L'éclairage de cet amphithéâtre est singulier, faux, comme si un architecte diabolique avait voulu faire de notre Chambre des députés un gigantesque trompe-l'œil. Un jour cru, brutal, un jour d'atelier photographique, tombe des hautes verrières du plafond. Cette lumière impitoyable accuse tous les reliefs, exagère tous les contours, grossit toutes les tares, avec une effroyable intensité. Si, par surcroît, on regarde à la lorgnette les crânes de nos représentants, on est épouvanté. Toutes ces têtes, par l'effet d'une illusion d'optique, ont l'air difformes, boursoufflées, surchauffées, congestionnées.

Quelques médecins prétendent que cette vision horrible n'est point une illusion. Les

UN AUTRE ABONNÉ PERDU — (Suite et fin)



IX

Mme Fabien (en larmes).—Ne sors pas... Je cours chez le Dr Jobardus, un célèbre spécialiste pour les troubles cérébraux. Tu as dû trop travailler ces temps-ci : c'est ce qui t'a chaviré. Attends-moi en repos, ne remue pas...



X

M. Fabien (en colère).—Ne sors pas ! Je ne suis pas fou, c'est le rédacteur de ce fichu *Courrier des familles* qui l'est. Vois-tu ce qu'il écrit, ce qu'il conseille... Eh bien, si ce journal rentre une seule fois ici, je demande le divorce.

NOS BONS DOMESTIQUES



—Madame n'en veut pas d'vos pieds : a trouve qu'ils sentent toujou mauvais.

CHRONIQUE

(Pour le SAMEDI)

Chez les grands, dans la bourgeoisie, au milieu du peuple et jusques dans la bohème, on est fermement convaincu, écrit Maxime Parr, que les bouffons, grands ou petits, dont le métier est de nous faire rire, sont d'heureux gens, toujours en belle humeur.

A entendre ceux qui se croient bien renseignés, si un comique en vogue a des succès vulgaires, l'habitude où il est de plaisanter sans cesse en face du public réagit sur ses pensées et en fait un homme gai, toujours gai malgré lui. Laissez-nous vous dire que c'est une rumeur inventée par les sots ou par les biographes et qui est fausse comme trois jetons.

Peu Arnal, si souvent applaudi, il y a cinquante ans, était l'acteur de vaudeville qui excitait le plus sûrement l'hilarité. C'était si bien établi que vingt médecins de la capitale, quand ils avaient à guérir des mélancoliques atteints par la jaunisse, signaient une ordonnance ainsi conçue : "Allez voir jouer Arnal trois fois par semaine."

Presque toujours, le malade était guéri radicalement après la quatrième fois. — Eh bien, oui, rien de plus vrai, mais cet acteur qui faisait si bien s'esclaffer les autres était dans son privé triste comme un bonnet de nuit.

—Que voulez-vous ? disait-il, je donne ma gaieté à tout Paris.

Londres, avant Paris, a eu un amuseur de cet acabit-là ; c'était le célèbre Charles Mathews, la coqueluche des Anglais, ces insulaires si difficiles à égayer.

Young, l'acteur tragique du théâtre de Covent-Garden, demandait à son camarade Lewis, comédien célèbre, quel était ce Mathews qui arrivait d'York et qui promettait quelques représentations à Liverpool.

—Eh ! eh ! répondit l'acteur en frappant sa botte droite de son stick, c'est l'homme le plus long et le plus drôle que je connaisse : il n'a pas de bouche. Il parle par un trou que la nature lui a creusé de travers, au milieu de la joue.

Ce grand Mathews a eu toutes les peines du monde à percer. On le recevait d'abord partout comme un chien dans un jeu de quilles.

Quand, pour débiter, il se présenta au directeur du théâtre d'York, ce personnage, qui était très rose, s'amusa à le turlupiner ferme.

—Comment vous appelez-vous ?

—Mathews, monsieur.

—Ah ! ah ! ah ! bonjour, monsieur Mathews.

—Monsieur, mon nom est Mathews.

—Vous venez de me le dire. Ah ça, vous êtes singulièrement long. Quelle perche ! Vous êtes trop grand, mon cher, pour les petits emplois.

—Il est vrai, monsieur le directeur, que je suis très maigre !

—Comment diable avez-vous le courage d'oser vivre ?

—Dame ! je fais de mon mieux pour cela, monsieur.

—Et vous marchez comme une personne naturelle ?

—A peu près.

—Vous êtes bien hardi. Ah ça, monsieur Mathews, le premier coup de sifflet va vous renverser.

—Je tâcherai, monsieur, de ne pas le mériter.

—Vous tâcherez ? Garrick, le grand Garrick, a été sillé ! Entendez-vous, monsieur Mathews ?

—Mathews, s'il vous plaît.

—Comme vous voudrez, monsieur Mathews.

—Ce ne sont pas là mes noms, monsieur.

—Avez-vous de la mémoire, monsieur Mathews ?

—Oui, monsieur, et je vous répète que je m'appelle Mathews.

—Nous verrons ça. Avez-vous femme et enfants ?

—Oui, monsieur.

—Tant pis pour vous, monsieur Mathews :

Tant pis ! Hélas ! oui, tant pis, et c'était pour les nourrir que le pauvre artiste avalait ces avanies et buvait ces humiliations. C'était pour cela qu'il s'évertuait à bien jouer et, plus tard, à faire rire Londres et sa brillante aristocratie aux éclats. — Et plus d'une fois, il a pleuré dans les coulisses.

Plaignez ceux qui nous font rire. Très souvent, pour nous guérir du spleen, ils l'ont attrapé.

KODAK.

AU CONCERT

Mme du Blor. — Alphonse, tu me parlais des six gues... Mais ils sont plus de six qui jouent en ce moment ?

MOT ENQUIS

Tommy âgé de cinq ans ayant été informé qu'une nouvelle petite sœur venait justement de lui arriver du ciel, entra dans la chambre et dit : "Mlle

Bébé, dites-nous vite tout ce que vous savez du ciel avant que vous puissiez l'oublier.

LA CONFIANCE

Il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. Mais il n'est moilleur flaireur que celui qui se figure sentir.

Voici une amusante histoire que nous résumons d'après la *Psychological Review*. Le fait est raconté par M. Slosson et s'est passé à l'Université de Wyoming. "J'avais préparé, dit M. Slosson, une bouteille remplie d'eau distillée, soigneusement enveloppée dans de la ouate et enfermée dans une boîte. Après quelques expériences faites dans une conférence, je déclarai que je désirais me rendre compte avec quelle rapidité une odeur se diffuserait dans l'air de l'amphithéâtre. En conséquence, je demandai aux assistants de lever la main aussitôt qu'ils percevaient l'odeur. J'enlevai le coton de la bouteille avec précaution et je versai à la surface un peu du contenu du flacon, en faisant mine de m'éloigner un peu. Je pris une montre à secondes et j'attendis le résultat. J'expliquai à haute voix que j'étais absolument certain que personne dans l'auditoire n'avait jamais senti l'odeur du composé chimique que je venais de verser et j'exprimai l'espoir que, si l'odeur devait sembler forte et caractéristique, du moins elle n'incommoderait personne." Au bout de quinze secondes, la plupart des auditeurs placés près du professeur levèrent la main, en quarante secondes, l'"odeur" se répandit jusqu'au fond de l'amphithéâtre par ondes parallèles assez régulières. Les trois quarts environ de l'auditoire déclarèrent percevoir l'odeur." Au bout d'une minute, M. Slosson était obligé d'interrompre l'expérience, plusieurs des auditeurs du premier rang se trouvant gênés par l'"odeur" au point de vouloir quitter la salle !

SON MEMENTO



PAS SI BÊTE

Feu Barrière est rencontré par un de ses amis.

—Comment allez-vous, mon cher ? demanda celui-ci.

—Assez mal. J'ai la fièvre.

—Coupez-la.

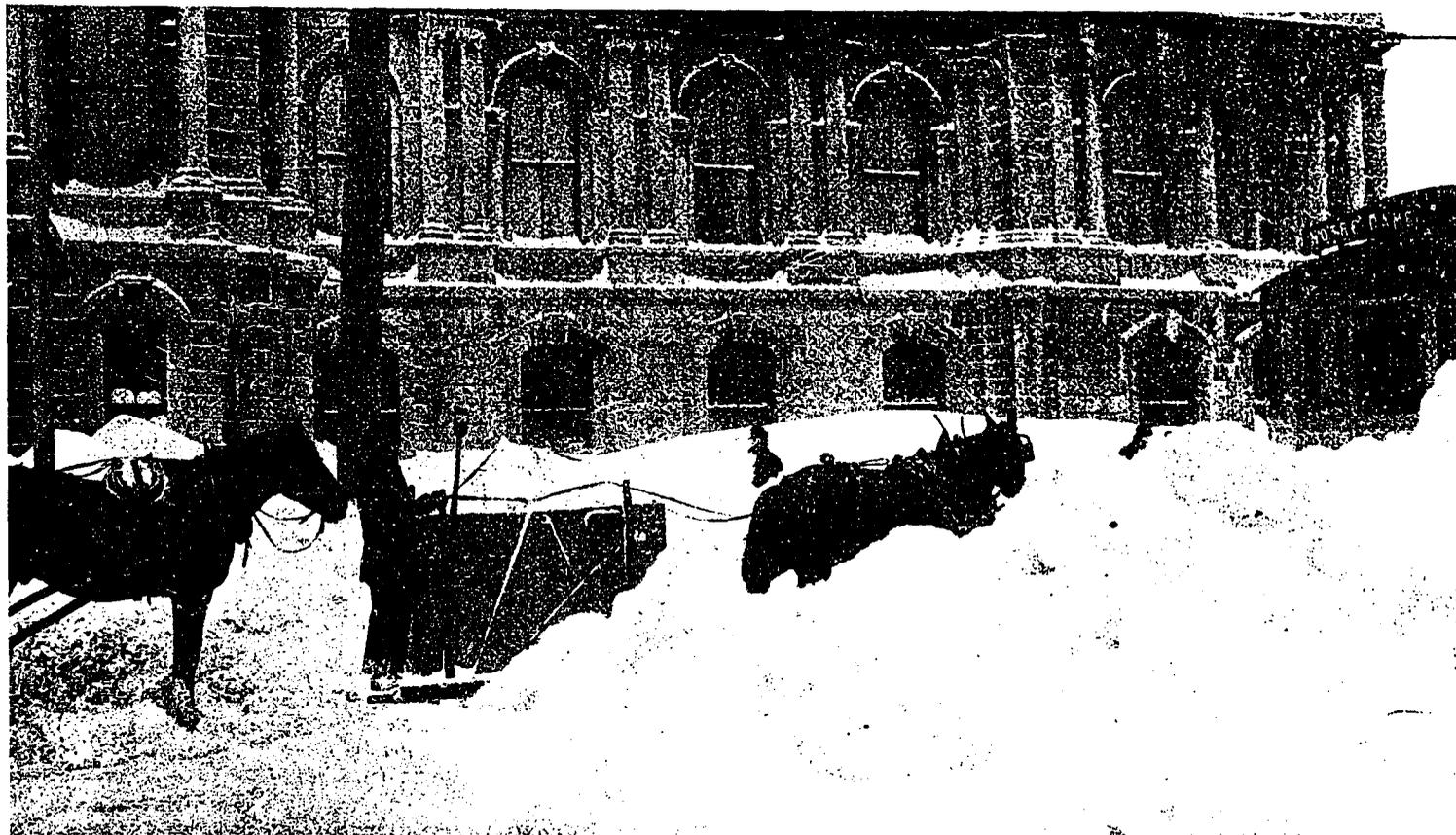
—Ah ! non... ça m'en ferait deux.

—Mon ami, je crois qu'un gamin vous a joué un mauvais tour.

—Pas du tout : comme je suis distrait, j'ai mis cela pour me rappeler une commande que j'ai reçue ce matin.

APRÈS LA GRANDE TOMBÉE DE NEIGE DU 1ER MARS, A MONTRÉAL.

Photo de M. J. A. Dumas, 112 Vitré, coin St-Laurent.



DEVANT L'HOTEL DE VILLE. — (Voir aussi page 3.)

COURRIER FEMININ

On le sait, dit le Dr Fonsagrives, les exercices gymnastiques ont l'immense avantage, en même temps qu'ils activent les grandes fonctions, de calmer le système nerveux et de lui permettre d'écouler peu à peu, par une pointe de paratonnerre, un fluide prompt à s'accumuler et à se condenser en mille orages.

Jadis on n'avait de nerfs qu'à quinze ans ; c'est un luxe qu'on se passe aujourd'hui beaucoup plus tôt, et les hystériques de huit ans courent les rues. Et cela se conçoit ; des cerveaux entraînés ne peuvent engendrer que des enfants nerveux ; d'ailleurs, ce que ne fait pas l'hérédité, une éducation inintelligente le complète ; on exalte la sensibilité des enfants par les démonstrations d'une tendresse passionnée et irréfléchie, par des lectures inopportunes ; on les presse, eux qui ne doivent pas avoir la conscience du temps ; on les élève en serre chaude, on leur donne des plaisirs qui ne sont pas de leur âge, et l'on s'étonne du résultat !

La beauté, la vigueur, la santé, la pureté, constituent un faisceau d'intérêts de premier ordre auxquels satisfait du même coup la gymnastique. C'est dire le prix que les mères doivent y attacher pour leurs filles.

Avant huit ans, il n'y a qu'une gymnastique qui convienne aux filles, c'est celle des jeux, des courses, de la promenade, gymnastique qui a l'attrait pour stimulant et la liberté pour condition. Il n'y a que les enfants malades, se développant mal ou sans harmonie de proportions, qui doivent être pliés plus tôt aux manœuvres du gymnase. La gymnastique est pour elles un médicament d'urgence ; mais, dans de bonnes conditions de santé, j'estime qu'il ne faut pas se presser ; il faut attendre, en effet, que les membres soient développés, que les articulations soient saines et que les os aient pris cette rigidité qui leur permettra plus tard de résister aux tractions énergiques qu'ils auront à subir. Les exercices de souplesse des sultimbanques exigent une initiation plus précoce, mais ceux de la gymnastique d'éducation n'ont rien à voir avec cette dislocation idéale. Le but étant tout autre, les moyens évidemment ne peuvent se ressembler.

S'il ne faut pas se presser de faire faire de la gymnastique aux petites filles, il ne faut pas non plus que ces exercices dépassent la mesure.

Il y a là une limite délicate : un peu d'exercice fortifie, beaucoup d'exercice épuise. Dans le premier cas, la réparation, sollicitée par l'appétit, fait plus que compenser la dépense ; dans le second, elle reste au dessous, et il y a un déchet. D'ailleurs le sommeil est impressionné dans le même sens que l'appétit ; un exercice modéré y dispose, un exercice trop violent le compromet. C'est ce que nous éprouvons tous les jours en faisant une course raisonnable ou exagérée. Dans le second cas, la fatigue amène un état marqué de tension nerveuse, et l'insomnie en est la suite. Il faut donc surveiller attentivement les petites filles au commencement de leurs exercices ; si elles mangent et dorment bien, on est dans les limites raisonnables ; si elles ont moins d'appétit et dorment mal, on a dépassé le but. On l'outrepasse habituellement en gymnastique, et les professeurs chargés de la direction de ces exercices y contribuent. Quant à moi, je ne délègue ce soin à personne. "La gymnastique, me dit-on, n'a pas réussi à ma fille."

Quelle gymnastique ? Il y en a de mille sortes. Il est plus difficile de choisir les meilleures que de prescrire un médicament, et pourtant on appelle le médecin dans un cas et on s'en tient à l'inspiration dans l'autre. Tous les poisons ne sont pas dans des fioles, et rien n'est bon ni mauvais en soi : tout dépend de l'usage judicieux qu'on en fait. Ainsi de la gymnastique.

La gymnastique de chambre suffit aux filles, mais les pratiques doivent en être appliquées avec persévérance : il faut qu'elles entrent dans le plan des observations journalières, au même titre que les travaux à l'aiguille et les exercices de mémoire.

Il est inutile de faire remarquer que la liberté des mouvements doit être entière, et que, par suite, ces exercices exigent l'éloignement de toute pièce de costume qui y apporterait une entrave quelconque. Les robes doivent être remplacées par un pantalon masculin et une blouse à emmanchures larges, serrée à la taille par une ceinture à boucles. Il faut, autant que possible, associer plusieurs enfants dans ces exercices communs, afin de leur donner l'attrait d'un jeu et le stimulant d'une émulation salutaire.

XXX.

SCIENCE DANGEREUSE

Le maître.—Willie, je vais t'interroger sur la leçon d'histoire. Que sais-tu de Waterloo ?

Willie.—J'aimerais mieux ne pas le dire.

Le maître.—Pourquoi cela ?

Willie.—Depuis que papa prend son "char" à cette rue là, il emploie des nouvelles expressions qui m'ont l'air un peu... crues !

IGNORANCE VOULUE

Elle.—A qui ce parapluie neuf que tu as rapporté hier ?

Lui.—Je ne le sais pas.

Elle.—Tu no le sais pas ?

Lui.—Non et, plus que cela, je ne désire pas le savoir.

EN COUR

Le magistrat.—Que faisaient les deux prisonniers ?

Le policeman.—Ils se battaient. Ce sont des joueurs de golf...

Le magistrat.—Des joueurs de golf ? Grellier, envoyez chercher un inter-prète.

ÇA S'EXPLIQUE

A.—Je n'ai jamais entendu des hommes énoncer sur le même sujet des opinions aussi contradictoires !

A.A.—Qui sont-ils ?

A.—Des médecins experts.

!!!

M. Célestin (qui étrenne et s'admire devant la glace).—Dis donc, chérie, n'aimerais-tu pas à être à ma place ?

Mme Célestin.—Oh ! oui.

M. Célestin.—Pourquoi ?

Mme Célestin.—Parce que tu as une si bonne femme...

ENFANTS TERRIBLES



— Oh ! quel drôle de nez !... Tu t'es donc assis dessus, dis, m'sieu ?

LENDEMAIN DE BATAILLE

*Le soleil s'est levé. Les bleus sont presque roses.
L'air vapoureux de vie enveloppe les choses.
Un bain d'amour s'épanche à flots du ciel câlin.
L'air mouillé de rosée hésite autour des formes ;
L'ombre se glisse au pied des bouleaux et des ormes,
Et le ciel matinal neige des fleurs de lin.*

*Le blé pousse en traits fins au long des sillons pâles.
Dans les lointains, de frais étangs couleur d'opales
S'ouvrent comme des yeux sous leurs cils de roseaux.
Le soleil se faufile entre les églantines ;
Les corolles ont chaud ; les nids chantent matines ;
Des taillis réveillés se lancent des oiseaux.*

*Jusque vers l'horizon, la place est parsemée
De points rouges et bleus qui furent une armée ;
Fleurs énormes parmi les brins d'herbe fluets,
Les soldats morts, rouges et bleus, baignés d'aurore
S'illuminent, et l'on croirait qu'on voit éclore
De grands coquelicots mêlés à des bluets.*

HEDMOND HARANCOURT.

LE PATINAGE

Grâce aux hivers peu rigoureux dont nous jouissons depuis quelques années, le patinage au grand air tend à devenir un sport de plus en plus rare. Autrefois, il ne se passait pas d'hiver sans qu'on eût, au moins pendant trois mois et davantage, l'occasion de se livrer à ce genre d'exercice si sain, si amusant, si gai. Maintenant, les patins se rouillent dans un coin, abandonnés, délaissés comme la bicyclette qui régnait en maîtresse jusqu'aux premières neiges. Mais, que le temps se mette au froid, qu'il gèle pendant quelques nuits, qu'une mince couche de glace vienne à couvrir lots vacants et champs voisins, aussitôt les enfants patineurs dont on pouvait croire l'espèce disparue surgissent de tous les côtés. Ils se pressent en foule partout où l'on peut patiner.

C'est que le patinage est un sport charmant, plein d'entrain, d'un apprentissage facile. Point n'est besoin de longues leçons pour arriver à se tenir en parfait équilibre sur la glace. Quelques heures suffisent, et surtout un peu de courage, sinon d'audace. Une chute sur la glace est rarement dangereuse, surtout pour les petits, qui sont aussitôt relevés que tombés et ne font qu'en rire. Il en est d'ailleurs du patinage comme de la plupart des sports. Plus on est jeune et plus vite, plus sûrement, on y devient habile. Voyez cette maman qui fait faire à son garçonnet ses premiers pas sur la glace ! Il est un peu craintif, le pauvre petit ; il a besoin de se sentir soutenu, mais dès qu'il aura pris un peu de confiance en lui-même, il deviendra un patineur acharné et se soustraira malicieusement à la tutelle maternelle. Quand on a à sa disposition un vaste espace, le meilleur moyen d'apprendre à patiner est de prendre un traîneau que l'on pousse devant soi ; de cette manière pas de chutes à redouter. On s'enhardit peu à peu ; au bout de quelque temps, on laisse là le traîneau et on s'élanche sur la glace, tout étonné de se sentir si ferme, si sûr de soi-

même. Chaque jour amène un progrès nouveau. Hier on n'avancait qu'avec prudence, aujourd'hui on semble n'avoir plus peur de rien et l'on éprouve une véritable satisfaction d'amour-propre à faire en un clin d'œil le tour de l'étang. Alors s'organisent les parties entre camarades. On engage des courses folles à la poursuite les uns des autres, ou bien se tenant par la main, on patine en cadence, avec un petit frisson aux "virages" où ceux qui se trouvent à l'extrémité de la chaîne tournent avec une rapidité vertigineuse.

Rien de plus joli à voir qu'un étang sur lequel on patine ! Le va et vient sur la glace se fait à un moment donné bruyant, continu, vertigineux et en peu de temps les lames fines en acier ont strié en tous sens le miroir lisse de l'étang qui se couvre d'une fine poussière d'un blanc étincelant. Les couples s'unissent en s'entrecroisent en un balancement rythmé et ondoyant bien plus gracieux que la danse, car les silhouettes se détachent séparées et distinctes sur le fond gris du ciel.

Les professionnels du patin passent en revue les figures les plus difficiles : la digue, la boucle etc... et parfois tracent d'un pied sûr leur nom sur la glace. Une des plus jolies parmi ces figures est celle qu'on appelle la barre ; tenant la dite barre par les mains, plusieurs personnettes glissent en avant et en arrière en pivotant rapidement en moulinet.

On ne saurait trop recommander la plus extrême prudence aux patineurs, car les accidents auxquels peut les exposer leur témérité sont terribles. On patine un instant sur la glace solide, où il n'y a aucun danger,

puis, sans que l'on s'en aperçoive on s'éloigne de plus en plus et l'on arrive à un endroit où la couche de glace est beaucoup plus mince. Un craquement se fait entendre, un gouffre se creuse au fond duquel l'infortuné patineur est précipité. Plus on fait d'efforts pour en sortir et plus la situation s'aggrave, car le trou s'élargit autour de vous à mesure que la glace sur laquelle vous croyez trouver un point d'appui se brise de plus en plus. Heureux ceux qui, dans pareilles circonstances, ont eu des témoins de cet accident ! Les secours sont vite organisés ; on étend sur la glace des planches ou une échelle sur lesquelles le sauveteur rampe jusqu'à ce qu'il soit arrivé auprès de l'orifice du trou dans lequel se débat le malheureux patineur. Il le saisit et le tire à lui de toutes ses forces. Et, malheureusement, tout n'est pas fini encore, car les conséquences de ce bain glacé peuvent être des plus dangereuses : fluxion de poitrine, bronchite, etc. Patineurs, mes amis, ayez toujours présent à la mémoire ce vieil adage :

La prudence est mère de la sûreté.

AU REGISTRE

Le commis.—Je ne puis donner une chambre à votre ami. Il est ivre.

Bob.—Qu'est-ce que cela fait ?

Le commis.—Nous tenons un hôtel de tempérance.

Bob.—Ça ne fait rien : il est trop saoul pour s'apercevoir de la différence.

DEVINETTE



—Où est donc le père ?

DISCRETION ET PRUDENCE



Premier tramp.—Est-ce qu'on t'a donné quelque chose ?
Deuxième tramp.—Aussitôt que j'ai aperçu la dame en train de cuisiner quelque chose sur un réchaud, j'ai préféré ne rien lui demander.

UNE SALE BLAGUE

Ce jour-là, avant mon arrivée à l'orchestre, un de mes camarades avait trouvé très drôle de m'introduire un hanneton dans mon violon. Au bout d'un petit quart d'heure, l'animal, réveillé par la chaleur et le grincement des cordes, commença dans mon instrument une symphonie en faux bourqui eut le don de m'exaspérer. Je m'arrêtai et me mis à secouer mon violon en soufflant violemment dedans pour faire déguerpir la bestiole par les S. Que se passa-t-il alors, je l'ignore. Toujours est-il que brusquement la chanterelle se cassa avec un petit bruit sec. Une corde qui se casse, ça arrive tous les jours, n'est-ce pas ? Oui, mais celle-là n'eut-elle pas l'idée d'aller donner sur le nez de mon voisin qu'elle pinça fortement. Le malheureux, ainsi surpris, dans un geste convulsif du bras droit, projeta la de son archet dans l'œil du hautbois et le creva du coup. Saisi par la douleur, le pauvre diable eut un cri étouffé avec un soubresaut terrible qui l'envoya tomber parmi les tons de rechange du cor d'harmonie avec le bruit de ferraille d'une vieille diligence escaladant un tas de cailloux. Le corniste, très occupé à balancer son cuivre au bout de son bras, telle une salade de chicorée, pour en faire envoler l'eau accumulée par le solo de l'ouverture se précipita maladroitement au secours de ses tuyaux et vit, perdant l'équilibre, tomber sur le timbalier en train justement d'accorder sa grosse cuvette. La baguette, tapant plus fort qu'il ne le voulait sur la peau tendue en ressort, fut projetée dans l'avant-scène de droite où une jeune femme buvait à petites lampées un grog américain bouillant. Ne sachant ce qui lui arrivait, la dame, dans un geste instinctif de préservation, bascula son verre dont le contenu vint tomber brûlant dans le cou de la grosse caisse qui, malgré lui, envoya un formidable coup de mailloche sur son parchemin juste au milieu des vocalises de la chanteuse légère. Outrée, celle-ci s'interrompit pour crier : "Chameau !" d'une voix puissante. Le chef d'orchestre troublé par ce changement imprévu dans le livret arrêta son orchestre d'un coup de bâton si sec qu'il cassa les lunettes bleues du second violon qui se trouvait à sa gauche. Et dans le silence qui suivit, la salle, peu à peu tumultueuse et grouillante, entonna d'un seul rythme par cent bouches : "Des excuses ! Des excuses !" La chanteuse s'enfuit en relevant ses jupes et en criant : "Flûte !" Rien ne put la faire revenir. Le régisseur ne réussit pas à se faire entendre et, devant le vacarme qui grandissait, inquiétant, la Direction dut se résigner à faire évacuer la salle. Ce fut une bousculade célèbre où deux agents furent tués, quatre blessés, et bon nombre de spectateurs très fortement endommagés.

Ah ! le hanneton est un sale animal dont le gouvernement a bien raison de prêcher la destruction.

Sécor.

TESTAMENTS BIZARRES

Un ancien vermicellier du Marais est mort, en février, en laissant, tant en immeubles qu'en valeurs monétaires, une fortune d'un million et demi. Un assez joli gâteau, comme vous voyez.

Fort bien, mais le défunt avait un esprit bizarre, comme il y en a bien plus qu'on ne pense, dans le haut commerce de Paris.

A son lit de mort, l'ex-négociant a exprimé très nettement ses intentions dans un testament passé devant notaire.

"Je lègue la totalité de mes biens à mon neveu Fernand R***, étudiant en droit, à la condition qu'il épousera une femme rousse, avec des yeux noirs."

A première vue, on s'est imaginé que ce testament était une simple fumisterie et qu'en fouillant dans les papiers du défunt on en trouverait un plus sérieux et annulant celui-là. Mais point du tout : rien n'était plus réel, et, bon gré, mal gré, s'il veut hériter et devenir millionnaire, l'étudiant en droit devra se mettre en quête de chercher la belle aux cheveux carotte qui réunira les conditions stipulées.

—Bast ! en cherchant bien, on trouve de tout à Paris.

Un peintre hollandais, Martin Heinskeik, laissa une somme destinée à marier tous les ans une fille du village où il était, à condition que, le jour des noces, le marié et la mariée viendraient danser avec les conviés sur sa fosse. Cela s'est exécuté, dit-on, ponctuellement tant que la fondation a existé.

—Ces Hollandais ! disait Denis Diderot, des têtes de fromage !

Un mari anglais laissa, par testament, à sa femme une somme de 500 guinées ; mais elle n'en jouira, ajoutait la clause, qu'après qu'elle sera morte, et cela, afin qu'elle ait de quoi se faire enterrer convenablement.

Un riche Napolitain mourut en léguant toute sa fortune à des gens qu'il laissa maîtres de donner à son fils unique la somme qu'ils voudraient. Comme ils ne voulaient presque rien accorder au fils légitime, celui-ci les assigna devant le vice-roi, qui se fit lire d'abord le testament et demanda ensuite aux dites gens ce qu'ils pensaient donner au jeune homme. Ils promirent 10,000 livres, mais avec bien de la peine, demandant l'exécution rigoureuse du testament.

—Cela est juste, répondit le vice-roi, mais vous l'entendez mal. Ne voyez-vous pas qu'il est dit que le fils aura ce que vous voudrez. Or, la succession est de 300,000 livres ; vous en accordez 10,000 à l'héritier. C'est donc 290,000 livres que vous rendez. Eh bien ! suivant la clause du testament, cette somme appartient au fils, et je vous ordonne de la lui rendre.

RÉFLEXION A LA CALINO

—Mon fils, la meilleure chose qui puisse arriver à quelqu'un, c'est de ne pas naître ; mais, hélas ! cela est donné à peu d'entre nous...

CANDIDE ET RETORS



Elith.—Pourquoi tant se presser de nous marier. Nous ne sommes fiancés qu depuis trois mois...
Arthur.—C'est vrai, mais je crains que tu ne te fatigues de moi.

DÉJÀ CYNIQUE



Mme Du Haut. — J'avoue désirer ardemment que ma fille se marie.
Le jeune du Blasi. — Qu'offrez-vous de plus comme encouragement ?

MA DOUCE ANNETTE

Ma douce Annette a dix-sept ans
Depuis les dernières semailles ;
C'est par une nuit de printemps
Que nous fîmes nos accoutailles :
Enlèves au pied de la croix,
Nous écoutions souffler la brise
Qui chantait, de sa grande voix,
Tout ainsi que l'orgue à l'église !

Le lin fleuri n'est pas si bleu
Que les yeux de ma douce Annette :
En marchant elle tanguait un peu
Comme une fine goëlette :
Sa joue est couleur des blés-nés
Et des fleurs d'avril sur les branches
De plus jolie il n'en est pas
Dans le pays des coiffes blanches !

Le jour du départ du grand brick
Annette m'a dit, sur la grève :
" Mon souvenir, petit Yanik,
" Chaque nuit hantera ton rêve... "
Et depuis trois ans, chaque soir,
De garde au bout de la grand'hune,
Je suis bien certain de la voir
Glisser sur un rayon de lune.

Si je ne dois pas revenir,
O mon Dieu ! de cette compagne,
Vite, effacez mon souvenir
Du cœur qui m' " espère " en Bretagne !
Faites que ce cœur soit charmé
Par la chanson d'un autre mousse :
J'aime mieux n'être plus aimé
Que de faire pleurer ma " Douce " !

THÉODORE BOTREL.

EN FACE DU DEVOIR

I

Doucement, lui touchant l'épaule du bout des doigts, le gardien lui apprit que l'heure était venue de quitter le cimetière, dont les portes allaient être fermées. — L'homme ne bougea pas.

D'une voix plus forte, le garde répéta alors ce qu'il venait de dire :

— Vous ne pouvez rester plus longtemps, Pierre Frémy. Je vais fermer ! Alors seulement, l'autre parut entendre.

— Ah ! oui, je sais, murmura-t-il. Oui, vous allez fermer ? ... Eh ! bien, je m'en vais !

Et, péniblement, il se mit debout, roulant entre ses doigts un vieux bécrot crasseux, les yeux rouges d'avoir pleuré, le visage très pâle.

Avec un peu de pitié dans la voix :

— Courage, lui dit le gardien.

Mais Pierre Frémy ne parut pas avoir entendu. D'un long regard, il sembla carosser le tertre fraîchement élevé que dominait une modeste croix de bois, puis :

— Au revoir, fit-il.

Croyant qu'il s'adressait à lui :

— Au revoir, répondit le gardien, et du courage !

Mais Pierre Frémy était déjà loin. A langues enjambées, il gagnait la grille du petit cimetière ; et, bientôt il eut disparu aux yeux du gardien. Un moment, presque machinalement, ce dernier lut l'inscription peinte en blanc sur la modeste croix noir : " Ici repose Marie-Yvonne Frémy. Priez pour elle ! " Puis, haussant les épaules, comme se répondant à une question mentale.

— C'est la vie, fit-il.

Et d'un pas lent, il s'achemina vers la grille, qu'il ferma après s'être assuré que le cimetière était vide.

II

Pierre Frémy, rentré dans sa demeure déserte, avait regardé lentement

autour de lui, puis, avisant le vieux fauteuil de paille, celui dans lequel elle se reposait durant les derniers jours, assise près de la grande fenêtre, par où entraient les pâles rayons d'un soleil d'automne, il s'y laissa tomber, et la tête dans ses mains, les yeux secs, les lèvres serrées, il se mit à songer.

Dans son esprit repassait toute sa vie.

Il se revit enfant, alors que n'ayant pour toute nourriture qu'un morceau de pain sec chaque jour, pour abri une soupente, chez un fermier avare, auquel ses parents l'avaient loué, il avait débuté dans la vie, misérable et maltraité. Il se vit jeune homme, sans fortune, ayant, pour gagner l'existence de chaque jour, à supporter le rude labeur, non pas du marin, mais du pêcheur besoigneux engagé sur une barque de pêche moyennant un salaire dérisoire, ayant à souffrir du froid, souvent de la faim, et n'ayant jamais pour abriter sa tête que le ciel, en pleine mer, et, à terre, une cabane ouverte à tous les vents.

Il se souvient qu'à cette époque avait commencé à germer dans son cerveau un ferment de haine contre l'humanité, que dans son cœur, il avait senti gronder une rancune sourde contre les heureux d'ici-bas ; mais haine et rancune, il s'en souvenait aussi, s'étaient vite fondues sous un rayon de bonheur. Son mariage avec la fille d'un pêcheur possédant pour tout bien une barque de pêche, avec laquelle il gagnait suffisamment pour joindre un peu plus des deux bouts. Et ç'avait été, pendant six mois, comme un retour à la vie, une existence nouvelle, jusqu'au jour où le père de son Yvonne disparut à la mer avec sa barque, leur gagne-pain à tous trois.

De ce jour, la misère s'était bien vite abattue sur les jeunes mariés, l'ouvrage ayant fait défaut d'abord ; puis, la maladie était ensuite entrée au logis. Yvonne, un matin de juin, s'était brusquement alitée.

La jeune femme, d'une santé délicate, n'était pas faite pour une vie de privations. Durant quelques mois, pendant lesquels Pierre luttait avec la dernière énergie pour la disputer à la mort, elle traîna péniblement ; puis, un matin brumeux et froid de septembre, elle mourut doucement, sans souffrance, la main dans celle de celui qui l'adorait.

Le lendemain, Pierre la conduisit à sa dernière demeure.

En pensant à tout cela, il se demanda si réellement la vie devait ainsi toujours durer pour lui, et s'il ne vaudrait pas mieux en finir une bonne fois.

Mourir ! Ah ! oui ! il valait mieux, pour lui, que cela arrivât ; au moins, de la sorte, tout serait bien terminé. Cette fois, sa résolution était bien prise. Certes, il était trop bon chrétien pour en finir lui-même, mais si le danger s'offrait à lui, il ne le fuirait pas.

III

Trois jours plus tard, il s'enrôlait à bord du " *St-Noël* ", un grand brick goëlette appartenant à un riche armateur de la contrée.

Le commandant avait eu beaucoup de peine à former son équipage au complet, car le temps menaçait depuis peu et beaucoup se refusaient à affronter les tempêtes de l'équinoxe prochain qui devait précisément tomber pendant la durée du voyage.

C'était la raison pour laquelle Pierre Frémy avait trouvé si facilement à se faire engager comme timonier à bord du *St-Noël*.

On avait bien cherché à le faire renoncer à cela, en lui assurant qu'un ouragan effroyable était signalé comme devant éclater sous peu, mais cette raison, au contraire, n'avait fait que l'encourager à maintenir sa signature.

Le 22 septembre suivant, en dépit des avertissements et des conseils donnés de toutes parts, le *St-Noël* prenait le large, poussé par une forte et forte brise enflant sa voilure.

Au-dessus de lui, de gros nuages gris couraient avec rapidité, et une houle violente le secouait comme une coquille de noix.

IV

Les pressentiments émis avant le départ n'étaient pas menteurs. Dix heures après avoir quitté son port d'attache, le *St-Noël* se trouvait pris au milieu d'un ouragan terrible.

En moins de quelques minutes, toute la toile établie fut enlevée, déchiquetée par la violence du vent, et des lames énormes, aux crêtes blanches d'écume, se mirent à fondre sur le brick, balayant son pont de l'avant à l'arrière.

Très pâle, debout sur la du-

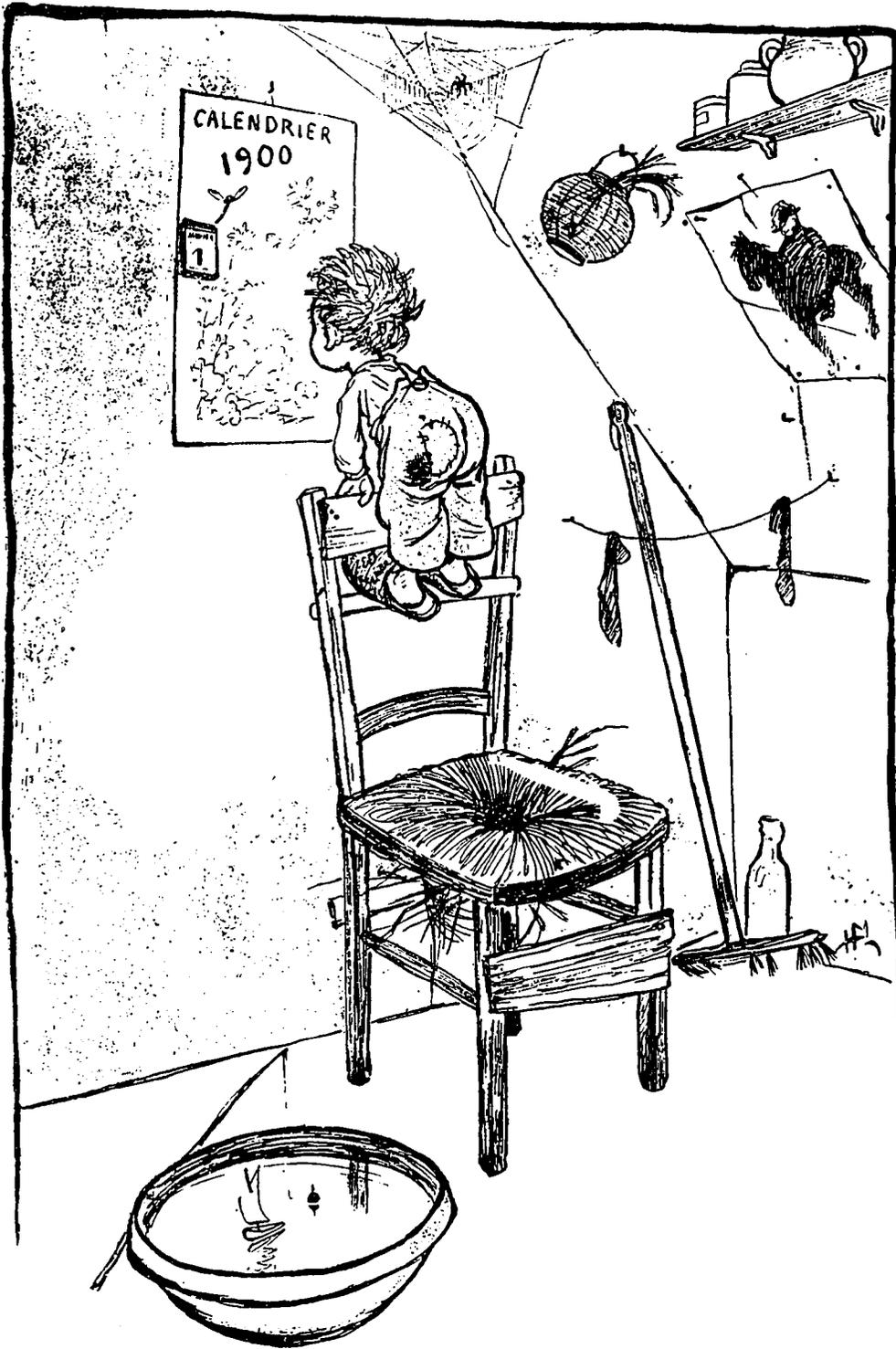
CE CHER DU MUFFLE



— Bonjour, cher ami... je venais justement chercher le parapluie que je t'ai prêté, hier.

— Ah bon, tu en as de l'audace, toi ! Comment, tu vois que je vais sortir et tu viens me... si tu n'as pas de parapluie, mon vieux fais comme moi : emprunte-z-en un... Désolé mon vieux, au revoir...

RÉFLEXION D'UN JEUNE



—Un an de plus ! Mon Dieu, comme l'on vieillit vite !

nette, le commandant, sans perdre son sang-froid, cherchait à donner des ordres que l'ouragan emportait dans une autre direction. Les hommes étaient blêmes, les lèvres serrées, cramponnés à tout ce qui leur tombait sous la main, ayant déjà au cœur le regret de n'avoir pas écouté les conseils amis.

Seul, Pierre, debout à la barre, ses longs cheveux bruns tordus par le vent, les vêtements trempés d'eau, le visage fouetté rudement par les embruns, gardait au milieu de tous une physionomie calme.

Un nom, un seul, revenait sans cesse sur ses lèvres : le nom de celle qui n'était plus et que ses yeux attachés sur le ciel noir semblaient chercher vainement.

Soudain, en baissant les yeux, il aperçut à deux milles environ du brick, une masse énorme, sombre, sur laquelle les lames se ruaient avec fureur et qu'enveloppait un véritable nuage d'écume.

Il comprit.

—La côte, murmura-t-il, nous courons vers la côte. Nous sommes perdus !

Et ce fut avec une joie profonde qu'il se fit cette remarque. La mort qu'il désirait arrivait donc vers lui. Dans quelques minutes, le *St-Noël* allait se broyer sur ces roches qui semblaient l'attirer ; dans quelques minutes, il aurait rejoint Yvonne ; et cette vie de misère et de souffrance serait finie pour lui.

Alors, les mains crispées sur les rayons de la roue du gouvernail, le regard levé vers le ciel, il attendit.

Lui, il les reconnaissait, ces roches terribles qui s'avancent, en mer, bien au delà de la pointe de Penmarck et vers lesquelles les lames les poussaient rapidement ; il les reconnaissait pour les avoir doublées maintes fois, et même par très gros temps, en compagnie du père de son Yvonne.

Il se dit même que, s'il lui plaisait, maintenant, il pourrait, d'un vigou-

reux coup de barre, rejeter le brick hors de la ligne dangereuse et le reconduire au large, mais à quoi cela devait-il servir, puisque lui, il voulait mourir.

Comme il songeait de la sorte, une clameur terrible domina l'ouragan et parvint jusqu'à lui.

Le commandant et ses hommes venaient seulement d'apercevoir les rochers menaçants de la pointe de Penmarck, vers lesquels courait le *St-Noël*.

Cette clameur fit sur Pierre un effet singulier. En moins d'une seconde, sa pensée prit un autre cours.

—Je veux mourir, se dit-il ; bien ! Mais les autres, ces malheureux qui sont là, ces infortunés que des femmes, des enfants en larmes, attendent peut-être à genoux sur le rivage, les bras tendus vers cette mer en furor, ceux-là ne cherchent pas la mort... Et je vais, moi, les laisser ainsi périr, lâchement, alors que je puis, si je veux...

Il n'acheva pas, mais se penchant résolument en avant, il regarda longuement sur le tribord.

Le brick se rapprochait sensiblement de la côte.

Alors, il leva les yeux vers le ciel, et, comme s'il demandait à la morte ce qu'il devait faire :

—Yvonne ?... Yvonne ? prononça-t-il.

A cet instant, le commandant du bord qui était parvenu à se glisser jusqu'à lui, lui cria :

—Nous sommes perdus, maître Pierre !

—Non ! répondit-il.

Et, froidement, il donna toute la barre sur bâbord.

Quelques minutes plus tard, le brick se retrouvait au large, toujours secoué par l'ouragan, mais sauvé avec tous ceux qui le montaient.

Pierre Frémy n'était pas mort ainsi qu'il le souhaitait, mais écoutant ce qu'il croyait être la réponse de la bien-aimée, et ce qui n'était, en réalité, que la voix de sa conscience : il avait accompli son devoir.

MAURICE CHAMPAGNE.

ENCORE MOINS

L'instituteur.—Emile, où est le Pôle Nord ?

Emile.—Je ne sais pas.

L'instituteur.—Tu ne sais pas... c'est honteux !

Emile.—Mais, comment voulez-vous que je le sache, quand Peary et Nansen l'ignorent eux autres mêmes !

ABSOLUMENT NATURE

Bob.—Viens-tu jouer une partie de billard ?

Tom.—Certainement. Attends un peu, je n'ai que 50 cts sur moi, je vais entrer emprunter \$1 à ma femme.

II

Tom.—Bob ?

Bob.—Es-tu prêt ?

Tom.—Je regrette beaucoup de ne pas pouvoir aller jouer avec toi ce soir.

Bob.—Pourquoi ?

Tom.—Ma femme m'a emprunté mon 50 cts.

UN SALOMON

Une anecdote sur Kruger.

Un jour deux frères qui ne s'entendaient pas sur le partage d'une terre décidèrent de s'en rapporter au président du Transvaal. Celui-ci après les avoir entendu sans souffler mot, dit :

—L'aîné aura le droit de partager la terre à son goût mais le cadet aura celui de choisir le lot qui lui plaira davantage.

PLUS QUE CELA

Le juge.—La preuve montre que vous avez jeté un glaçon à ce tramp.

Mme Tobie.—Elle montre de plus que je ne l'ai pas manqué, Votre Honneur, sans vous commander.

SCÈNE CONJUGALE

Brigitte.—La femme de Kruger fait son propre blanchissage.

Pat.—Dis donc, Brigitte, tu ne t'attends pas à ce qu'un homme se batte toute la journée et que le soir il étende le linge ?

LE DERNIER ARRIVÉ

Toto.—Papa, est-ce qu'il arrive encore des miracles ?

Le père.—Certainement. Ainsi, la dernière nuit, il m'en est arrivé un à moi-même. J'ai dit à ta mère que j'arrivais tard, et elle m'a cru sur parole.

APRÈS

Le père.—Vous demandez la main de ma fille. Buvez-vous ?

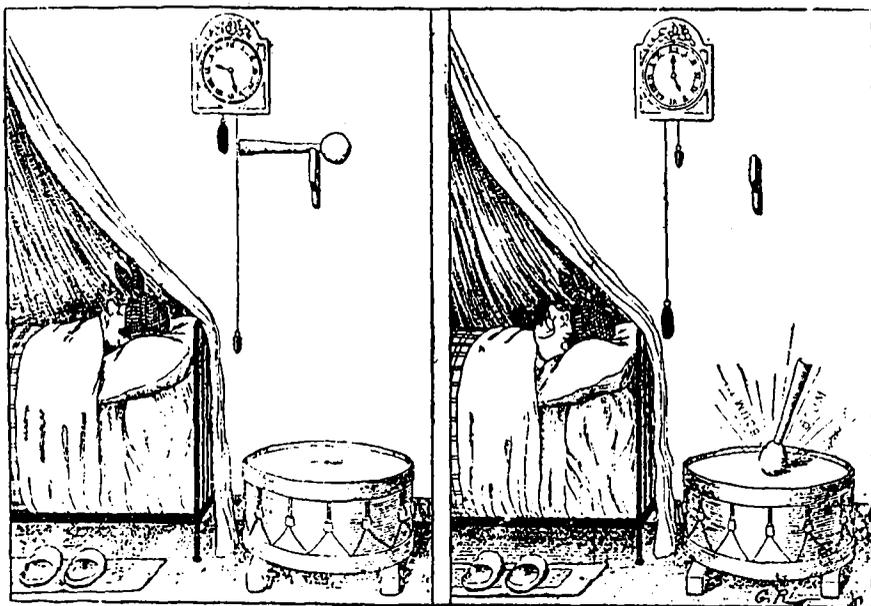
Le prétendant.—Pas pendant les heures de travail... Après, tard après.

CORRECTION

L'avocat.—Ainsi vous l'avez embrassée sur le seuil de la porte ?

Le témoin.—Non, monsieur, c'est dans le coin de l'œil,

LES GRANDES INVENTIONS



I
NOUVEAU RÉVEIL-MATIN POUR MÉLOMANES.
II

LES MOUCHES ALLEMANDES

(LÉGENDE RUSSE)

Il y avait une fois quatre petites mouches natives de Francfort qui étaient bien malheureuses, si malheureuses même que c'en était grande et profonde pitié.

Peu après leur naissance, elles étaient devenues orphelines. Leur père et leur mère, hélas ! avaient été pris à Berlin dans la large toile d'une grosse araignée qui les avait tuées, leur avait sucé le sang et les avait ensuite dévorées.

Épouvantées par l'avenir, redoutant une destinée que rendait menaçante un aussi triste et douloureux début dans la vie, les quatre petites mouches s'étaient enfuies, et, pendant longtemps, longtemps, elles vagabondèrent à travers l'Europe entière. Mais partout, à Saint-Petersbourg comme à Paris, à cause de leur origine tudesque, elles étaient mal vues, méprisées et chassées.

Le courage leur abandonna ; tant d'épreuves leur fit regretter amèrement le pays natal, et à peu près mourantes de faim, à bout de forces, les misérables bestioles y revinrent. Là, elles pourraient peut-être, maintenant qu'elles étaient grandes, vivre tranquilles et ignorées.

Neuf fois sur dix le proverbe a raison : *Pour vivre heureux vivons cachés.*

Mais le destin devait s'acharner après elles.

La plus jeune, la plus frêle des mouches se posa, affamée, sur le bord d'une tasse de lait et avidement en aspira quelques gouttes. Dans son inexpérience des choses d'ici-bas, elle ignorait, la pauvre, que l'abîme souvent se dissimule sous les fleurs et que les apparences sont trompeuses.

Aussitôt, elle tomba morte, empoisonnée par l'alun qui se trouvait dans ce lait falsifié.

Alors, une épouvante s'empara de ses sœurs. Ayant tenu conseil, elles décidèrent de s'exiler encore et, mettant de suite leur projet à exécution, elles s'en furent en Italie. Sans doute le bonheur les attendait là, sous le plus beau, le plus féerique des ciels.

Or, la seconde mouche, ayant pénétré dans un couvent de nonnes, choisit un pot de confiture qui bombait sa panse de faïence sur une table confortablement servie. Les filles de Dieu, les vierges du Seigneur ne la voyaient pas. Elle voulut s'offrir un festin délicieux.

Mais la confiture était de provenance allemande ; elle était sophistiquée avec de l'acide tartrique, du borax et de la pectine.

Vous devinez le sort qu'eut la malheureuse.

La petite mouche tomba foudroyée.

Les deux autres, affolées, prirent leur vol vers l'Autriche.

Harassées de fatigue, dans un état lamentable, elles arrivèrent au but de leur voyage et tombèrent sur le seuil d'une brasserie dans laquelle des soudards buvaient de la bière bavaroise en fumant leurs longues pipes en porcelaine.

C'était tentant ; la plus âgée des mouches ne sut pas écouter la voix de la prudence.

Elle profita d'un moment où l'attention d'un des soldats était ailleurs ; se posa sur le bord d'une chope et huma sans bruit une goutte de bière.

Hélas ! il était écrit qu'elle aussi finirait tragiquement.

Comme le lait, comme la confiture, la bière allemande était fraudée ; l'acide salicylique qu'elle contenait tua net la gourmande.

Alors, la dernière mouche, la cadette, perdit la tête.

Elle était désormais seule au monde. Qu'allait-elle devenir sans appui ni compagne ? Ah ! ses sœurs étaient bien heureuses pour sûr : du moins elles ne souffraient plus.

La survivante s'abîma dans une amère et triste songerie.

Que faire ? Il fallait cependant prendre un rapide parti. Elle ne pouvait

rester plus longtemps sur cette terre que l'Allemagne envahissait sans pudeur de ses produits empoisonnés.

Oui, mais où aller ?...

Le désespoir s'empara d'elle.

Autant valait en finir avec la vie, à qui rien ne l'attachait, qui lui avait été si dure, si cruelle.

Elle pensa au suicide et, bref, la mouche infortunée résolut d'en finir au plus tôt.

Elle reprit son vol à l'aveuglette, au hasard, en se demandant par quel moyen elle allait mettre fin à son existence sans joies.

Exténuée, pouvant à peine remuer ses pauvres petites ailes et ses pauvres petites pattes, elle arriva en Suisse.

Au pied d'une montagne, par un soleil riant, un élégant chalet se dressait.

La mouche y pénétra en se traînant, examina les lieux.

Tout à coup, dans la cuisine, la malheureuse aperçut, baignant dans une assiette, à demi pleine d'eau, une feuille de papier jaunâtre.

Sur ce papier, il y avait une inscription.

Curieuse, elle s'approcha et elle lut :

PAPIER TUE-MOUCHES !

Enfin, c'était la délivrance qui s'offrait ; la désespérée allait pouvoir quitter la vie, et le moyen était sûr, infaillible.

Elle jeta un long regard sur le passé, fit un retour en arrière...

Non, en vérité, le sort l'avait trop accablée et elle n'avait rien à regretter. En se supprimant volontairement, elle s'épargnait d'autres infortunes.

Il n'y avait pas à hésiter.

La mouche résolument, courageusement, se posa sur le papier, et elle but, elle but...

Que ne pouvait-elle avaler tout ce poison terrible pour que l'effût fût plus prompt !

Elle attendit donc la mort libératrice, cette mort qui lui avait ravi tous les siens et que, au fond de son être, elle bénissait par avance.

Eh bien ! son attente fut vaine, sa dernière heure n'était pas sonnée, et elle ne vint pas.

Comble des combles, invraisemblable duperie, le papier tue-mouches sortait d'une fabrique allemande ; comme tous les produits allemands, il était sophistiqué et il ne contenait pas de poison.

MARC MARIO.

ÉCONOME JUSQU'AU BOUT



M. Grandguiles. — On ne parle partout que de ma faillite. Tantôt à l'assemblée des créanciers j'offrirai dix cents dans la piastre.

Mme Grandguiles. — Quelle aubaine ! Alors le joli chapeau de \$50 que j'ai fait envoyer tantôt à la maison n'en coûtera que \$5 ?

FEUILLETON DU "SAMEDI", 17 MARS 1900 (1)

L'Enfant du Mystère

XXXII

COUP DE Foudre

(Suite)

Rose le rappela.

—Monsieur, je vous en prie....

Il s'arrêta, et se retournant avec une nonchalance tout orientale :

—Mademoiselle ?

—Veuillez entrer au salon. Je vais prévenir ma mère, qui tient absolument à vous recevoir.

Il eut un geste indifférent, un geste noble qui trahissait de la lassitude, du découragement.

—Venez, je vous en prie, dit-elle.

Il obéit, mais comme à regret.

Elle le fit passer au salon et lui désigna un siège.

Il s'inclina en signe de remerciement, mais il resta debout.

—Ayez la bonté, mademoiselle, dit-il, de vous assurer si Mme votre mère est en état de me recevoir ?....

—Je reviens à l'instant.

Rose trouva sa bienfaitrice dans un état nerveux indescriptible. Sans attendre d'explication, Mme Petitot lui demanda d'une voix vibrante :

—Pourquoi ne l'as-tu pas fait monter ?....

Rose lui répéta mot pour mot le court entretien qu'elle venait d'avoir avec lui.

—Ah ! très bien ! fit l'octogénaire. Tu vois bien qu'il n'y a pas lieu de te tourmenter. Dis à cet homme que rien ne s'oppose à sa visite. Va, hâte toi. Tu nous laisseras seuls, bien entendu.

Rose s'exécuta.

Elle introduisit l'inconnu dans la chambre à coucher et se retira, le cœur battant, mais sans la moindre crainte pour la sécurité de sa bienfaitrice

Les premières paroles de François firent la meilleure impression sur l'esprit de l'octogénaire.

—Si j'avais pu prévoir, dit-il, que ma lettre vous causerait un si cruel souci, je me serais gardé de l'écrire et vous n'auriez jamais su ni mon retour ni ma disparition définitive.

—Ces sentiments vous honorent, François.

Elle ouvrit un tiroir de son secrétaire, y prit une enveloppe cachetée à la cire et gonflée par son contenu.

Lui tendant cette enveloppe :

—Prenez, François. Ce sont les vingt mille francs que vous m'avez demandés pour régler votre dette d'honneur.

Elle ajouta, après une courte hésitation :

—Une dette de jeu, sans doute ?....

Il déposa l'enveloppe sur le bureau, disant :

—Si vous croyez cela, madame, dit-il avec calme, reprenez votre argent.

—Non, François, je vous le donne de bon cœur, et je souhaite qu'il vous sorte à tout jamais d'embaras.

—En ce cas, j'accepte, mais à titre de prêt.

Il reprit l'enveloppe et la serra dans son portefeuille.

—Merci, madame, vous me sauvez la vie et vous épargnez à de braves gens qui me sont chers la plus cruelle des humiliations. Je ne puis vous en dire davantage. Il me reste à vous demander le secret le plus absolu sur ma démarche et surtout sur mon retour en France, retour que ma mère est seule à connaître.

—Pauvre femme ! elle a dû être bien heureuse de vous revoir... depuis si longtemps qu'elle vous croyait perdu pour elle.

Le visage basané de François se couvrit d'une rougeur subite.

—Ne me croyez pas si ingrat, dit-il : ma mère n'a jamais manqué de mes nouvelles.

—Et qu'allez-vous faire maintenant, François ?

—Retourner d'où je viens et n'en jamais revenir. Le sol de la patrie m'est interdit ; mais, *lib-lus*, je puis encore rendre des services à mon pays.

Et, lisant dans les yeux enfiévrés de l'octogénaire, sa pensée secrète :

—Je vois, dit-il, ce qui vous préoccupe. Mon passé, dont vous ne connaissez que les tristes débuts, répond si mal de l'avenir ! Vous

vous dites : "François Brégeat m'a extorqué aujourd'hui vingt mille francs ; quand il les aura follement dissipés, il reviendra à la charge et je n'en aurai jamais fini avec lui. Eh bien ! non, madame, François n'a jamais été capable d'une vilénie ; il ne vous demandera plus rien et conservera votre secret.

Le ton de l'aventurier était solennel, naturellement, sans la moindre affectation.

Mme Petitot le crut.

Elle lui tendit ses vieilles mains tremblantes qu'il prit doucement dans les siennes.

—François, dit-elle, je vous souhaite de réussir dans vos entreprises et surtout dans celles qui auront pour but, comme vous le disiez tout à l'heure, de servir, même à l'étranger, notre chère France.

—Ce ne serait la première fois ! affirma François avec fierté.

Il se leva et s'inclinant :

—Je n'abuserai pas plus longtemps de votre bonté. Puissiez-vous vous rétablir promptement et vivre de nombreuses années auprès des êtres qui vous sont chers.

—Encore un mot, François, dit-elle. Vous avez vu tout à l'heure notre cousine. Elle porte maintenant un nom honorable et ne sait rien de son origine. Quoi qu'il arrive, puis-je compter sur votre discrétion ?

Il parut offensé par cette demande ; mais il se contenta et, étendant le bras :

—Allah ! dit-il, réserve le supplice éternel à ceux qui manquent à de telles promesses. Je jure de vous garder le secret.

Puis, rabaisant le bras, il eut un sourire étrange.

—Par exemple ! je n'aurais jamais cru retrouver en ma cousine une personne aussi accomplie en tous points que Rosita Speranza.

"... C'est la beauté alliée à la bonté et à l'intelligence. J'étais bien jeune quand j'ai vu pour la dernière fois son père et ma pauvre tante Césarine qui, paraît-il, a été impliquée à tort dans le crime de ce bandit. Rosita Speranza ne ressemble ni à l'un ni à l'autre.

—Césarine était une belle femme, fit observer Mme Petitot.

—Très belle, mais d'une beauté robuste et vulgaire. La malheureuse s'était flétrie en prison et il ne lui reste rien de ce qui excitait la jalousie des commères de Genty-les-Loups.

—Vous l'avez donc revue ? demanda l'octogénaire avec la plus vive inquiétude.

François se prit encore un sourire.

—Oh ! non, madame, répondit-il ; j'ai bien assez de soucis en tête sans m'occuper de Césarine et de son grand escogriffe d'ingénieur-agronome, dont l'air suffisant et prétentieux ne me revient pas du tout.

—Mais alors ?....

—J'ai tout simplement vu leurs deux photographies, chez maman, qui les a reçues de Césarine, il y a trois mois. Ma tante a les cheveux tout blancs et une vraie figure de spectre. Ses traits ne me sortiront jamais de la mémoire. Pauvre femme ! Ce qu'elle a dû souffrir.

L'entretien avait visiblement fatigué et énérvé la malade.

—Adieu, madame, dit François, et encore une fois merci de tout cœur. Je vous rembourserai vos vingt mille francs dans les cinq ans, à moins qu'une balle de carabine ou un coup de lance ne me couche sur le sable ou désert pour la joie des hyènes et des chacals.

Il s'inclina profondément et sortit.

Rose rentra presque aussitôt dans la chambre à coucher.

Penchée sur son fauteuil, l'octogénaire regardait par la fenêtre François Brégeat, qui traversait la cour.

Rose suivit également des yeux le mystérieux visiteur jusqu'à ce qu'il eût disparu.

Il s'arrêta à la porte de la grille et, la tête haute, d'aspect fier et imposant, il promena un instant ses regards sur la façade de l'habitation, comme s'il voulait en graver le souvenir dans son esprit.

—Eh bien ! Rose, dit Mme Petitot en souriant, te voilà rassurée ?

La journée se passa dans le plus grand calme.

Tout faisait présumer que l'octogénaire, miraculeusement rétabli, serait en état d'assister au mariage, la semaine suivante.

Le soir, elle parut au dîner, et se montra très enjouée.

Elle se retira de bonne heure, après avoir dit à Maximo :

—Votre père a bien fait de retarder son voyage. Il me trouvera vaillante.

Le lendemain matin, à l'insu de Rose, elle chargea sa femme de chambre d'aller prendre, en son nom, des nouvelles de Mme de Fallière.

Elle était inquiète de cette pauvre mère qui, blessée sans doute par ses réflexions au sujet de Jacques, n'était pas revenue.

Inconscience de l'émotion qu'elle pouvait causer à sa maîtresse, la domestique lui donna brutalement ces mauvaises nouvelles :

—Mme la comtesse est alitée depuis deux jours et souffre beaucoup.

—Qui vous l'a dit ?

—Mlle Lucile elle-même.

—A-t-elle appelé le docteur ?

(1) Commencé dans le numéro du 23 décembre 1899.

—Oui, madame. C'est M. Jacques qui est allé le prévenir ce matin, Jacques ! Jacques chez Mme de Fallière, malade, en danger peut-être ?

—Comment le savez-vous ? demanda Mme Petitot.

—M. Jacques revenait de chez le médecin au moment où Mme Lucile me répondait. Il a dit devant moi : " Le docteur m'a promis de venir avant midi. "

Rose entra et Mme Petitot parla aussitôt d'autre chose à sa femme de chambre.

L'octogénaire essaya vainement de cacher sa préoccupation.

Vers onze heures, elle dit à Rose, après un long silence :

—Fais prier le Dr Cartier de venir, sans faute, après son déjeuner.

—Vous souffrez, bonne maman ?

—Non, mais il faut que je sois tout à fait rétablie la semaine prochaine.

—Oh ! si ce n'est que cela ! Rien n'empêche de reculer d'un mois la date du mariage.

—Tu plaisantes ! Les bans sont publiés.

—On en serait quitte pour recommencer.

—Et le vicomte, qui vient tout exprès de Courlande !

—On pourrait se passer de lui, à la rigueur.

—Tout est convenu et rien ne sera retardé, à moins d'impossibilité absolue.

Le Dr Cartier arriva sur les deux heures.

—Ce n'est pas pour moi que je vous ai fait appeler, lui dit Mme Petitot. Vous avez vu la comtesse ?

—Oui, je ne vous en aurais point soufflé mot si vous ne m'en aviez parlé la première.

—Toujours sa maladie de cœur ? . . .

—Avec des complications dont la cause m'échappe.

—Mon Dieu ! fit Mme Petitot.

Elle ne semblait pas seulement inquiète. Une angoisse indicible se voyait sur ses traits.

Le docteur attribua cette surexcitation à l'état nerveux de sa cliente.

—La comtesse, se hâta-t-il de dire, n'est nullement en danger. Je viendrai à bout et du mal lui-même et des complications.

Son assurance ne parut point calmer l'octogénaire qui, sans aucune transition, lui adressa cette étrange question :

—Savez-vous depuis quand M. Brémont est à Châteauroux ?

Le docteur, surpris, ne put que répondre :

—Je l'ignore absolument.

Il ajouta, de plus en plus intrigué :

—Ce jeune homme ne m'est pas sympathique et j'évite toute occasion de causer avec lui.

—Cependant, vous l'avez vu ce matin.

—Oui, madame. Nous n'avons pas échangé quatre mots.

Mme Petitot se rendit enfin compte de son imprudence.

Elle changea de conversation et, parlant enfin d'elle-même :

—Cher docteur je vous ai fait appeler afin que vous me fassiez suivre un traitement qui me rende le plus vite possible un peu de force.

—Voici mon ordonnance, répondit le praticien ; du repos et encore du repos ; pas la moindre émotion. Il est bon et généreux de s'occuper de ses amis ; mais à votre âge, il faut avant tout penser à soi-même.

Après le départ du docteur, Mme Petitot se plongea dans une profonde méditation.

Peu à peu, ses craintes se changèrent en certitude.

— Jacques Brémont, se disait-elle, est capable de tout, même de hâter la mort de Mme de Fallière pour entrer en possession des cent mille francs qu'elle lui a réservés et que, moi ! je serais obligée de lui faire tenir secrètement. Non, cela ne sera pas ! Puissé-je arriver à temps !

A la stupéfaction de Rose, elle fit donner l'ordre au cocher d'atteler le coupé.

—Mais, bonne maman, dit la pauvre enfant, vous n'êtes pas encore assez forte pour sortir.

L'octogénaire, en proie à la plus horrible des angoisses, s'écria :

—Il y a des cas où on ne doit pas calculer ses forces ! Aide-moi à m'habiller. Je n'ai pas une minute à perdre.

Rose dut obéir.

Elle n'osait plus la questionner ; mais ses larmes silencieuses accusaient son chagrin.

Ces larmes, Mme Petitot ne les voyait même pas !

Elle fut prête en dix minutes.

Dans la cour, on entendait piaffer le cheval que le cocher attelait.

—Je serai bientôt prête, dit Rose.

—Inutile, fit d'une voix étranglée l'octogénaire, je sors seule.

—Oh ! je ne puis vous laisser commettre une pareille imprudence.

Pour la première fois, Mme Petitot eut un mouvement de colère contre Rosita Speranza.

—J'ai bien le droit, s'écria-t-elle, de faire ce qui me plaît !

Elle se dirigea vers la porte, repoussant Rose qui l'implorait.

Mais la force factice qu'elle puisait dans ses nerfs l'abandonna soudain.

Elle poussa un grand cri de détresse et s'affaissa, évanouie, entre les bras de sa fille adoptive.

Il fallut plus d'une grande heure pour la ranimer.

Elle rouvrit enfin les yeux, sembla, d'après l'expression de son regard, retrouver peu à peu ses souvenirs et essaya de parler.

Ses lèvres s'agitèrent faiblement.

Rose se pencha sur elle pour l'écouter. Elle entendit ce mot : *l'empoisonneur !* puis plus rien.

Et cependant, Mme Petitot pensait, souffrait, avec l'esprit hanté par quelque affreux pressentiment.

Dans ses yeux se lisait comme une prière, un désir intense d'être entendue, d'être comprise.

Et elle ne pouvait ni parler, ni faire aucun mouvement.

Le Dr Cartier, appelé par Rose, accourut.

Le mal, qu'il avait prévu et redouté, s'était abattu sur la pauvre vieille femme.

Elle était atteinte de paralysie générale !

XXXIII

ROSITA SPERANZA

A la même heure, une scène burlesque se passait dans les cuisines du château de Borianne.

Profitant de ce que le comte se promenait au parc avec sa fille et son petit-fils, toute la domesticité s'était rassemblée pour cancaner à l'aise sur le grand événement qui se préparait.

Bastien le cocher, homme toujours bien renseigné, homme discret, respectueux et silencieux devant ses maîtres, se soulageait de cette contrainte professionnelle dès que ceux-ci avaient le dos tourné.

C'était la gazette quotidienne et animée des gens de la maison.

—Il y a du nouveau, lui dit la cuisinière. Ça se voit sur votre nez, monsieur Bastien.

—Moi, dit le valet de chambre, je n'y vois jamais que du rouge sur son nez.

Bastien envoya une bourrade amicale au mauvais plaisant et, s'emparant d'une casserole et d'un pilon, il monta sur une chaise.

Tous firent cercle autour de lui.

Il frappa trois coups sur la casserole et commença ainsi son boniment :

—Messieurs et dames, c'est pour avoir l'honneur de vous annoncer que M. le vicomte de Borianne nous arrivera aujourd'hui du fin fond de la Russie.

On cria bravo et le gazetier eut un sourire de satisfaction.

La nouvelle de cette arrivée ne pouvait qu'être accueillie favorablement par des gens qui s'attendaient toujours, en pareil cas, à un large graissage de pattes.

—Cela nous prouve, continua Bastien, que le mariage de M. le baron ne peut plus souffrir aucun retard. Peut-être seriez-vous curieux de savoir à combien se monte la dot de Mlle Rose ? Oui, n'est-ce pas ? Eh bien ! ça cube, mes enfants ! Je tiens la chose du petit clerc de Mme Charrier, qui a dressé le contrat : Mlle Rose n'aura pas moins de cinq cent mille francs et autant en espérances.

Le bruit d'une voiture qui entrait dans la cour d'honneur rappela aux devoirs de sa charge chacun des membres de cette intéressante réunion.

—Tout le monde sur le pont ! cria Bastien en sautant à bas de sa chaise, c'est peut-être M. le vicomte.

Il s'élança dans la cour et, calme et digne, arriva à temps pour ouvrir la portière d'une calèche de laquelle descendit un grand et solide vieillard à barbe blanche.

—M. le comte est là ? demanda l'arrivant.

—Oui, monsieur. Il se promène dans le parc avec Mme la marquise et M. le baron.

Très bien. Je connais le chemin. Inutile de m'annoncer, je suis le vicomte de Borianne.

Bastien s'inclina jusqu'à terre.

D'un pas rapide, le vicomte gagna la grande allée du parc, au bout de laquelle il aperçut, sur la droite, le groupe des promeneurs.

Il s'arrêta un instant pour contempler ce domaine où il avait passé son enfance et une grande partie de sa jeunesse.

Des larmes d'attendrissement lui vinrent aux yeux.

Mais de mauvais souvenirs lui traversèrent l'esprit et il murmura :

—Après tout, mon père avait peut-être raison.

Soudain, Maxime, qui, de loin, a reconnu son père, fait un geste de surprise et s'avance à sa rencontre.

—Que je suis heureux ! dit-il en l'abordant.

Et il embrasse le vicomte, qui lui rend froidement son baiser.

—On est toujours heureux avant, dit le vieillard avec un mauvais sourire.

Cette réflexion déplacée fit pâlir le jeune homme.

Une réplique vigoureuse lui vint aux lèvres. Il ne la prononça pas, de crainte de compromettre la réconciliation si longtemps attendue.

Le vicomte avait déjà joint son père.

—Je suis content, lui dit-il, de vous trouver en bonne santé. Et puisque c'est vous-même qui m'avez fait appeler, permettez-moi de vous embrasser ?

L'octogénaire lui ouvrit enfin ses bras.

Quant à la marquise, au lieu de se montrer joyeuse du retour de son frère, elle baissait la tête et paraissait en proie à une vive préoccupation.

Aussi le vicomte lui dit-il en l'embrassant à son tour ;

—Je m'attendais à plus d'élan de votre part. Vous n'y êtes plus, ma sœur ; la préoccupation de votre salut éternel vous fait négliger les vivants.

Le comte, froissé par cette critique, s'empressa de prendre la défense de sa fille.

—Hermine ne mérite pas ce jugement sévère, affirma-t-il. Il est un vivant dont elle est sans cesse occupée, et ce vivant, c'est moi. Elle me sacrifie son existence. Elle est la lumière de ma nuit. Sans elle, que serais-je devenu ! Demande à ton fils ce qu'il en pense.

S'adressant au baron :

—Tu as été témoin du dévouement de ta tante ; tu peux certifier qu'elle est la meilleure des filles.

—Oui, mon père, répondit Maxime d'une voix qu'il essayait vainement d'affermir.

Pourtant, c'est vrai : Hermine méritait ces éloges ; mais le baron ne pouvait oublier la confiance de Prosper et il gardait à sa tante une rancune qui ne devait jamais s'éteindre.

On s'assit à l'ombre d'un haut maronnier et on causa du mariage.

—J'ai hâte, dit le vicomte à son fils, de voir ta fiancée et de présenter mes hommages à sa mère. Elle est fort jolie, paraît-il ; mais c'est là une qualité sans grande importance : la beauté s'en va, et le caractère reste.

—Rose est la bonté même, assura le baron avec une conviction d'amoureux.

—Elle a cette réputation dans le pays, dit le comte, Hermine me l'a souvent certifié.

—C'est certain, murmura la marquise.

Elle n'avait pas encore prononcé quatre paroles.

—Si nous allions la surprendre ? demanda le vicomte, je serais bien aise de la voir avant qu'elle n'ait été prévenue de mon arrivée.

—Quand vous voudrez, cher père, dit gaiement Maxime. Vous verrez que Rose n'a pas besoin d'être avertie pour savoir faire bon accueil à son futur beau-père.

L'octogénaire les retint une grande heure.

Il interrogeait l'exilé sur ses plantations de Courlande, ses chasses, ses pêches, son voyage.

Cela lui semblait si bon de se renseigner sur tant de choses qu'il ne pouvait plus voir.

Maintenant que la réconciliation générale était un fait accompli, la vie lui semblait moins lourde.

Il se réjouissait d'avoir assuré le bonheur de son petit-fils, qu'il chérissait au point de lui sacrifier ses préjugés de caste : l'enfant abandonné et recueilli par Mme Petitot trouverait à son foyer les égards et la tendresse dus à la baronne de Borianne.

Comprenant enfin que Maxime devait trouver le temps long :

—Nous reparlerons de tout cela, ce soir, dit-il. Pour l'instant, mes enfants, allez à vos affaires.

Maxime s'était levé le premier.

Au même instant, son valet de chambre lui apporta une lettre.

Le baron reconnut l'écriture de Pierre.

Il décacheta le billet, en prit connaissance et poussa un cri d'angoisse.

Pierre lui annonçait l'affreuse nouvelle :

« Du courage, ami !

« Mme Petitot vient d'être atteinte de paralysie générale, au moment où elle se disposait à sortir pour aller prendre des nouvelles de Mme de Fallière.

« Le docteur l'a ranimée. Il ne peut encore se prononcer sur la gravité de cette attaque que certains symptômes lui faisaient redouter.

« Du courage, ami ! Il nous en faudra beaucoup, à tous. »

L'octogénaire, inquiet, se pencha vers sa fille :

—Qu'y a-t-il donc, Hermine ?

—Un contretemps, répondit tout bas la marquise de Parieux, dont le visage, tout à l'heure si sombre, s'éclaira d'une lueur étrange.

Fort heureusement pour elle, Maxime ne la regardait pas.

Il avait passé la lettre à son père et, les yeux fixés à terre, restait dans une attitude morne.

Le vicomte lut tout haut.

Cette âme dure s'attendrit soudain.

—Voilà une bien mauvaise nouvelle, dit-il à Maxime ; mais tout espoir de bonheur n'est pas perdu pour toi. Quant au courage, je suppose qu'un Borianne est incapable d'en manquer.

—J'en aurai, mon père ! Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre, c'est cette pauvre Mme Petitot ; c'est Rose et Pierre. Ma fiancée ne me retirera pas sa promesse. Je souffre, non pour moi seul, mais de voir souffrir tous ceux que j'aime.

Le vicomte lui lança un mauvais regard : cet excès de sensibilité ne convenait pas à l'ermite du château des Noiges.

Mais laissons les Borianne et revenons chez Mme Petitot où le docteur Cartier, après avoir fait de vains efforts pour lutter contre le mal qui avait terrassé sa cliente, interrogeait Rose en particulier.

—Ainsi donc, dit-il, notre chère malade était dans un état violent de surexcitation quand elle a voulu partir seule chez Mme de Fallière ?

—Oui, docteur. Elle s'imaginait que sa présence était indispensable ; elle craignait d'arriver trop tard.

Le médecin lui fit retracer la scène dans ses moindres détails.

La plus vive inquiétude se peignait sur sa physionomie d'ordinaire si calme, si sereine.

—Mme Petitot, demanda-t-il encore, n'a-t-elle pas prononcé le nom de Jacques Brémond ? . . .

—Non, elle n'a dit qu'un seul mot : *l'empoisonneur*.

Pierre étant survenu, le docteur changea de conversation ; puis il retourna au chevet de la malade.

Mme Petitot, immobile et muette, ne semblait plus vivre que par les yeux.

Son regard, où se reflétait l'angoisse, se fixa sur le docteur.

Celui-ci y lut une question suprême :

—Rassurez-vous, madame, dit-il. Je vous donne ma parole d'honneur que la comtesse de Fallière est hors de danger.

Cette réponse ne calma point la paralytique.

Son regard persistait à questionner.

Le docteur comprit.

—Non seulement, dit-il, Mme de Fallière est hors de danger, mais encore elle n'a plus auprès d'elle que sa fille, Jacques Brémond est reparti pour Paris.

Cette fois, le regard de la paralytique prit une expression reconnaissante et satisfaite.

—J'ai deviné tout ce qui se passait dans votre esprit, dit à mi-voix le docteur. Je suis loin de partager votre préoccupation ; mais je vous promets de veiller et de vous rendre compte de tout ce que j'aurai observé. Tranquillisez-vous. Demain ou après-demain, Mme de Fallière sera en état de venir prendre elle-même de vos nouvelles. Pensez à vous, à vos chers enfants.

Des larmes vinrent aux yeux de Mme Petitot qui, anéantie, ne tarda pas à s'endormir.

Rose resta seule auprès d'elle, repassant dans son esprit toutes les circonstances de la matinée et de la veille.

La physionomie fière et imposante du mystérieux visiteur lui revint en esprit avec une netteté parfaite.

Quel était ce personnage dans les yeux duquel elle avait surpris une curiosité intense, lorsqu'il l'aborda sur le porron.

Cette curiosité, Rose l'avait déjà observée sur la physionomie de la femme du rêve.

Une induction s'imposait : ces gens-là devaient la connaître.

Pour être fixée sur ce point, un moyen, un seul moyen était en son pouvoir : la lettre du visiteur.

Mais cela ne pouvait se faire qu'au prix d'une indécence.

Il fallait prendre dans la poche de Mme Petitot la clé du tiroir de son secrétaire ; il fallait commettre un abus de confiance !

Rose, assise dans l'ombre de la chambre à coucher, songeait à toutes ces difficultés.

Les rideaux avaient été tirés, mais un rayon de lumière, passant par l'entre-bâillement, venait se poser au pied du lit, près d'une chaise sur laquelle se trouvaient les vêtements de la malade.

Soudain, Rose aperçoit un papier sortant à demi de la poche de la robe.

Plus de doute, c'est la lettre du visiteur.

Rose la reconnaît à la teinte bleutée du papier.

Le cœur lui bat à toute vitesse.

Elle se sent attirée vers le papier révélateur et elle n'ose bouger de sa place.

Cependant la respiration régulière et paisible de la paralytique, ses yeux fermés, tout lui prouve qu'il n'y a aucune crainte à avoir.

Pourquoi se ferait-elle scrupule de prendre connaissance d'un secret d'où dépend peut-être le salut de sa bienfaitrice ?

Elle n'a que le bras à allonger pour s'emparer de la chose et elle ne peut s'y décider.

Il lui semble qu'elle commettrait une mauvaise action.

Cependant, elle ne doit pas laisser là cette lettre ; il faut tout au moins la cacher, la mettre à l'abri de toute indiscrétion.

Elle jette un dernier regard sur la malade, qui continue à dormir d'un sommeil de plomb.

Et cédant enfin à la violence de son désir, elle avance la main, s'empare du billet.

Un tremblement convulsif agite tout son être.

Ce papier lui brûle les mains.

Elle se rapproche de la fenêtre et, protégée par les rideaux du lit, commet la pieuse indiscrétion.

Comment ne tomba-t-elle pas foudroyée à son tour par l'affreuse révélation ?

Elle, la fille d'un assassin, condamné à mort et exécuté sur la place du Puy !

Et elle avait un frère qui s'appelait Jacques !

Et tous deux auraient dû porter le nom de Rassajou !

Rassajou ?... Mais elle le connaissait, ce nom ? Où donc l'avait-elle entendu ?...

Et la lumière se fit soudainement : ce nom était celui de la femme graciée au bout de dix-neuf ans passés dans une maison de réclusion ; Rose l'avait lu tout haut, un soir, à sa bienfaitrice qui, surprise, lui arracha des mains le journal révélateur !

La pauvre enfant frissonna de la tête aux pieds.

Maintenant elle ne doutait plus : la femme du rêve, la femme aux cheveux blancs, aux traits ravagés, la femme qui lui avait dit sur l'accent de la folie : " Je regrette de troubler votre bonheur, mais il n'y a pas que vous en ce monde ! " c'était la Rassajou, complice du supplicié ; c'était sa mère !

Qu'avait-elle exigé de Mme Petitot, cette malheureuse ! Oh ! ce n'était point sa fille qui la préoccupait ! car elle n'avait rien fait pour la revoir.

Elle venait sans doute pour son fils, pour Jacques !

Jacques ? mais c'était le petit nom du jeune homme que la comtesse de Fallière avait pris sous sa protection et qui, d'après le docteur, causait une vive préoccupation à Mme Petitot !...

La comtesse savait-elle l'origine de ce jeune homme ? Cela n'était guère admissible.

Et puis, ce nom si répandu de Jacques ne pouvait être qu'une coïncidence.

Quant à la femme aux cheveux blancs, à la femme du rêve, celle-là, c'était bien la Rassajou, la graciée !

Telles étaient les pensées tumultueuses qui se croisaient dans l'esprit de Rosita Speranza.

— Dans tous les cas, conclut-elle, je n'ai plus le droit d'entrer dans la famille des Borianne.

Cette idée lui procura une sorte de soulagement. Son amitié pour Maxime avait grandi dans l'intimité des fiançailles ; mais c'était Pierre qu'elle aimait d'amour.

Sans la nécessité de garder sa bienfaitrice, elle serait partie de suite au *Mas-du-Calvaire*.

Elle ne se souvenait pas d'avoir vu le père Brégeat, mais elle connaissait Marthe, qui était venue trois fois à Châteauroux rendre les comptes de gestion de la propriété.

Cette paysanne — une brave femme assurément — était sa tante !

Dans l'après-midi, le docteur Cartier revint avec une infirmière et une sœur de charité qui s'installa auprès de la paralytique.

— Je vous amène du renfort, dit-il à Rose. Vous ne pourriez suffire à la tâche, et je ne veux pas que vous tombiez malade. Il faut rester, cette nuit, dans votre chambre ; Mme Petitot ne manquera de rien. Si elle vous voyait vous fatiguer outre mesure, son état s'aggraverait. Vous êtes très pâle, ma chère enfant, et vous avez besoin de repos.

Le service organisé, Rose put s'échapper un instant.

Elle se fit conduire en voiture au télégraphe et adressa à Marthe Brégeat la dépêche suivante :

" Mme Petitot très malade désire vous voir. En arrivant, ayez soin de me demander. Partez par le rapide. "

Le soir, après le dîner, il lui fallut donner à Maxime des nouvelles de Mme Petitot, dont l'état restait stationnaire.

— Mon père est arrivé, lui dit le baron. Il m'a chargé de ses amitiés pour vous. Il est profondément désolé.

En apprenant la présence du vicomte de Borianne à Châteauroux, Rose laissa voir une satisfaction qui fit plaisir à l'amoureux.

Il ne resta que quelques minutes, pour ne pas priver à Mme Petitot de sa chère enfant.

Rose lui sut gré de cette discrétion.

Le lendemain, Marthe, accourue à son appel, était reçue par elle au salon, à l'insu de tous.

La paysanne était toute en larmes.

— Mon mari, dit-elle, voulait partir avec moi. Il a eu peur de mécontenter Mme Petitot, qui ne l'a pas appelé.

— Votre mari a bien fait de rester là-bas, *ma tante*, dit Rose.

A ces mots : " *ma tante* ", le visage de Marthe se contracta.

Ses larmes s'arrêtèrent.

Saisissant les mains de Rose :

— Comment savez-vous cela, mon enfant ?

— Je sais tout !

— Est-ce possible ! Mme Petitot vous a donc fait sa confession ?

Rose lui raconta exactement les faits.

A la nouvelle que son fils était venu demander vingt mille francs à leur bienfaitrice, la paysanne éclata en sanglots.

— C'est mal ! répéta-t-elle ; oh ! c'est bien mal ! je ne l'aurais jamais cru capable d'une telle bassesse.

Rose vit à quelle bonne nature de femme elle avait à faire et elle s'en réjouit, espérant, par elle, arriver à la vérité.

— Mon cousin François, assura-t-elle, n'a rien exigé. Il a reçu les vingt mille francs, mais à titre de prêt, et je suis persuadée qu'il les rendra.

— Puissiez-vous dire vrai, mon enfant !

— Maintenant, ma tante, vous allez me confier tout le secret. D'abord, la femme Rassajou est ma mère, n'est-ce pas ?

— Hélas ! oui, mon enfant.

— Elle est restée dix-neuf ans dans une maison de réclusion et elle a obtenu sa grâce ?

— Oui. Elle la méritait d'autant plus qu'elle n'était pas complice du crime de son mari. On l'avait condamnée injustement. Elle n'a commis qu'une seule faute, celle de ne pas dénoncer le misérable.

Pressée de questions par Rose, Marthe lui raconta comment, sur l'ordre de leur bienfaitrice et du docteur Sorlac, elle l'avait abandonnée à Naples.

— Mais, pourquoi, demanda Rose, Mme Petitot s'intéressait-elle autant à la fille des condamnés ?

Marthe lui dépeignit dans tous ses détails la scène qui avait eu lieu dans leur chaumière.

— C'est, ajouta-t-elle, la ressemblance avec la petite-fille de Mme Petitot qui nous a valu plus tard la protection de cette dame et, quand elle nous a demandé notre assistance pour l'aider à te faire perdre ton état civil, nous ne pouvions pas la lui refuser.

— Et mon cousin Jacques, qu'est-il devenu ?

— Je vais te le dire, mais à condition que, quoi qu'il arrive, tu garderas le secret.

— Je vous le jure, ma tante.

— Eh bien, ta mère a exigé qu'on fit pour Jacques ce qu'on avait fait pour toi. J'ai abandonné Jacques à la pension Lambert, à Choisy-le-Roi. Grâce aux sacrifices de Mme Petitot, il y a reçu une éducation supérieure. Il est ingénieur agronome.

Rose tressaillit.

— C'est bien lui, pensait-elle ; mais quel rôle joue-t-il donc chez Mme de Fallière ?...

— Elle avait encore des questions à poser à Marthe.

— Sous quel nom mon frère a-t-il été élevé ?

— Sous celui de Jacques Brémond.

— Ma mère l'a-t-elle revu ?

— Elle ne l'espérait pas. Elle s'était sacrifiée pour lui ; mais ayant obtenu sa grâce, elle n'a pu résister au désir de s'en rapprocher. Elle a réussi à s'introduire chez lui comme domestique et il ne se doute pas qu'il est servi par sa mère ! Je la crois heureuse. Du reste, elle ne nous a écrit qu'une fois, pour nous envoyer sa photographie et celle de son fils, dont elle est très fière.

Un long silence suivit.

Rose réfléchissait. Elle s'écria soudain :

— Mais, ma tante, pourquoi ma mère, qui aime tant son fils, s'est-elle complètement désintéressée de sa fille ?

— Nous n'en savons rien, répondit Marthe. Bien souvent, ton oncle et moi, nous nous le sommes demandé. Césarine avait promis à Mme Petitot de ne jamais te réclamer ; elle aura eu à cœur de remplir cet engagement.

— Une telle abnégation, fit observer Rose, dépasse les forces humaines. Si ma mère a fait cela, c'est une héroïne.

— Elle a fait cela.

— Pauvre femme ! Et où habite-t-elle ?

— Avec son fils, sous le nom d'Augustine Virieu, rue de Chevreuse, 38.

Et prise d'effroi :

— Tu ne vas pas aller la trouver, au moins ?

— Non, mais je veillerai sans elle, sans qu'elle s'en doute. Un dernier mot, ma tante ; connaissez-vous la comtesse de Fallière ?

— C'est la première fois que j'entends prononcer ce nom.

— Merci. Maintenant, il faut que vous repartiez sans avoir vu Mme Petitot. Votre présence lui donnerait trop à penser.

Rose embrassa sa tante, l'obligea à recevoir le prix de son voyage et lui dit, les larmes aux yeux :

— Je vous remercie pour toutes les bontés que vous avez eues pour moi, et pour tous les tourments que je vous ai causés ; j'irai vous voir le plus tôt possible et, quoi qu'il arrive, j'améliorerai votre situation.

— Nous n'avons besoin de rien, assura Marthe. Mme Petitot nous a comblés de ses bienfaits. Nous serions heureux si notre fils n'avait

pas si mal tourné. François a toujours eu mauvaise tête et on n'aurait jamais dû le laisser s'engager à l'âge où les passions sont plus fortes que la raison.

Et comme se parlant à elle-même :

—Vingt mille francs ! murmura-t-elle ; il ne pourra jamais rendre une pareille somme !

—Ne vous inquiétez pas de cela, dit Rose.

—Si le père le savait, fit Marthe, il en tomberait malade ! Il ne pardonnera jamais à François d'avoir déserté ; aussi François n'a-t-il pas osé se montrer à lui, l'autre soir. Il avait pourtant bien envie d'embrasser son père ! Moi, j'ai toujours pardonné. François le sait. Du reste, il ne m'a jamais laissé plus de six mois sans nouvelles.

—Mais de quoi vit-il en Afrique ?

—Il ne me l'a jamais dit au juste. Paraîtrait qu'il s'est fait une position chez les Arabes. Pourvu qu'on ne l'arrête pas en France... Je ne serai tranquille que lorsqu'il m'aura écrit.

Rose l'accompagna jusqu'à la voiture, l'embrassa de nouveau, et remonta auprès de sa bienfaitrice.

Maxime vint aux nouvelles, dans l'après-midi.

Il annonça à sa fiancée que son père projetait de lui rendre visite le lendemain, si toutefois l'état de Mme Petitot ne s'était pas aggravé.

La froideur et le silence de Rose l'inquiétèrent.

Il rentra au château et s'y montra si triste que le vicomte, repris de mauvaise humeur, lui lança cette boutade :

—Je te croyais heureux et je suis venu des bords de la Baltique pour contempler ton bonheur. Au premier souffle de l'orage, te voilà abattu comme une femelle. On ne croirait jamais que tu as du sang des Borianne dans les veines !

Le père et le fils se trouvaient seuls à ce moment dans un site ombreux du parc, au bord de l'Indre.

Personne ne pouvait les entendre.

Maxime se redressa sous l'injure qui s'adressait à la disparue, et d'un ton sec, énergique, il répliqua :

—N'avez-vous donc pas lu la lettre que ma pauvre mère écrivit le 20 novembre 1871 au comte de Borianne, lettre qui, par suite de circonstances inexplicables, n'est arrivée à son adresse que vingt-trois ans plus tard, sous enveloppe portant le timbre du Puy, et dont la suscription trahit, par son écriture et ses fautes d'orthographe, une personne complètement illettrée ?

Le but de cette question ne pouvait échapper au vicomte.

Bien loin de se fâcher, il s'écria :

—A la bonne heure ! dit-il, tu te réveilles ! Tu redeviens un homme ! Mais, permets-moi de te dire qu'il n'appartient pas à un fils d'interroger son père sur un sujet aussi grave, aussi délicat. J'ai remercié le comte de m'avoir fait envoyer le billet en question et je garde pour moi mes réflexions.

—Vous n'en avez pas le droit, mon père ! Ou bien, alors, cessez de me laisser entendre que vous n'avez que du mépris pour la mémoire de ma mère, qui fut une sainte et une martyre.

Le vicomte de Borianne recula de trois pas, et, se croisant les bras :

—Veuillez vous taire, monsieur ! ordonna-t-il.

—Non, mon père, dussé-je tout y perdre, je ne me tairai pas. Cette lettre, je la sais par cœur et je veux vous en rappeler le début. La sainte, la martyre s'exprimait ainsi : *Monsieur le comte, en apprenant ma disparition, vous avez dû supposer que mon mari m'avait chassée comme coupable et indigne, eh bien ! oui ! Et je ne pouvais me disculper ! Une atroce fatalité me condamnait au silence. Si vous saviez, monsieur ! si je pouvais parler, vous me béniriez au lieu de me maudire. N'est-ce point là, mon père, le langage d'une innocente ?*

Le vicomte ne pouvait s'empêcher d'admirer l'énergie avec laquelle ce fils défendait sa mère.

Sans doute, lui aussi avait été ému, ébranlé dans sa conviction, par les termes si simples et si naturels de ce billet d'outre-tombe.

Mais il n'aurait point voulu le laisser voir, par excès d'orgueil.

Maxime, que le silence de son père encourageait, continua sa plaidoirie :

—Remarquez-bien, dit-il, que je ne vous demande rien sur le passé. Contraint de respecter ce terrible secret tant que vous n'aurez point consenti à le discuter avec moi, je me contente de faire éclater la sincérité d'une lettre qui, si elle était arrivée à son heure, vous aurait ouvert les yeux. Ma mère vous a pardonné en chrétienne. Elle se sentait mourir, et comme elle le disait si éloquemment dans cette même lettre : *on ne ment pas quand on est au seuil de l'éternité, quand on va paraître devant son souverain juge.*

Le vicomte de Borianne, vaincu par tant d'amour filial, éclata soudain en sanglots.

Cet homme de fer redevenait humain.

Maxime l'entoura de ses bras et l'embrassa :

—Pardon, père, d'avoir ravivé les blessures de votre cœur ; mais il le fallait. Je n'ai point renoncé à vous prouver l'innocence de ma mère. Aidez-moi dans cette tâche. J'ai une piste. Suivons-la jusqu'au bout.

—Quelle piste, mon enfant ?

—Me promettez-vous de n'adresser aucun reproche à Prosper ?

—Ah ! ce vieux bavard a encore fait des siennes !

—Il a tant de vénération pour ma mère !

—Soit ! Que t'a-t-il dit qui vaille la peine d'être écouté ?

Maxime lui répéta mot pour mot les demi-confidences de Prosper ; puis il lui dépeignit la scène qu'il avait eue, devant le comte, avec la marquise de Parieux.

—Elle sait quelque chose, mon père ! s'écria-t-il ; mais elle ne vent rien dire, ses remords la minent. Ah ! comme je voudrais pouvoir la confesser !

Le vicomte reprit une attitude hautaine :

—Avant d'accuser une femme aussi respectable que ta tante, tu aurais dû te munir de preuves. Ce sont là de vaines paroles !

—Observez la marquise, dit Maxime, et vous verrez que je suis dans le vrai. Mettez-la à l'épreuve ?

—Jamais !

—Le temps me donnera raison. Demandez à ma tante pourquoi elle était si émue en voyant de près, pour la première fois, ma fiancée. L'aspect de cette jeune fille, si gracieuse, si charmante, si bouleversée. Elle s'est dit : " Il manque quelqu'un ici, qu'on a accusé à tort et dont j'aurais pu prendre la défense. " Il manquait ma mère, ma pauvre mère, qui a succombé à l'excès de ses peines.

L'arrivée du comte, qui s'avançait vers eux, guidé par Hermine, mit fin à ce pénible entretien.

Maxime se félicitait d'avoir eu le courage de tenir tête à son père. Il avait gagné du terrain. Il espérait amener peu à peu le vicomte à se confier à lui et à l'aider dans son œuvre de réhabilitation.

Un incident, qui eut lieu le soir même, prouva à Maxime qu'il avait eu raison de parler.

Le baron s'était attardé au parc, alors qu'on le croyait entré dans son appartement.

Vers onze heures, protégé par la nuit, il longeait l'aile gauche du château, lorsque, passant sous la fenêtre de sa tante, il entendit la voix du vicomte.

Il prêta l'oreille.

La marquise répondait à son frère, mais d'une voix si faible, que Maxime ne put rien percevoir de précis.

De quel sujet s'entretenaient-ils à une heure aussi tardive ?

La voix du vicomte s'éleva soudain dans la nuit.

—Tu en sais plus long, disait-il, que je le croyais. Tes explications embarrassées me le prouvent. Le lieutenant Chardin était...

Puis plus rien d'intelligible....

Maxime grava le nom dans sa mémoire.

Le vicomte s'était tu, laissant la parole à sa sœur qui, élevant la voix à son tour, s'écria :

—En voilà assez sur ce sujet ! Personne ne m'a fait de confidences ! Personne n'aurait osé m'en faire !

Un instant après, le vicomte se retirait dans sa chambre.

Maxime rentra sans faire aucun bruit.

Le matin, son père le fit appeler.

—Mon cher enfant, lui dit-il, je prévois encore de gros chagrins pour toi, et par conséquent, pour nous tous. Je t'aiderai à les supporter ; car tu es un vaillant et j'ai eu tort de ne pas le reconnaître plus tôt.

Il l'embrassa avec une tendresse qui réchauffa le cœur du pauvre garçon.

—Parlez, père, dit-il, je serai fort contre l'adversité.

Le vicomte lui tendit une lettre,

—C'est de ta fiancée, dit-il.

Maxime devint très pâle.

Il crut à l'accomplissement de ses funestes prévisions.

—Tout est perdu, se dit-il ; ma vie est brisée.

La lettre de Rose était ainsi conçue :

" Monsieur le vicomte,

" Permettez-moi d'abord de vous exprimer ma profonde reconnaissance, pour la bonté avec laquelle vous m'avez acceptée sans me connaître, moi, l'enfant sans nom, l'enfant trouvée !

" Cela me prouve la sincérité de l'affection que me porte Maxime. Il a plaidé ma cause, qui était la sienne, et il n'a pas eu de peine à la gagner, grâce à votre générosité.

" J'aurais voulu me consacrer à son bonheur ; mais une affreuse nouvelle, que le hasard m'a fait apprendre, m'oblige à vous dire ceci : ne venez pas ; c'est moi, au contraire, qui viendrai chez vous, cet après-midi, à deux heures.

" Il importe que toute votre famille soit assemblée ! Veuillez prévenir monsieur le comte, madame la marquise et mon pauvre Maxime.

" Me fiant à votre discrétion, à votre loyauté, je vous ferai une révélation qui vous prouvera que si, personnellement, je n'ai démerité, ni devant les hommes, ni devant Dieu, je ne suis plus digne d'entrer dans la famille des Borianne.

« Veuillez agréer, monsieur le vicomte, l'hommage de mon profond respect.

« ROSITA SPERANZA. »

En analysant ce billet où éclatait la franchise, il était facile d'en tirer des inductions : Rose avait dû apprendre soudainement le secret de son origine.

Ce fut Maxime qui émit le premier cette idée.

— En ce cas, dit le vicomte, ne prévenons pas mon père ; nous n'aurions à attendre de lui aucune indulgence.

Maxime réfléchit un instant.

— Rose, affirma-t-il, ne se prêterait à aucune combinaison qui pourrait lui être reprochée plus tard. Elle est fière. . . .

— Comme si elle était déjà une Borianne, interrompit le vicomte avec orgueil.

De son côté Rose ne restait pas inactive.

On devine les mobiles auxquels elle avait obéi en écrivant ce commencement de révélation : c'était à la fois pour elle un devoir de conscience et l'occasion de reprendre sa liberté.

Du reste, elle n'agissait pas de sa seule initiative.

Pierre avait été consulté par elle.

La pauvre enfant l'instruisit de tout ce qui la concernait ; mais, par un sentiment de délicatesse bien naturel, elle ne lui parla pas de Jacques.

Elle ne se croyait pas le droit de divulguer le secret de son cousin. L'ingénieur demeura atterré par cette nouvelle. Il ne s'expliquait guère pourquoi son père et Mme Petitot lui avaient témoigné si peu de confiance.

Il les excusait, mais combien il déplorait de n'avoir pas été prévenu : il aurait veillé sur la tranquillité de sa petite sœur ; il aurait épargné à Mme Petitot les obsessions de la graciée et la visite de François Brégnat.

— Alors, dit-il, la femme aux cheveux blancs, c'est ta mère ?

— Oui ! je ne puis plus en douter après les aveux de ma tante. La malheureuse m'a sacrifiée pour m'assurer l'avenir.

— Dis plutôt qu'elle t'a vendue !

— Oh ! non.

— Comment expliquer ses visites à sa sortie de prison, son insistance et les paroles haineuses, contre nature, qu'elle t'a lancées lorsque tu refusais de l'introduire auprès de notre chère malade ?

Rose courba la tête.

Pour excuser sa mère, il lui aurait fallu raconter l'histoire de Jacques.

— Dans tous les cas, dit-elle, je n'ai plus le droit d'entrer dans la famille des Borianne sans les avoir prévenus.

Elle regarda fixement Pierre, espérant surprendre dans son regard une expression de joie intime.

Mais le brave garçon avait le sentiment trop vif de l'amitié pour ne pas s'écrier aussitôt :

— Ce pauvre Maxime !

Rose se pinça les lèvres : décidément, il ne l'aimait pas, et les regrets qu'elle avait cru lire sur sa physionomie, durant ces derniers temps, n'existaient que dans son imagination, à elle !

Pierre ajouta après un long silence.

— Est-il indispensable que tu fasses aux Borianne cette confidence ?

— Impossible de m'affranchir autrement, répondit Rose. Bonne maman et toi, vous m'avez forcé la main. Maxime ne comprendrait pas que je lui retire ma promesse sans une raison sérieuse. Cette raison est malheureusement trouvée : jamais le comte de Borianne ne consentira à s'allier à la fille des Rassajou.

— Mais tu ne portes pas ce nom et j'espère bien que le secret nous sera bien gardé.

— Rien ne le garantit. Mon devoir est tout tracé : les Borianne sont gens d'honneur, je puis me confier à eux. Maxime se résignera et, si bonne maman se rétablit, comme le docteur nous le fait espérer, nous reprendrons notre bonne vie tranquille d'autrefois.

Elle fixa de nouveau son grand frère et constata avec joie qu'elle avait réussi à amener un sourire sur ses lèvres.

— Je n'ai pas le droit, dit Pierre, de m'opposer à une résolution que ta conscience t'a dictée et d'où dépend ton avenir. Je te ferai observer toutefois que bonne maman en éprouvera un très vif chagrin. Je n'ose plus te parler de Maxime ; mais enfin, tu l'avais accepté et il ne se consolera jamais.

— J'attendrai, répondit-elle, que bonne maman soit rétablie pour lui annoncer la nouvelle et faire ma confession. Elle m'approuvera. Quant à Maxime, il se courbera devant la fatalité. Il ne saurait imposer à sa famille une telle alliance.

Comme elle ne pouvait retenir ses larmes, Pierre, se méprenant sur la cause réelle de son chagrin, l'embrassa avec un élan plus que fraternel.

— Chère petite sœur, dit-il, il faudrait être bien injuste pour faire retomber sur toi l'infamie de tes parents. Quoi qu'il arrive, tu peux

être assurée que cette affreuse découverte ne t'a rien retiré de mon affection.

— Oh ! cela ! fit-elle, je le savais d'avance !

Et elle lui rendit son baiser.

Leur bonheur commençait à cette minute même.

Il naissait dans la peine la plus cruelle, dans le malheur qui s'abattait sur leur maison.

Rose écrivit au vicomte.

Elle soumit sa lettre à Pierre, qui n'y trouva rien à reprendre.

Le lendemain, à l'heure dite, elle partait, seule, pour accomplir ce qu'elle croyait être son devoir.

Au château, le vicomte et Maxime avaient commencé par prévenir l'aïeul, qui se fit relire jusqu'à trois fois le billet de Rosita Speranza.

— Parbleu ! s'écria l'octogénaire, nous devons nous y attendre. Autant que cela soit arrivé avant qu'après. Le mal n'est pas irréparable.

Maxime comprit qu'il aurait en ce terrible vieillard un adversaire implacable.

Et malgré le signe que lui fit le vicomte pour l'inviter à la patience, il s'écria :

— Que voulez-vous dire, grand-père ?

— Rien pour le moment, répondit d'un ton sec l'ancien magistrat. Attendons la révélation promise.

Mais Maxime pensa qu'il importait de discuter immédiatement la question d'où dépendait sa destinée.

— Quoi qu'il en soit, déclara-t-il, j'aime Rose, j'ai sa promesse, elle a la mienne, et rien au monde ne saurait nous désunir.

— Ce n'est pas la première fois, dit l'octogénaire, qu'on se permet, dans ma famille, de me tenir un langage de cette nature ! je ne m'y habituerai jamais.

Le vicomte pâlit sous le reproche indirecte que son père lui adressait.

Pour couper court à la discussion, le vicomte sonna son valet de chambre et lui donna l'ordre d'avertir la marquise qu'il avait à lui parler de suite.

Hermine accourut ; mais en voyant les physionomies bouleversées des trois hommes, elle s'arrêta, interdite et inquiète sur le seuil de la porte.

— Qu'y a-t-il, mon père ? demanda-t-elle d'une voix faible.

— Assieds-toi, dit le vicomte. Ton frère va nous relire, à haute voix, la lettre qu'il a reçue ce matin de Rosita Speranza.

A cette nouvelle, le visage de la marquise se contracta.

Elle prit place dans un fauteuil, auprès de son père.

Au mot de *révélation*, Hermine tressaillit ; Maxime et le vicomte, qui l'observaient, échangèrent un regard.

— Qu'en pensez-vous, ma sœur ? dit ce dernier.

Elle garda le silence.

— Que veux-tu qu'elle en pense ? dit l'octogénaire. Elle n'a qu'à faire comme nous : attendre. Avant de juger une cause, il faut en posséder tous les éléments.

A deux heures, les Borianne se trouvaient réunis au salon lorsque le valet de chambre leur annonça la visite de Rosita Speranza.

Maxime alla au devant de sa fiancée.

— Chère Rose, lui dit-il en lui prenant la main qu'il porta à ses lèvres, votre démarche est ma condamnation, je ne puis croire à ce que vous redoutez. J'en mourrai.

— Soyez fort, mon ami, répondit-elle avec des larmes dans la voix. Le devoir avant tout !

Elle était très pâle ; mais une résolution inébranlable se voyait sur sa physionomie.

Maxime lui ouvrit la porte du salon.

Le comte et son fils s'étaient levés.

Elle apparut dans tout l'éclat de ses charmes, réhaussés par un grand air de dignité.

Maxime regarda son père et demeura frappé de stupeur.

Le vicomte s'était reculé à la vue de Rosita Speranza.

Ses yeux, dilatés par l'épouvante, lançaient des éclairs de folie.

Il ne prononça pas une parole ; mais ses lèvres serrées accusaient l'effort de sa volonté pour retenir le cri de son âme.

Maxime se précipita vers lui.

— Mon père, vous souffrez ?

Le vicomte se toucha le front comme pour s'assurer s'il n'était pas le jouet d'une hallucination.

— Je croyais rêver, murmura-t-il.

Il se laissa choir sur son fauteuil.

— Ce n'est rien, dit-il : un simple étourdissement. Soyez tranquille, je ne m'évanouirai pas, moi !

Et il lança un regard terrible à sa sœur qui, livide, la tête baissée, les yeux fixés sur le tapis, semblait être en proie à une peur mystérieuse, à la peur du coupable devant la justice.

Rose, interdite, restait debout, se demandant le motif de l'impression étrange qu'elle produisait sur les parents de son fiancé.

Maxime lui avança un siège.

Elle y prit place, disant :

—Pardon de venir troubler votre tranquillité; il le faut! Ce devoir accompli, vous ne me reverrez plus... jamais!

La voix de l'octogénaire s'éleva dans le silence douloureux qui suivit cette déclaration.

—Parlez, mademoiselle, dit-il sur un ton de suprême bienveillance, votre démarche témoigne d'une loyauté qui est tout à votre honneur. Ai-je besoin de vous certifier que vous pouvez compter sur notre discrétion absolue?

—Non, monsieur le comte, répondit Rose. Personne n'a jamais mis en doute la loyauté des Borianne.

Le vicomte ne faisait que la contempler; chacune des paroles de Rosita Speranza lui produisait l'effet d'une musique divine.

Ce n'était plus de la démente qui se voyait dans ses yeux, mais de l'extase.

La marquise de Parieux conservait son attitude abattue.

Des gouttes de sueur perlaient à ses tempes.

Et Maxime, qui les observait tour à tour, se sentait au cœur une indicible angoisse.

Rosita Speranza tourna ses regards éplorés vers son fiancé comme pour lui demander pardon.

Puis, d'une voix sûre, sans une hésitation, elle raconta tout ce que le hasard lui avait appris sur sa naissance.

Elle ne parla point de son frère, de ce Jacques Brémont dont elle ne se reconnaissait point le droit de trahir l'origine.

Elle conclut ainsi :

—Vous voyez que j'avais raison de vous annoncer que si Rosita Speranza n'a en rien démerité ni devant Dieu, ni devant les hommes, elle ne saurait, sachant qui elle est, entrer dans la famille des Borianne.

Maxime n'attendit pas le jugement du père et de l'aïeul; garder le silence eût été approuver la conclusion de sa fiancée.

—Vous n'avez pas le droit de vous condamner, chère Rose; encore moins de me sacrifier à un préjugé qui n'entrera jamais dans mon cœur. Et quand bien même ce secret serait divulgué, il ne retirerait rien de l'estime, de l'admiration du respect, que tout le monde porte à vos vertus, à votre bienfaisance. Rose, je vous aime, c'est tout dire.

—Bien! mon fils, s'écria le vicomte, la fidélité est le premier devoir des Borianne.

L'octogénaire se leva, et de cette voix sombre qui imposait au jury lorsqu'il requérait autrefois contre les coupables :

—Vous auriez dû, mes enfants, par respect pour mon titre de chef de famille, pour mon âge, me laisser parler le premier. Tout d'abord, je n'ai que des éloges à adresser à Rose Rassajou dite Rosita Speranza. Elle s'est exprimée dans le plus noble des langages. Je voudrais pouvoir, comme mon petit-fils, lui dire que sa conclusion pêche par la base. Hélas! il ne s'agit pas seulement, dans l'espèce, d'un préjugé qui a sa valeur. La vérité est que Rose Rassajou ne peut entrer dans une famille dont le chef a fait condamner ses parents.

...Oui, c'est moi qui, remplissant les fonctions de ministère public à la cour d'assises de Puy, ai requis la peine de mort contre les époux Rassajou, convaincus de l'assassinat d'un touriste anglais dans leur auberge de Genty-les-Loups. Ce que j'ai fait, je devais le faire, je n'étais que l'instrument de la justice.

Rose détourna la tête.

La vue de ce vieillard qui avait envoyé son père à l'échafaud la secouait d'un frisson d'épouvante.

Elle se leva sans une parole, gagna la porte.

Maxime s'avança vers elle.

D'un geste énergique, elle lui fit comprendre que tout était fini entre eux.

La marquise suivit du regard Rosita Speranza et poussa un soupir de soulagement lorsqu'elle eut disparu.

Quant à Maxime, s'abandonnant à son désespoir, il s'écria :

—Grand-père, vous m'avez tué, il ne me reste plus qu'à mourir!

—Non, mon fils, mon cher fils, dit le vicomte, tu vivras et tu seras heureux!

Il ajouta ces paroles étranges, incompréhensibles pour tous :

—Le premier mot de l'énigme n'est pas ici, il est au château des Neiges! Suis-moi, Maxime, nous partons aujourd'hui même pour la Courlande, et quand tu auras vu, quand tu sauras, eh bien! tu m'aideras à forcer le silence de ceux qui pourraient parler et qui ne veulent rien dire, à pénétrer les arcanes de ce mystère infernal. Dieu nous a envoyé un commencement de lumière. Viens, Maxime! Ne perdons pas une minute. Le soleil, l'éclatant soleil brillera bientôt dans ces ténèbres.

—Il devient fou! murmura l'octogénaire.

Une demi-heure après, le vicomte de Borianne, accompagné de son fils, repartait pour la Courlande.

XXXIV

FRANÇOIS BRÉGEAT

Le rôle de François avait été très effacé jusqu'alors.

Nous l'avons vu, enfant, dans la chaumière de ses parents, à Genty-les-Loups, en Velay.

Il ne devait jamais oublier les impressions de la soirée lugubre où les habitants du village partirent pour le Puy, afin de pouvoir assister, à l'aube, à l'exécution de Rassajou.

Les atroces appels des retardataires, qui, passant devant la maison close, jetaient ces mots : " Viens-tu, la Brégeat ? " avaient allumé en son cœur une flamme de rage impuissante.

Déjà convaincu de sa supériorité, grisée par les compliments du maître d'école et les gâteries de sa mère, il se sentait abaissé par sa parenté avec l'assassin de l'auberge sanglante, le condamné qui allait expier son crime sur l'échafaud.

Il ne ressentait aucune douleur, mais une profonde humiliation qu'il cachait sous de l'indifférence affectée.

Il était déjà décidé à quitter le pays, où il subissait les injures de mauvais camarades qui, pour se venger de ses succès d'écolier, l'appelaient de loin : " Eh ! Rassajou ", comme si la condamnation de son oncle entachait le nom honorable de Brégeat.

Au besoin il se ferait saltimbanque; il saurait bien gagner sa vie tout seul.

Il ne regretterait que sa mère.

Quant à son père, il le craignait plutôt qu'il ne l'aimait.

Le bûcheron était un de ces modestes travailleurs qui n'ont d'autre ambition que de gagner leur pain de chaque jour; quand il entendait le bambin faire de grands projets d'avenir, il le rappelait impitoyablement à la réalité en lui disant : " Nous n'avons pas le moyen de te faire donner tant d'instruction ! il faudra bientôt que tu viennes avec moi, et que tu apprennes à manier la cognée. Tu feras un pauvre diable comme ton père, tu n'en seras pas plus malheureux. "

La visite de Mme Petitot, accompagnée du Dr Sorlac, rendit l'espoir à François.

Il connaissait la bonté de la vieille dame; il pressentait ses bonnes intentions.

La veille, il l'avait rencontrée comme elle sortait de chez le docteur, et il s'était permis de lui demander " un petit sou ".

Mme Petitot lui fit à ce sujet une leçon qui resta gravée dans son esprit.

Cependant, à l'entrée des visiteurs, il se cacha dans un réduit d'où il pouvait tout voir et tout entendre.

Mme Petitot — on s'en souvient — poussa une exclamation d'étonnement à la vue de Rose qui, par une coïncidence des plus étranges, ressemblait d'une manière frappante à sa petite-fille, morte quelques années auparavant.

Le docteur lui-même fut stupéfait de cette ressemblance.

Dans sa cachette, François se frottait les mains, en disant : " Bonne affaire ! "

Son cœur bondit de joie en attendant Mme Petitot proposer à ses parents un emploi dans une de ses propriétés, aux environs de Nîmes.

François connaissait sa géographie. La Provence lui souriait déjà en imagination; là-bas, il serait loin du Velay, à l'abri des brutes qui les rendaient responsables du crime de Rassajou; là-bas, il trouverait le moyen de s'instruire.

La cognée du bûcheron n'était pas l'outil qui lui convenait; cet enfant précoce se croyait appelé à une haute destinée.

Quelques jours après, il partait, radioux, pour Nîmes, avec ses parents.

Suivant la promesse de Mme Petitot, personne ne saurait, au pays, ce qu'étaient devenus les Brégeat.

Une vie nouvelle allait commencer pour eux.

Ils seraient désormais à l'abri de la misère. Le père n'aurait plus à exposer sa vie dans la forêt, en grimant avec ses griffes de fer jusqu'au sommet des sapins; on serait considéré, bien nourri, bien logé.

Il semblait à François qu'il partait pour le paradis.

Il aurait été complètement heureux sans la présence de Rose, qui lui rappelait l'horrible souvenir de Rassajou. Il n'embrassait jamais cette enfant; il ne la regardait même pas.

Aussi, lorsque sa mère lui annonça, quelques mois après, que Mme Petitot avait décidé de mettre Rose en pension à Nice, François ne put retenir un cri de joie.

—Bon débarras! se disait-il, puisse-t-elle ne jamais revenir ici,

Marthe ne lui fit aucune observation sur sa dureté au sujet de l'innocente créature.

Elle n'aimait guère Rose non plus ; mais elle avait pitié d'elle, et elle était heureuse que Mme Petitot l'eût prise en affection.

D'accord avec son mari, elle suivit de point en point les ordres de leur bienfaiteur.

Elle conduisit Rose à Naples et l'abandonna à l'hôtel de l'Espérance.

Et, l'année suivante, elle annonça à François que sa cousine s'était éteinte d'anémie.

—Au moins elle ne souffrira plus, dit François ; car, malgré toute sa bonne volonté, Mme Petitot n'aurait rien pu faire de bon de la fille des Rassajou ; quand on porte un nom comme celui-là, on est perdu.

Plus tard, il ne cacha pas sa satisfaction en apprenant, encore par sa mère, la prétendue mort de Jacques, qu'on avait placé chez des paysans, aux environs d'Uzès.

Des Rassajou, il ne restait plus que Césarine, condamnée aux travaux forcés à perpétuité et qui, selon toute probabilité, ne ferait pas de vieux os à la maison de réclusion.

François avait donc tout lieu d'espérer qu'on ne saurait jamais qu'il était le neveu d'un assassin mort sur l'échafaud.

Au lycée, où Mme Petitot l'avait placé comme interne, le petit ambitieux étonnait ses maîtres par sa mémoire et sa facilité de compréhension. Ils le fortifiaient dans ses folles espérances.

Son orgueil, qu'il ne cachait pas, lui créa des ennemis.

Il écrasait ses camarades de sa supériorité. Grand et robuste pour son âge, il avait la prétention de commander aux autres.

La plupart subissaient son ascendant ; mais d'autres, qui savaient que François, protégé par Mme Petitot, était le fils d'un simple garde particulier, au Mas du Calvaire, le regardaient du haut de leur grandeur.

Parmi ces derniers se trouvait le fils d'un riche viticulteur, Jules Trombat, vigoureux comme François et tout aussi travailleur et intelligent.

Tous deux se disputaient, aux compositions, la première place.

Lorsque François n'était que second, il en gardait contre son heureux concurrent une rancune qui se trahissait par des regards insolents, des provocations indirectes.

Deux camps s'étaient formés dans la cour du lycée : celui du fils du garde et celui de l'opulent Jules Trombat.

Les partis en venaient souvent aux mains, malgré la surveillance du maître chargé de la récréation.

Et comme partout on donne tort au pauvre contre le riche, François était mis aux arrêts pendant de longs jours, tandis que son adversaire se pavait, protégé par l'escorte de ses fidèles.

Le père Brégeat était tenu fidèlement au courant de ces incidents et, le dimanche, il sermonnait son garçon.

Il ne voulait même pas écouter ses raisons.

—Je te connais bien, disait-il, tu as un atroce caractère, tu veux toujours dominer ; tu devrais te rappeler le peu que nous sommes et être bien heureux d'avoir trouvé l'appui de Mme Petitot. Il faut savoir se courber quand on n'est pas le plus fort ; si tu ne t'occupais pas des autres, si tu te contentais de faire ton travail sans envier ton concurrent, tu ne serais jamais puni. Le proviseur m'a dit que si tu continuais, il serait obligé de te renvoyer du lycée. En ce cas, tu n'aurais plus à compter sur Mme Petitot.

Cette dernière raison était la meilleure et inspirait la patience à François pendant quelques jours, puis le naturel reprenait le dessus, et la guerre recommençait avec les Trombat.

Durant les journées de vacances, le grand plaisir de François était de monter à cheval. Il devint, sans maître, de première force dans l'art de l'équitation.

Il recherchait toutes occasions de monter sur des chevaux vicieux. Il les domptait avec une agilité incomparable.

Il pratiquait d'ailleurs tous les sports. Il ne connaissait pas de rival à la gymnastique, maniait le bâton et le fleuret comme un professeur.

Pendant la belle saison, il aimait à faire de longues promenades à pied sur les bords du Gard, où il était connu comme un intrépide nageur.

Orgueilleux et fier, il ne fréquentait pas en dehors du lycée un seul de ses camarades, à cause de l'infériorité de sa position sociale.

N'ayant jamais en poche que les gros sous que sa mère lui passait en cachette, il fuyait les parties coûteuses de plaisir ; il ne voulait rien devoir à personne.

En revanche, il recherchait la société des fils de paysans ou d'ouvriers.

Il jouissait de sa supériorité sur eux ; mais il ne la leur faisait pas sentir.

Il s'était fait un ami intime, un dévoué, en la personne de Luc Marastoul, fils d'un petit savatier de faubourg.

Tous deux se donnaient rendez-vous le dimanche, soit pour aller

pêcher à la ligne, soit pour arpenter le terrain de leurs jambes agiles et infatigables.

Luc avait pour principe d'approuver tout ce disait François.

—C'est bien vrai, lui répétait-il constamment.

Le pauvre diable ne savait guère dire autre chose : mais il était complètement aux ordres de son compagnon, qu'il considérait comme un être supérieur et dont il s'honorait de posséder la confiance.

François lui racontait ses peines de collège, et Marastoul, qui ne connaissait que la force, l'engageait à administrer une bonne pile au fils Trombat pour lui apprendre à vivre.

Ce à quoi François répliquait tristement :

—Tu en parles à ton aise ; mais si on me fiche à la porte du lycée, que deviendrai-je ? Encore, si je savais raccommo-der des savates, comme toi ! avec un métier, on s'en tire toujours.

Et Luc Marastoul de s'écrier :

—Toi, savetier ! mais tu en sais déjà bien assez, tu n'as pas besoin d'en apprendre d'avantage, tu en remontrerais à M. le curé.

La catastrophe redoutée par le père Brégeat ne pouvait pas manquer d'arriver : François administre à Jules Trombat la pile conseillée par Luc Marastoul, et il fut renvoyé du lycée.

Deux maîtres vigoureux le mirent en voiture et le ramenèrent avec son trousseau au Mas du Calvaire.

On juge du désespoir et de la colère de l'ancien bûcheron.

Sans la mère Brégeat, qui s'interposa à temps, François eût passé un mauvais quart d'heure.

On l'enferma dans sa chambre et on l'y laissa trois jours.

Mais dès que le père était parti pour faire ses rondes de surveillance, la mère allait consoler son garçon et lui apportait des douceurs.

Le quatrième jour, la garde entra, calme et digne, chez son fils et lui tint ce discours :

—J'ai bien réfléchi. Mon avis est que tu t'engages dans la marine. La discipline te meta, et si tu es aussi intelligent et aussi instruit que tu le prétends, tu feras ton chemin, comme tant d'autres.

—Ça va, répondit François.

On lui rendit la liberté et, en attendant la solution des démarches commencées par le père, notre garnement reprit sa vie indépendante des vacances.

Luc Marastoul en profita pour désertier l'échoppe de son père, ce qui lui valait chaque soir des corrections largement méritées, mais dont il se souciait fort peu.

Les deux amis ne se quittaient plus.

—Si tu pars marin, disait Luc à François, eh bien ! j'en suis.

—Convenu, répétait l'autre.

—Je m'ennuierais trop sans toi, ajoutait le jeune savetier. Et puis, on est toujours heureux de voir du pays.

Quant à Marthe, elle ne pouvait se faire à l'idée de se séparer de son garçon.

Elle n'osait aller contre la volonté du père, mais elle ne cessait de pleurer.

Elle en perdait complètement l'appétit et dépérissait à vue d'œil.

Elle obtint plus par son silence résigné que si elle s'était emportée contre son mari.

Brégeat en eut pitié. Il alla trouver M^{re} Paturel, l'avoué de Mme Petitot, et lui demanda conseil.

Cet officier ministériel avait remarqué l'intelligence de François.

—Votre fils, dit-il, ne réussira pas dans la marine. Il a trop et pas assez d'instruction. Vous en feriez un martyr. Si vous voulez, je le prendrai comme petit clerc, à trente francs par mois. S'il travaille consciencieusement, il ira loin sans bouger de place. Puis-je compter sur sa probité, car il aura souvent des sommes plus ou moins importantes à recouvrer ?

Cette question fit rougir l'ancien soldat qui ne comprenait pas qu'on pût mettre en doute la probité d'un Brégeat.

—On n'a jamais eu, assura-t-il d'un ton ferme, à faire aucun reproche de cette nature à mon fils.

—Je le pensais, dit l'avoué par égard pour le protégé de sa riche cliente. Envoyez-moi votre fils dès demain ; je le mettrai à l'essai.

Brégeat s'empressa d'aller annoncer la nouvelle à sa femme.

—Et maintenant, ajouta-t-il, tu vas me faire le plaisir de reprendre la bonne figure d'autrefois et de retrouver de l'appétit.

Marthe sauta de joie, appela son fils qui fumait sa cigarette dans la cour, en étrillant son cheval favori.

François accueillit ce nouveau projet sans aucun enthousiasme. Il préférait la vie aventureuse du matelot au terre à terre de la pape-rasserie.

Mais sa mère recommença à pleurer et il céda pour sécher ses larmes.

Le lendemain, il débutait à l'étude de M^{re} Paturel.

Grâce à la rapidité de son écriture, il fit merveille et obtint des compliments.

NOUVEAU FEUILLETON DU "SAMEDI", 17 MARS 1900 (1)

L A

MAIN COUPÉE

III

(Suite)

—Ce n'est rien, capitaine, dit-il ; c'est Hernandez qui vient de recevoir un coup sur sa jambe cassée.

—Capitaine, fit Armand d'un ton qui n'admettait pas de refus, j'ai quelques connaissances en chirurgie ; je désirerais voir votre blessé.

—Mais, c'est facile, répondit don Ramon. Donnez-vous la peine de descendre.

Son regard était si menaçant, qu'Armand crut à un guet-apens. Il se pencha vers son canot.

—Attendez-moi, dit-il à ses hommes, je reviens.

Il descendit, et on le conduisit au lit du blessé. Cet homme avait effectivement la jambe fracturée en deux endroits et se plaignait en gémissant. Armand eut l'air d'examiner la plaie et fit changer les compresses ; mais, en réalité, il prêtait l'oreille. Il attendait un second cri. Ce second cri ne vint pas, le navire resta silencieux.

—Avez-vous assez vu ? dit le Brésilien.

—Oui, répondit Armand.

Il partit, mais ne dormit pas de la nuit. A chaque instant il croyait entendre ce cri funèbre. Ce cri, — il n'en doutait pas, — c'était Lucy qui l'avait poussé ; — Lucy enfermée dans quelque obscur réduit et qui avait deviné sa présence. Il se demanda ce qu'il allait faire. Il ne pouvait imaginer d'attaquer le trois-mâts en rade neutre et surtout dans la position qu'il avait prise sous le feu de la frégate chilienne. Il songea à se battre avec le Brésilien. Mais il pouvait être tué ! Que deviendrait alors la malheureuse enfant et quand verrait-elle la fin de son horrible esclavage ? Il se décida à instruire le consul de tout ce qu'il savait, en comptant sur l'éloquence de la douleur pour le déterminer à tenter une démarche auprès des autorités chiliennes. Malheureusement, ainsi que l'avait dit Ledru, il n'avait que des présomptions, pas de preuves. Les faits même qu'il alléguait pouvaient être expliqués en faveur du Brésilien. Le consul le reçut avec beaucoup d'égards, mais le traita doucement de visionnaire.

—L'amiral de la station, dit-il à Armand, ne peut tarder à arriver. Attendez-le. Moi, je n'obtiendrais rien contre un bâtiment qui navigue sous le pavillon des Etats-Unis. Tout ce que je puis faire, c'est de vous mener chez le consul américain.

Il l'y mena en effet. Le consul américain, bien que ce fût un homme flegmatique, se sentit ému.

—Monsieur, dit-il à Armand, allons à bord du trois-mâts, et si nous trouvons la jeune fille dont vous parlez, je mettrai embargo sur le navire. Seulement, promettez-moi que cette visite se fera sans scandale et que vous ne provoquerez point le capitaine.

Ils allèrent à bord et visitèrent le bâtiment dans ses moindres recoins. Ils ne découvrirent aucun indice qui révélât la présence de mis Stanby. Ils ne virent que l'Espagnole, avec qui Armand avait diné la veille, très naturellement installée chez don Ramon.

—Ah ! dit Armand avec désespoir, depuis cette nuit il l'aura fait disparaître.

—Le pauvre garçon est fou de chagrin, dit tout bas le consul américain au consul français.

En ville, personne n'accusa le Brésilien. On plaignit Armand, le bruit courut qu'il avait à demi perdu la raison. Quant à lui, il ne bougeait plus de sa goélette, et tenait nuit et jour ses yeux obstinément tournés vers le trois-mâts. Au bout d'une semaine, un soir, le capitaine Ledru lui conseilla d'aller se promener à terre.

—Vous dépérissez à vue d'œil, lui dit-il. L'exercice vous fera du bien. Ne craignez rien ; je veillerai.

Armand n'alla pas en ville. Il se fit conduire à l'Almendral, et, pendant deux heures, il se promena le long de la côte. Arrivé près de la Villa del Mar, il s'assit sur un rocher qui, d'un côté, domine la mer, et, de l'autre, la route sablée qui suit le rivage. Il y restait plongé dans ses réflexions, quand il vit venir une voiture. Il la regarda d'abord machinalement, puis avec une anxiété profonde. Il éprouvait ce tressaillement intérieur qu'il avait déjà éprouvé une fois en montant à bord du trois-mâts à San-Francisco. Quand la voiture fut près du rocher, il se leva pour mieux voir.

En ce moment, une femme se précipita à demi par la portière, et tendit les bras vers lui. Ce second cri, qu'il avait attendu en vain à bord du trois-mâts, se fit entendre avec un accent d'indicible détresse. Une voix lui cria :

—Armand, c'est moi, au secours !

Armond bondit de son rocher et s'élança à la poursuite de la voiture, qui avait pris le galop. Grâce à de prodigieux efforts, il la rejoignit, parvint à sauter sur le marchepied et se cramponna à la portière. Il aperçut Lucy inanimée sur les coussins, et se trouva en face du Brésilien. Mais il était si haletant et si épuisé, qu'il n'avait que la force de voir.

Alors don Ramon lui meurtrit à coups de poing la tête et les mains. Le malheureux Armand recevait les coups et ne lâchait pas prise. A la fin, ses oreilles tintèrent, un nuage sanglant passa sur ses yeux, et il tomba à la renverse dans la poussière de la route.

Quand il revint de son évanouissement, il faisait encore nuit. Il était si faible, qu'il lui fallut près de deux heures pour retourner à son canot. En arrivant près de la goélette, il ne comprit pas ce qui s'y passait. Elle était engagée avec un autre navire, et le capitaine Ledru jurait de toutes ses forces.

—Qu'y a-t-il donc, Ledru ? demanda Armand.

—Il y a que ce navire a mouillé sur nos chaînes, et que le trois-mâts-barque a appareillé !

Le matin, la goélette était dégagée. Elle sortit au large ; mais, nulle part à l'horizon, elle n'aperçut l'Argus. Armand jusque-là était resté silencieux.

—Da courage, mon ami, dit-il à Ledru avec une grande force d'âme. Le Brésilien n'ira pas en Europe ; il n'osera point remonter dans le Nord ; il ne lui reste donc que la Calédonie. Allons-y !

Ce devait être son dernier voyage. Arrivé à Tahiti, il reçut d'un bâtiment anglais une grande lettre, dont l'adresse était écrite de la main de Lucy.

“ Armand,

“ Il y a huit jours que le géôlier à la garde duquel je suis confiée s'est pris de pitié pour moi, et m'a donné les moyens de vous écrire. Bien que je souffre depuis longtemps aussi horriblement que puisse souffrir une créature humaine, et que je dusse être résignée à la douleur, c'est seulement aujourd'hui, après vingt lettres commencées et déchirées, que j'ai contraint mon cœur à ne pas se répandre en cris inconséquents de désespoir, et que j'ai forcé ma main à être assez calme pour vous tracer des caractères que vous puissiez lire.

“ J'hésite encore à commencer le récit que j'ai à vous faire. Il faut cependant que j'en aie le courage. En vous écrivant, ce n'est plus à mon fiancé, ce n'est même plus à un ami que je m'adresse, c'est à mon vengeur, et il faut que ce vengeur n'ignore rien de ce qui s'est passé, afin qu'il soit implacable.

“ Vous savez, Armand, avec quels fanestes pressentiments nous nous sommes quittés. Après vous avoir dit adieu, votre père est venu nous rejoindre. Cet homme, en apparence si froid, avait des larmes dans les yeux, et il s'est laissé tomber dans un fauteuil en murmurant : “ Mon pauvre fils, je ne le verrai plus ! ” Nous avons essayé de le consoler, mais j'étais aussi triste que lui, et les paroles essayaient sur mes lèvres. Cependant, au bout de quelques jours, j'avais repris un peu de confiance dans l'avenir, et je formais des projets de bonheur que mon père écoutait avec bonté. Je vous aimais bien, Armand, je vous avais trouvé tel que les jeunes filles rêvent l'époux de leur cœur, généreux et dévoué. Je cherchais à me rappeler votre regard, votre sourire ; et souvent, au milieu de ces souvenirs, je me surprénais à devenir toute rougissante et toute confuse.

“ Un jour, j'étais appuyée sur le bord et je regardais la mer, qui était en ce moment aussi pure qu'un beau lac réfléchissant le ciel. Je pensais à vous. Je me disais que vous étiez peut-être bercé par les mêmes espérances que moi, et je me sentais doucement heureuse. A plusieurs reprises pourtant, je m'étonnai de voir courir sur le pont, d'un air affairé, le docteur et les infirmiers. Les hommes se formaient par groupes. On eût dit qu'il se passait quelque événement mystérieux, que l'on n'osait se confier qu'à l'oreille. Au dîner, j'appris ce qui était arrivé. La fièvre jaune avait reparu. Votre père était inquiet, car le docteur ne lui avait pas caché que l'imagination des hommes, frappée par la dernière épidémie, les livrait sans défense au fléau. En effet, ils moururent en grand nombre et avec une extrême rapidité. Le soir, de mon lit, j'entendais le bruit des cadavres que l'on jetait à la mer. Alors, je me levais, et, à deux genoux, les mains jointes, je remerciais Dieu, Armand, de ce que vous étiez si loin et de ce que, de nous deux, je fusse la seule exposée au danger. En même temps les tempêtes se déchaînèrent contre nous, et l'équipage étant devenu trop faible pour manœuvrer, votre père se décida à relâcher à Trujillo. Malheureusement, à cause de nos malades, on ne nous laissa pas entrer dans le port et l'on nous mit en quarantaine dans la baie de los Herreros, à deux lieues de la ville. — Vous voyez que je me rappelle les moindres détails, afin qu'ils puissent vous guider dans vos recherches. — Là,

Commencé dans le numéro du 3 mars 1900.

Contre les Rhumes obstinés, la Coqueluche, l'Asthme, le Grippe, etc., etc., — Demandez le BAUME RHUMAL

nous trouvâmes une grande goélette échouée entre deux rochers, L'équipage naufragé campait à terre sous une large tente. Le capitaine était Brésilien et s'appelait don Ramon Cabrera. — Ah ! tenez. Armand, je viens d'écrire le nom de cet homme, mais je crois que mon sang s'est arrêté dans mes veines, car je me sens pâle et glacé. — Il vint à bord sans souci de la fièvre jaune, et, lorsque votre père lui parla du péril auquel il s'exposait, il haussa les épaules et lui demanda la permission de soigner les malades. Il les guérit en effet avec des remèdes fort simples, soit que l'épidémie tirât à sa fin, soit que le spectacle de cet homme plein de santé, riant du mal qui le terrassait, eût rendu aux matelots la force et le courage dont ils avaient besoin. Ce fut alors que votre père lui proposa de les prendre sur l'*Argus*, lui et ses hommes. Il accepta, et nous repartîmes. Bientôt il eut sur tout le monde à bord le plus grand ascendant. Ses compagnons lui étaient dévoués comme des complices le sont à leur chef. Les marins de l'*Argus* le considéraient comme leur sauveur, et votre père avait en lui toute confiance. Quant à moi, dès le premier instant, il m'avait inspiré une invincible répugnance. Jugez de mon épouvante, quand je m'aperçus qu'il me recherchait. D'ailleurs, il ne me le cacha point et me demanda ma main. Sur mon refus de l'écouter, il alla trouver mon père. Vous savez comment est mon père, Armand. Il lui répondit d'abord que je vous étai fiancée ; puis, comme le capitaine insistait en parlant des grandes richesses qu'il possédait, il lui dit qu'il ne le connaissait que comme un aventurier, et que ce n'était point là un titre suffisant pour épouser miss Stanby. A partir de ce jour, don Ramon ne me parla plus, mais souvent je surprénais ses regards fixés sur moi avec une expression singulière. Il était fort sombre et avait de longs conciliabules avec ses hommes et surtout avec son ancien second, un Anglais dont je vous parlerai plus tard. La chaleur était excessive, et nous avions l'habitude de faire la sieste, dans l'après-midi. Un jour que je me retirais comme à l'ordinaire, il me salua et me dit : " Je vous souhaite d'heureux songes, mademoiselle. " Je ne sais pourquoi, je n'osai descendre chez moi, et je fis pendre mon cadre sous la dunette. J'étais à peine assoupie que je fus réveillée par une grande rumeur, de longs trépignements et des vociférations sourdes, comme si une partie de l'équipage enfermée dans l'intérieur du navire, eût inutilement essayé de monter sur le pont. J'ouvris les yeux. Mon père et le commandant sommeillaient sur les canapés. Tout à coup ils se levèrent, à la hâte et allèrent vers la porte. En même temps quelques hommes accouraient en criant : " Il y a une révolte ! " Je sautai à bas de mon cadre et je m'élançai sur les pas de mon père et du commandant. Au moment où j'allais les toucher, je les vis tomber atteints de deux coups de feu. Je vis aussi le Brésilien qui venait à moi, les bras ouverts. Ses traits resplendissaient d'une horrible joie. " Je savais bien, disait-il, que vous scriez à moi. " Je ne pensai qu'à fuir, et je me précipitai à la mer. Presque aussitôt j'entendis bruire l'eau à mes oreilles ; je sentis que le gouffre se refermait sur moi, et je perdis connaissance.

Le lendemain, le vaisseau entra dans un petit port dont le nom m'échappa. Et là, affolée, peut-être aussi sous l'influence de quelque drogue, je consentis, devant un prêtre espagnol, à devenir l'épouse du corsaire. Je ne suis plus une femme, je suis la propriété et l'esclave de cet homme. Ah ! il faut bien que je ne sois plus une femme pour oser vous écrire cela, pour oser vous dire que moi, la jeune fille d'autrefois, l'enfant de votre amour et de vos rêves, je suis devenue le jouet de cet homme, l'assassin de votre père et du mien. Pleurez, mon ami, si vous avez des larmes ; moi, je n'en ai plus. Je ne sais plus prier, et c'est à peine si je peux arrêter le blasphème qui monte de mon cœur à mes lèvres. Je demande à Dieu pourquoi il m'a frappée. Que lui ai-je donc fait ? Est-ce qu'il faut désespérer de sa justice, Armand ? Est-ce qu'il ne me délivrera jamais ?

A cet endroit de la lettre de Lucy, Armand sentit jaillir de ses yeux ces larmes rares et brûlantes qui ne sont point celles de la douleur, mais de la colère et de l'impuissance. Il prit sa tête à deux mains et serra son mouchoir entre ses dents, afin de ne point éclater en cris et en sanglots. Il voulait lire jusqu'à la fin.

" J'ai écrit cela hier, Armand ; je n'ai pas eu la force de poursuivre. Je vous vois d'ici. Vous me méprisez, peut-être ; vous vous écriez que j'eusse pu me tuer. C'est vrai : je n'aurais eu qu'à m'ouvrir le front contre un meuble. Mais je ne l'ai pas voulu. Moi morte, le crime de cet homme serait demeuré impuni ; la vengeance m'eût échappé. Cela vous surprend sans doute de me voir raisonner ainsi : c'est que la haine et le désespoir ont presque étouffé dans mon cœur tout autre sentiment. Mes souffrances ont été si loin, que, par instant, je ne m'attendris plus sur elles. Aussi, vous verrez qu'à fin d'être claire dans mon récit, je m'efforce parfois de parler de moi comme s'il s'agissait d'une autre femme. Et puis, Armand, et puis, pardonnez-moi, si je ne me suis pas tuée ; c'est que je ne veux pas mourir sans vous avoir revu ! — Je reprends donc. — Il fit égorger froidement deux officiers qui restaient et quelques matelots français dans lesquels il n'avait pas confiance. Ensuite, avec une infernale habileté, il effectua différents changements à bord et

donna à l'*Argus* l'apparence du trois-mâts que vous connaissez. — Mais ne vous laissez jamais égarer, Armand ; ce trois-mâts est bien l'*Argus*. Le Brésilien a pris des précautions infinies pour donner le change et cacher son crime. Il s'est procuré des papiers en achetant au gouvernement de San-Salvador un brick de guerre, qu'il a coulé ensuite. Il pouvait être inquiété par les croiseurs anglais : il a profité de la guerre que les Etats-Unis venaient de déclarer au Mexique pour changer de pavillon. Il se rendit à Panama, et alla chercher des lettres de marque du gouvernement américain. Cependant son projet n'était pas de faire la course, et ce n'est que tout récemment, et pour une circonstance depuis longtemps attendue par lui, qu'il a mis à son bord les canons que vous lui verrez. Tout à fait rassuré dans cette nouvelle position, qui lui garantissait, le cas échéant, la protection du puissant Etat dont il arborait les couleurs, il alla hardiment à Valparaiso, y prit un chargement et partit pour la Californie.

" Il y a deux jours, Armand, que je ne vous ai écrit. Je crois qu'il a des soupçons, car il ne m'a pas quittée. Oh ! quelle lutte ! Je reste en sa présence, immobile et muette, plus froide qu'une statue de marbre. Mais, dans d'autres instants, ma faiblesse l'emporte. J'ai peur. Vous ne savez pas ce que c'est que la peur, quelle angoisse elle cause, quel vertige elle donne ! Il m'effraye tant, que je n'ose plus lever les yeux sur lui. Souvent, dès que j'entends le bruit de ses pas, je tremble, puis je perds toute volonté, je ne sais plus ce que je deviens. Quelquefois, en rêvant, j'ai éprouvé une sensation semblable, quand je voyais se fixer sur moi les regards fauves de quelque bête féroce. L'on veut crier, se sauver ; mais la voix n'articule aucun son, les pieds restent cloués au sol. Cela fait bien mal d'avoir peur. Voilà donc dans quelles terreurs je passe ma vie, moi si heureuse autrefois ; et je n'ai que vingt ans, l'âge où les jeunes femmes appartiennent à celui qu'elles aiment et bénissent le ciel de les avoir mises au monde.

" Ne vous étonnez pas, Armand, si je vous écrit ces choses. J'ai besoin de me rappeler la tâche que je me suis imposée. Au reste, je deviendrai sans doute idiote ou folle, car il m'arrive souvent de répéter à satiété le même mot jusqu'à ce que le sens m'en ait complètement échappé. Ce fut pendant cette traversée de Valparaiso à San-Francisco que je me doutai pour la première fois que vous étiez sur nos traces. Le soir d'une relâche à Acapulco, il revint préoccupé et dit à son second :

" — La peste soit des gens superstitieux ! Ils ont à toute force voulu enterrer cet imbécile qui s'est laissé manger par un requin, et placer une croix de bois sur sa tombe. Je n'aime pas que rien indique mon passage. "

" A San-Francisco, ce fut bien autre chose. Je suis certaine qu'entre deux êtres unis dans une même pensée de désespoir et de vengeance, il y a de mystérieuses affinités qui révelent à l'un la présence de l'autre. Quand vous erriez le long du bord, ainsi que je le sus plus tard, j'éprouvais une émotion extraordinaire dont je devinais la cause. Quand vous dîtes venir avec le commandant du *Vigilant* et que lui, prévenu par ses espions, voulut m'éloigner du bord, instinctivement je résistai de toutes mes forces, et ce ne fut que sans voix et sans défense qu'on me descendit dans le canot. Je comprenais qu'une chance de salut m'était enlevée. Le soir, j'appris ce qui était arrivé de la manière la plus simple et la plus effrayante.

" — Eh bien ? dit-il à l'Anglais.

" Celui-ci hésitait à répondre et me regardait.

" — Vous pouvez parler devant elle, reprit-il, à quoi bon nous gêner ? Le jour où tout sera découvert, elle mourra avant nous. Ont-ils bien visité le navire ?

" — Ils ont été partout.

" — Vous leur avez montré tout ce qu'ils ont voulu voir ?

" — Oui.

" — Et ils se sont retirés convaincus ?

" — Pas le jeune homme. Il ne pouvait se décider à partir et regardait autour de lui d'un air désespéré.

" — Ah ! il viendra un temps où je pourrai jouer carte sur table. Jusque-là il faut dissimuler. Smith, nous partirons cette nuit, mais auparavant il y aura à prendre nos précautions contre le maître d'hôtel, qui doit nous dénoncer ce soir même.

" Ce qui s'est passé cette nuit-là, vous le savez sans doute, Armand, puisque vous nous avez suivis. Il éprouvait je ne sais quel plaisir à vous voir sur sa piste. Le caractère de cet homme est un composé étrange de témérité et d'astuce. La lutte l'attire. Il y trouve l'attrait du jeu et le plaisir de l'orgueil satisfait. C'est ce double sentiment qui l'a déterminé à la comédie de Valparaiso. Il avait préparé son théâtre. Il savait que dans cette ville on l'honorait parce qu'il avait de l'or et qu'on l'admirait pour le faste de sa vie. Quant à ses matelots, il était sûr de ne pas être trahi par eux. Ils voient en lui un être surnaturel, et il est parvenu à leur faire croire que, le jour où il mourra, ils mourront avec lui.

" Il espérait jouer si bien son rôle, qu'il se débarrasserait à tout jamais de vos soupçons. Peu s'en est fallu qu'il ne réussît. Il avait fait cacher les anciens marins de l'*Argus* que vous auriez pu recon-

naître. La présence de cette femme avec laquelle il vous a fait souper vous expliquent, comme un luxe banal à l'usage de la première venue, les meubles et les vêtements que vous aviez remarqué à San-Francisco. Il vous avait avoué avec bonhomie, dans une ivresse feinte, qu'il était presque un écumeur de mer. De l'obscur réduit où j'étais enfermée, je devinais les doutes qui vous prenaient; je vous savais à bord, je vous voyais en quelque sorte. Je n'ignorais pas ce dont il était capable, avec quel art il avait ourdi sa trame. Quand j'ai senti que vous vous éloigniez ma voix s'est frayé un passage malgré le bâillon, — car j'étais bâillonnée, Armand! — Quel effroyable cri j'ai poussé! il a dû retentir dans votre cœur. Mais je n'ai pu en pousser un second. J'étais à demi-morte. La nuit venue, il me conduisait à terre et me faisait garder à vue. Toutefois l'espérance ne m'abandonna pas. Il me semblait que l'heure de la vengeance approchait, et que, tant que nous n'aurions pas quitté la rade, je pouvais être délivrée. Je me remis à prier Dieu.

« De quelle façon il m'a exaucée! Au moment suprême, au milieu de la nuit, quand mon bourreau me tirait de ma retraite pour me reconduire à bord, je vous ai aperçu de loin: vous étiez assis, la tête dans vos mains. A la lueur de la lune votre silhouette se découpait sur le bleu foncé du ciel. Je craignais de me tromper. Je retenais mon souffle; je croyais à quelque illusion de mes sens. Mais déjà tout mon être volait vers vous. De votre côté, vous regardiez la voiture; vous aviez relevé la tête. Ah! que vous m'avez paru grand quand vous vous êtes dressé debout sur votre rocher! Lorsque j'ai compris que c'était réellement vous, en reconnaissant vos traits que j'avais tant aimés, j'ai eu pendant quelques secondes un ineffable bonheur, rapide comme un éclair, mais éblouissant comme lui. Je me suis précipitée; j'ai étendu les bras; j'ai crié votre nom. Alors, j'ai senti la main lourde de mon oppresseur tomber sur moi, et je me suis évanouie... »

« Il n'avait rien négligé. Il avait pensé que vous l'attaqueriez au moment de son départ. Aussi, est-ce par une circonstance qu'il avait préparée qu'un bâtiment s'est jeté sur votre goélette à l'instant où elle appareillait. Eh bien, malgré tout, Armand, depuis lors j'ai vécu moins sombre et moins désespérée. Vous saviez que j'existais, que l'*Argus* n'avait point fait naufrage. Si la vengeance devait être impossible, j'étais sûre, du moins, qu'elle serait tentée. Et puis, Dieu, de qui j'avais douté, ainsi que je vous l'ai dit, — car j'ai voulu vous raconter les différents états par lesquels a passé mon âme, — Dieu, à la fin, s'est montré miséricordieux. Smith, cet Anglais qui était chargé de me garder, de surveiller mes moindres mouvements et mes moindres paroles, a eu honte de ce métier d'espion. C'est surtout depuis qu'il vous a vu à Valparaiso qu'il a compris toute l'étendue de son crime. Peut-être aussi a-t-il peur d'une expiation prochaine. — Le bourreau, le complice et la victime ont le pressentiment que cet horrible drame va avoir un dénouement, quel qu'il soit. — Depuis quelque temps, ce Smith me regardait d'un œil moins farouche, me parlait d'une voix moins dure. Un jour, il m'a demandé si je pourrais lui pardonner tout le mal qu'il m'avait fait.

« — Pourquoi me faites-vous cette question? lui ai-je répondu.

« — C'est que j'essayerais de le réparer. Je suis un mauvais homme, a-t-il ajouté avec une espèce de feu, mais je ne comprends pas qu'on fasse autant souffrir une femme... »

« Armand, je me suis fiée à son repentir ou à ses craintes. C'est lui qui me procure quelques heures de solitude et de liberté. C'est grâce à lui que j'échappe parfois à un hideux esclavage, quand il peut persuader à son maître que je suis malade. C'est lui qui m'a donné les moyens de vous écrire, et qui a gardé jusqu'ici cette lettre interrompue vingt fois. La voici finie, il va vous l'envoyer. Quand vous l'aurez reçue, vous aurez entre les mains la preuve d'un crime qui n'a point d'égal. Montrez-la hardiment, je n'ai plus de réserve à garder, je ne songe qu'à être vengée. Vous pouvez, avec cette dénonciation signée d'une des victimes, exiger l'assistance de tout honnête homme. N'hésitez pas, Armand, et rappelez-vous que vous n'avez personne à sauver, mais un coupable à punir.

« Quel bonheur que cette lettre ne soit point encore partie! Je puis vous apprendre ce que nous allons devenir. Hier, il a été d'une joie folle. Il va exécuter ce projet qui doit le garantir de toute poursuite dans l'avenir. Il a répété à plusieurs reprises que cette circonstance, qu'il attendait si impatiemment, était enfin arrivée. La guerre est déclarée entre l'Équateur et la Bolivie. Il va mettre des canons sur son bâtiment, et l'offrir à l'Équateur, auquel il compte rendre de grands services. En récompense de ses services, il demandera une concession de terrain dans l'intérieur. Là, il n'a plus rien à craindre, et il aura toujours la ressource de la fuite. Si vous arrivez avant la fin de la guerre, il pourra lutter avec vous à forces égales, et jouer cartes sur table, comme il le dit. Eh bien, soit; c'est ce combat que j'appelle; c'est ce combat qui peut seul me sauver. Accourez donc, et ne montrez plus ma lettre. Si quelque autre que vous, avec les lenteurs de la justice ordinaire, se chargeait de punir, cet homme aurait vingt fois le temps d'échapper. Prenez,

s'il le faut, parti pour la Bolivie; mais, je vous en adjure, ne vous laissez arrêter par aucune considération. Comptez ma vie pour moins que rien. Ne songez qu'à votre père assassiné, à votre fiancée à jamais perdue pour vous. Vengez nous, vengez-moi, vengez-vous vous-même: car, après tout, Armand, mon frère, mon ami, toi qui m'étais fiancé, tu dois haïr cet homme autant que je le hais moi-même... Cette lettre part, Armand. A bientôt! Je compte sur Dieu et sur vous. »

IV

Pendant la lecture de cette longue lettre, toutes les passions se partagèrent le cœur d'Armand. Mais, quand il l'eut achevée, il devint, par une réaction singulière, calme et presque froid. Il éprouva le soulagement des anxiétés horribles: la certitude. Il touchait enfin au terme de sa lamentable odyssée, et savait que, dans un nombre de jours qu'il pouvait compter, il lutterait corps à corps avec son ennemi, insaisissable jusque-là. A cette pensée, il ne ressentit plus que le désir d'une implacable vengeance, et il le savoura longuement. En même temps, et malgré lui, il songeait à Lucy. Il la voyait tour à tour radieuse, comme aux premiers jours de leur affection, lorsque, appuyée à son bras, elle courait en riant sous les grands arbres; puis, pâle et flétrie, cachée sous de longs vêtements et ne sortant plus d'une impassibilité morne. Cette double image flottait d'ailleurs dans ses souvenirs, confuse et sans contours arrêtés. Il y avait si longtemps qu'il n'avait vu la jeune fille! Bien qu'il se répétait qu'elle était perdue pour lui et qu'il ne devait s'occuper que de la venger, il avait alors des mouvements convulsifs d'amour et de haine. Armand s'arracha violemment à cette rêverie douloureuse, qui retardait pour lui le moment d'agir, et il prit sur le champ ses dispositions pour aller en Bolivie.

La nouvelle de cette dernière campagne fut accueillie avec joie à bord de la goélette. L'équipage, en effet, avait fini par s'associer aux espérances, aux déceptions, aux chagrins de son chef. Quand le bâtiment fut sous voile, le capitaine Ledru serra la main d'Armand avec une vive émotion, comme on sert la main d'un ami au moment d'un duel à mort.

La guerre que l'Équateur venait de déclarer à la Bolivie était un de ces conflits qui éclatent souvent entre les républiques de l'Amérique du Sud. Les présidents des deux pays mènent à la frontière leurs armées, composées de quelques milliers de soldats, et là il se tue un petit nombre d'hommes de part et d'autre. C'est de chaque côté une occasion de pillage et surtout un prétexte pour lever des impôts. Sur mer, la lutte est moins sérieuse encore, car la marine des deux parties belligérantes se compose au plus de quelques bâtiments légers. Ces guerres ne mériteraient pas d'être signalées si elles ne donnaient lieu parfois à des actes de férocité inouïe, qui trahissent chez leurs auteurs de sauvages passions, effet peut-être du mélange du sang indien avec le sang espagnol.

Don Ramon rendait donc un grand service au gouvernement de l'Équateur, en lui offrant son brick tout armé. En échange du secours qu'il apportait, on promit de lui donner, à la fin des hostilités, un vaste terrain dans l'intérieur du pays. C'était là tout ce qu'il désirait, car depuis les événements de Valparaiso il ne croyait plus pouvoir échapper sur mer à la poursuite d'Armand. L'aventurier entrevoyait, comme un dénouement à son crime, l'impunité et la richesse. Maître absolu dans ses vastes domaines, il pourrait y torturer à son aise la noble fille qu'il avait enlevée. Puis il s'imaginait que miss Stanby, après avoir perdu tout espoir d'être délivrée, finirait par se soumettre à son sort. Il l'aimait à la façon de ces animaux cruels qui déchirent lentement leur proie avant de la tuer, et il ne pouvait se séparer d'elle, trouvant dans les souffrances même qu'il lui infligeait, une source d'après voluptés toujours renaissantes. Aussi, il s'irritait de la durée d'une guerre ridicule, et tâchait, autant qu'il était en son pouvoir, de la terminer. Il avait pris deux goélettes à la Bolivie, et ruinait son commerce en croisant sur la côte.

(A suivre)

LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si émotionnant qui porte ce titre va si rapidement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts achetés à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.

La Dame Blanche

Dramatique Roman d'Amour Inédit

Notre Prochain Grand Feuilleton



Nous avons une confiance à faire à notre vaste clientèle de lectrices et de lecteurs. Après avoir eu le bonheur de mettre la main sur l'ENFANT DU MYSTÈRE, le merveilleux ouvrage dont la publication a commencé dans notre grand numéro de Noël et se continue encore, nous sommes devenu très perplexo : Comment, nous disions-nous, arriver à donner après l'ENFANT DU MYSTÈRE quelque chose d'égal, sinon supérieur ? Or, grâce, à la fois, à la vigilance de nos représentants à Paris et à l'inépuisable fécondité des romanciers de France, nous nous sommes procuré un ouvrage dont la lecture laissera un souvenir impérissable dans la mémoire des lecteurs du SAMEDI. C'est LA DAME BLANCHE.

“ C'est une autre version de la mystérieuse et adorable pensée du grand Walter Scott ! disent les éditeurs... La légende éternellement jeune, poétique, troublante !... La divine apparition d'amour et de bonheur !... Elle se cristallise donc enfin en une sublime et poignante réalité qu'enfante la magie créatrice d'un féérique écrivain. C'est pour nous une heureuse fortune de pouvoir donner à nos amis lecteurs et fidèles lectrices la primeur de cette nouvelle œuvre sensationnelle, toute vibrante de saine passion, d'exquise tendresse et de sainte pitié : LA DAME BLANCHE !... O vous qui avez aimé, qui avez souffert, qui avez pleuré, ce seront des heures inoubliables, émouvantes et délicieuses que vous passerez, captivés et frissonnants, en lisant ce drame superbe, d'une si chaude et si amoureuse envolée... LA DAME BLANCHE demeurera comme le plus pur chef-d'œuvre de son auteur. Ce sera l'œuvre sympathique par excellence, bien chère à tous les cœurs, et trop courte, hélas ! malgré ses cent chapitres, qu'on relit sans cesse..., sur laquelle tant de douces larmes auront coulé de jolis yeux féminins..., divine rosée d'émotion des âmes tendres, qui aimeront toujours à se contempler dans cette page de passionnante poésie comme en un miroir d'amour ! ”



Nous commencerons dans notre numéro de Pâques la publication de cette œuvre incomparable. Avis à tous : Lecteurs et Marchands de Journaux.

Valse Romantique — (Suite)

A tempo

resc.

subito p

Rubato

lié et également

(A suivre.)

LE SAMEDI

chante avec fluidité et expression

en pressant peu à peu

A tempo

NOCES BRETONNES

Il est peu de pays où le mariage donne lieu à un cérémonial plus compliqué, plus pittoresque qu'en Bretagne. Il y a une cinquantaine d'années surtout, avant les chemins de fer, on pouvait assister, dans les fermes où se trouvait une jeune fille à marier, aux scènes de mœurs les plus inattendues. La demande en mariage ne se faisait point par l'intermédiaire des parents. C'était un tailleur, homme d'esprit souple et de langue acérée, qui en était toujours chargé. On appelait ce messenger d'amour le *bazvalan*, parce qu'il avait d'habitude pour emblème une branche de genêt fleuri. On le reconnaissait du premier coup d'œil à cet insigne et aussi à ses bas de chausses bi-partis, dont l'un était rouge et l'autre violet.

Le *bazvalan* commençait par s'assurer de l'assentiment de la jeune fille et des parents. Il revenait une seconde fois à la ferme pour la demande officielle; mais il était accompagné cette fois-là du jeune homme à qui l'on ménageait un tête à tête avec la jeune fille. Leur entretien terminé, les nouveaux accordés s'approchaient, en se tenant par le petit doigt, de la table où avaient déjà pris place leurs parents respectifs; on leur apportait une miché de pain, un couteau et un verre. Le même couteau devait leur servir à couper le pain et ils devaient boire dans le même verre l'hydromel ou le cidre que leur versait le *bazvalan*. Après cette sorte de communion préparatoire, ils étaient regardés comme liés l'un à l'autre: celui des deux qui se fût dédit eût été l'objet du mépris public.

Entre temps et d'un commun accord, les parents des nouveaux fiancés avaient fixé la date des noces. La jeune fille, accompagnée de son garçon d'honneur, le jeune homme, de sa fille d'honneur, s'étaient rendus de porte en porte pour faire leurs invitations. Plus on est pauvre en Bretagne, plus on tâche qu'il y ait d'invités à la noce. C'est que, là-bas, les convives ne paient pas seulement leur écot: ils offrent encore aux mariés les éléments du repas de noce et la boisson par surcroît. Aucun peuple n'a l'esprit plus communautaire: grâce aux cadeaux de toutes sortes qui affluent chez les nouveaux époux, les moins fortunés de ceux-ci ont de quoi se mettre en ménage et faire face aux premières nécessités de leur vie commune.

Mais c'est dans les fermes riches que les cérémonies revêtaient une originalité dont on ne trouverait nulle part les équivalents. La noce avait toujours lieu à cheval. Le jour marqué, au lever du soleil, la cour de la ferme se remplissait d'une joyeuse cavalcade qui venait chercher la jeune fille et ses parents pour les conduire à l'église.

Le fiancé est à leur tête, le garçon d'honneur à ses côtés. A un signal convenu, son *bazvalan* descend de cheval, monte les degrés du perron et déclare à la porte de la future un chant improvisé, auquel doit répondre un autre chanteur de la maison qui fait près de la jeune fille, comme le *bazvalan* près du jeune homme, l'office d'avocat et que l'on nomme *breutaer*.

Le tournoi des deux rimeurs prend fin par la victoire du *bazvalan*. Celui-ci est introduit dans la grande pièce du logis, qui sert tout à la fois de salon, de réfectoire et de cuisine. Il s'assied un moment à la table des maîtres, puis retourne dans la cour chercher le fiancé... Le père de la jeune fille attend son futur gendre sur le pas de la porte: dès qu'il paraît, il lui remet une sangle de cheval que le fiancé devra passer à la ceinture de sa belle. C'est l'occasion d'un nouveau chant pour le *breutaer*: "J'ai vu dans une prairie une jeune cavale joyeuse, etc., etc." Le tour du *bazvalan* vient ensuite. Il prend la jeune fille par le petit doigt et la mène vers ses parents:

"Allons, jeune fille, lui dit-il, courbez vos deux genoux et baissez le front sous les mains de votre père. — Vous pleurez? — Oh! regardez votre père et votre pauvre mère... Eux ils pleurent aussi, mais combien leurs larmes sont plus amères que les vôtres!... Ils vont se séparer de la fille qu'ils ont bercée et fait danser dans leur bras! Qui ne sentirait son cœur se briser à la vue d'une pareille douleur? Et pourtant il faut que ces pleurs tarissent. — Père tendre, ta fille est là, regarde, à genoux les bras tendus!... Pauvre mère avance tes mains!... Une prière et une bénédiction pour l'enfant qui va partir. (*Le père et la mère donnent leur bénédiction à la jeune fille.*) Assez maintenant. Vous avez obéi aux commandements de Dieu, jeune fille, embrasse tes parents et relève-toi forte, car tu appartiens désormais à un homme!"

Les assistants montaient aussitôt à cheval. En tête, sur la même haquenée, s'avançaient le fiancé et sa future, celle-ci avec autant de galons d'argent à ses manches ou de petits miroirs à sa coiffe qu'elle recevait de mille livres de dot. Le rendez-vous général était au bourg voisin, que de longues distances séparaient souvent de la ferme. Mais, avant de pénétrer dans la mairie et à l'église, il restait une dernière formalité à remplir. Précédés du *bazvalan*, le fiancé et sa future se dirigeaient vers le cimetière et, arrivés devant les tombes de leurs parents, ils se mettaient à genoux, tandis que le *bazvalan* récitait à voix haute l'adjuration consacrée:

"Maintenant que les vivants ont consenti au mariage de leur fille, nous venons vers vous, âmes des ancêtres, et nous vous adjurons de nous délivrer aussi votre consentement. Vous voyez tout, et vous savez l'avenir autant que le passé. Accordez-nous la jeune fille que recherche notre ami et, connaissant de quelle affection il vous eût chéries, bonnes âmes, agréez-le pour votre enfant"

Cette fois il n'y avait plus qu'à passer devant le maire et le curé. Ces deux parties du cérémonial n'avaient rien d'extraordinaire. Il paraît cependant qu'en certaines paroisses, quand l'assistance était toute rendue dans la sacristie, le prêtre tirait d'un panier que portait le garçon d'honneur un pain blanc sur lequel il faisait le signe de la croix avec la pointe d'un couteau et dont il partageait ensuite une tranche entre les deux époux.

La noce sortait enfin de l'église. Zim! Boum! Bam! De tous côtés sur la place, pétaradaient les coups de fusil; bombardes et binions éclataient en sonorités aiguës. L'assistance remontait à cheval et reprenait le chemin de la ferme où des tentes étaient dressées, vastes quelquefois à pouvoir loger 7 ou 800 convives. Comment décrire ces banquets? Longtemps contenue, la gaieté bretonne, comme un cidre pétillant, lâchait sa bonde et partait en furées retentissantes. Commencé à midi, le festin ne s'achevait souvent qu'à six heures du soir. Puis, les tables enlevées, jeunes filles et garçons nouaient leurs rondes. Bien avant dans la nuit, surtout en été, les danses se prolongeaient et il ne fallait pas moins, pour suspendre l'entrain, que l'annonce des préliminaires de la *Soupe au lait*.

De toutes les cérémonies auxquelles le mariage donne lieu en Bretagne, la cérémonie de la soupe au lait est celle qui s'est conservée avec le plus de fidélité.

Chantons la soupe blanche, amis chantons encor
Le lait et son bassin plus jaune que l'or.

Près du lit des époux chantons la soupe blanche.
La voilà sur le feu qui bout dans son bassin.

Bien! Le lait jusqu'aux bords dans les écuelles fume:
Dans un seul vase offrons leur part aux deux époux,
Pour qu'ils boivent toujours ainsi que ce lait doux
Dans un vase commun le miel et l'amortume.

Ce que ne dit point le poète, c'est le mélange de sérieux et de gaieté qui accompagne cette petite scène: les nouveaux mariés sont assis sur un banc. Le garçon et la fille d'honneur leur apportent l'écuelle qui contient la soupe; mais les cuillers sont percées; un fil invisible rattache par surcroît tout les morceaux de pain. Le lait fuit de tous côtés, et c'est une explosion de rire général, tandis que les mariés font tous leurs efforts pour en absorber quelques gouttes. De guerre lasse, ils laissent tomber la cuiller.

C'est le moment que guette l'assistance pour entamer la chanson de la soupe au lait. Il y a plusieurs variantes de cette chanson. Celle qu'on chante sur le littoral trégorrois est particulièrement mélancolique. L'auteur y a fait tenir tout le drame de la vie bretonne; il ne flatte pas les nouveaux époux; il leur peint le mariage sous des couleurs plutôt sévères.

"Aimez-vous bien l'un l'autre, dit-il en terminant. Gardez l'un pour l'autre une étroite fidélité; élevez vos enfants dans la crainte de Dieu. — Par ainsi, chrétiens, quand l'heure de la mort sonnera pour vous, votre séparation ne sera point éternelle, et Dieu vous donnera la joie de vous retrouver dans son paradis."

La première journée des noces est terminée. La seconde est d'un caractère tout différent. Elle commence par un service funèbre auquel assistent tous les invités de la veille: les morts ne sont jamais oubliés en Bretagne. Mais il y a une autre catégorie de malheureux pour qui ce jour est un jour de liesse; ce sont les pauvres ces *hôtes de Dieu*, comme les appelle une expression bretonne. Pareils à un volier de moineaux pillards, ils s'abattent sur la ferme des quatre aires du vent. Tous les éclopés de la création sont réunis là; on dirait une nouvelle cour des miracles.

Ravêtus de leurs haillons les plus propres, ils mangent les restes du festin de la veille; la nouvelle mariée, la jupe retroussée, sert elle-même les femmes, et son mari les hommes. Au second service, celui-ci offre le bras à la mendicante la plus respectable; la jeune femme donne le sien au mendiant le plus considéré de l'assemblée, et ils vont danser avec eux dans la cour. Il faut voir de quel air se trémoussent ces pauvres gens! les uns sont nu-pieds; les "merveilleux" portent des sabots; il y en a nu-tête; d'autres ont des chapeaux tellement percés que leurs cheveux s'échappent par les crevasses; tous les haillons volent au vent; maigre ouvert et trahit la misère, mais laisse voir battre le cœur; les pieds s'agitent dans la fange, mais l'âme est dans le ciel.

La nuit venue, les pauvres, avant de quitter la ferme, adressent aux nouveaux époux leurs souhaits de prospérité. Le plus âgé de la bande se place ensuite au milieu de l'aire, s'agenouille et récite un *De profundis* pour les trépassés. Cette fois tout est fini.

MONUMENTS FUNERAIRES

EN MARBRE ET GRANIT

Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières — Tous Genres

J. BRUNET

COTE-DES-NEIGES

MONTREAL

Moulins à Laver et Tordeurs de J. A. Godin

déplissent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfactions absolues. Différents modèles à prix modiques. Tous les derniers perfectionnements.

J. A. GODIN, Fabricant

496 Rue St-Laurent, - - - - - Montréal
TEL. BELL EAST 1114



BAGUE Faite d'un véritable clou d'acier, bien fin en nickel et gravé "Good Luck." Nous en avons vendu des milliers. Notre prix, 10c. franco par la poste. Johnston & McFarlane, Toronto, Can.

Téléphone des Marchands 182

N. LÉVEILLÉ

Marchand-Tailleur

138 1/2 Rue Saint-Laurent
MONTREAL

Toujours en main un stock de quatre à cinq mille piastres.
Une visite de votre part est sollicitée.

Habillement fait à 24 HEURES d'avis
COUPE GARANTIE

Librairie Française

JULES PONY, 1632 Rue Ste-Catherine
Propriétaire.

Toutes les publications et journaux français.

Les suppléments illustrés du *Petit Journal* et du *Petit Parisien*, et l'*Illustré National* à \$1.50 par an, franco, chacun. Une nouveauté: *La Lecture pour Tous*, revue mensuelle, 18 cts franco. Agent direct pour le *Monde Moderne*: 30 cts le numéro.

Commandes remplies à 3 semaines d'avis.



PLAISIR

Miroir Convexe — fait paraître maigre les gens gras et gras les gens maigres. La nouveauté la plus amusante et la plus comique qui existe. Ce curieux miroir, dans une belle boîte en velours, avec notre catalogue illustré, envoyé franco par la poste pour seulement 10 cents. Agents demandés.

Johnston & McFarlane,
71 Rue Yonge,
TORONTO, CAN.

Tu dans un petit journal de province :

"...La pauvre femme râlait dans une mare de sang, la gorge ouverte.

"Une enquête est également ouverte."

112 RUE VITRÉ
Coin St-Laurent



MONTREAL

L'ÉTERNELLE DIFFÉRENCE



Elle. — Je pense tout de même qu'il est pénible pour moi d'avoir à pelleter cette neige.
Lui (bien à l'abri). — C'est bien dur pour moi de te voir faire cet ouvrage, mais bien plus dur encore de me mettre dans l'idée de le faire moi-même.

AUX DAMES

Nos Patronnes "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.

Machines à Coudre

De première classe, garanties pour 15 ans. \$25.

Machines à coudre à Louer

Fourniture de Machines à Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.

CHARLES D'AMOUR

1688 rue Notre-Dame

Près de l'Eglise Notre-Dame

THE "BEST"

LAMPES A GASOLINE

La lumière la plus économique, la plus puissante du monde.

Fait et brûle son propre gaz. Les lampes sont portatives. Pas besoin de tuyaux, de fils ou de machines à gaz. Une lumière parfaitement blanche, régulière, puissante, et acceptée par toutes les assurances

100 Chandeliers 20 heures pour 5 cts.

Pas de mèches à arranger, pas de fumée, pas d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer. Eclairage supérieur à l'électricité, l'acétylène, ou l'huile de charbon.

L'économie de l'éclairage sauve le prix des lampes en trois mois.

A VENDRE PAR
The Modern Light

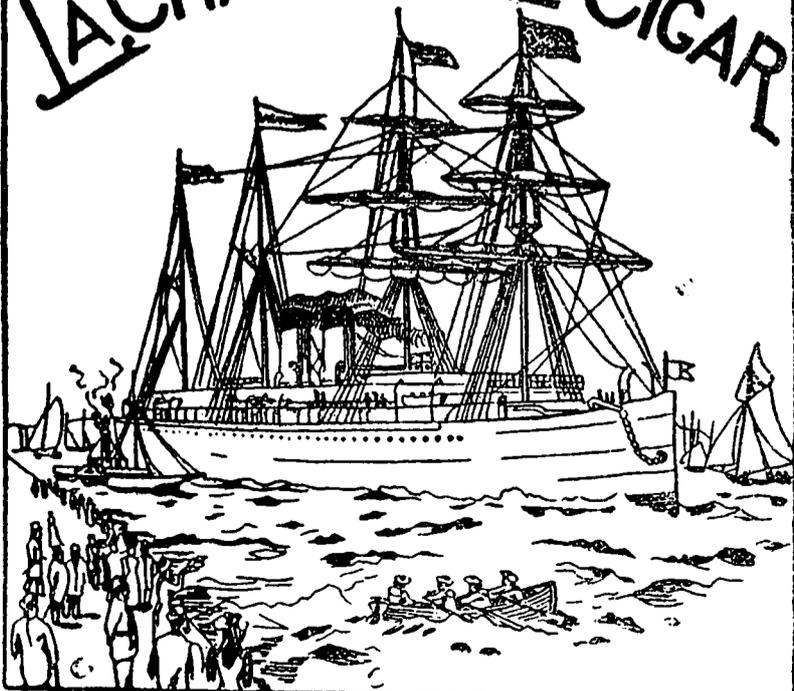
2116 Ste-Catherine,

MONTREAL.

Agents demandés.



LA CHAMPAGNE CIGAR



PETIT DUC. LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.

Si la vie était écrite en musique, on n'y trouverait que des soupirs.

PLUS DE MAUX DE DENTS!

PAR L'EMPLOI DES

DENTIFRICES

Elixir, Poudre et Pâte

DES **BÉNÉDICTINS**
de l'Abbaye de Souillac

Dom MAGUELONNE, Prieur

Inventé en l'an 1373 par le Prieur P. BOURSAUD

VENTE EN GROS :

SEGUIN, BORDEAUX
MAISON FONDÉE EN 1807.

VENTE dans toutes les BONNES PARFUMERIES
PHARMACIES et DROGUERIES.

MAISON à PARIS, 26, Rue d'Enghien.

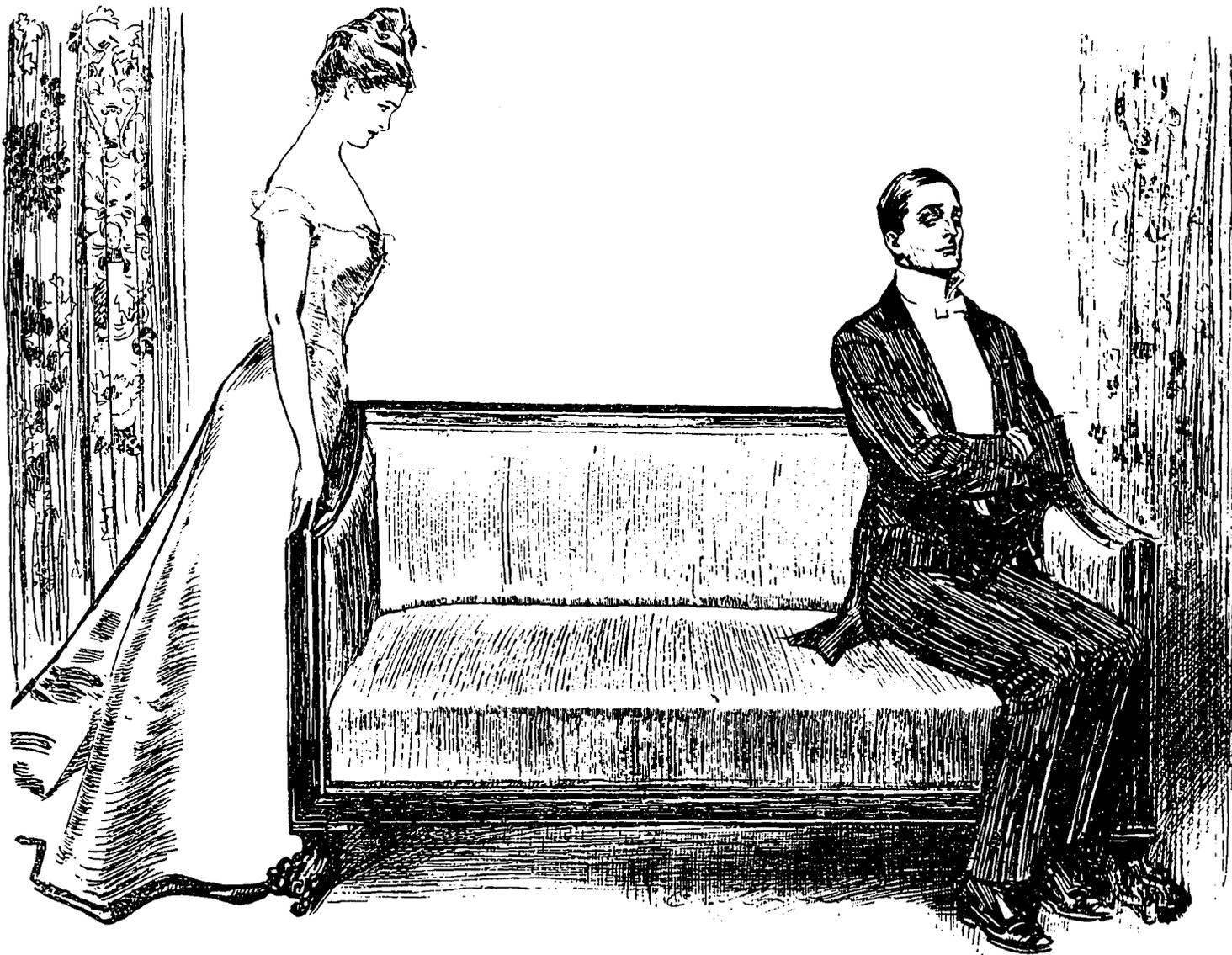
GRAND PRIX EXPOSITION INTERNATIONALE
LYON 1894.
EXPOSITION INTERNATIONALE
BORDEAUX
MEMBRE DU JURY 1895.



Le flacon, 50 cents. — Il est offert un magnifique calendrier français à chaque acheteur d'un flacon.

ROYER & ROUGIER FRERES - - 1897 Rue Notre-Dame, Montreal

LA PREMIÈRE BROUILLE



Et, pourtant, ils ne sont "engagés" que depuis vingt minutes.

ÉPITRE A MON HABIT

Ah ! mon habit, que je vous remercie
Que je valus, hier, grâce à votre valeur !
Je me connais : et plus je m'apprécie,
Plus j'entrerais qu'il faut que mon tailleur,
Par une secrète magie,
Ait caché dans vos plis un talisman vainqueur
Capable de gagner et l'esprit et le cœur.
Dans ce cercle nombreux de bonne compagnie,
Quels honneurs je reçus ! quels égards ! quel accueil !
Auprès de la maîtresse et dans un grand fauteuil,
Je ne vis que des yeux toujours prêts à sourire.
J'eus le droit d'y parler et parler sans rien dire.
Cette femme à grands falbalas
Me consulta sur l'air de son visage :
Un blondin sur un mot d'usage,
Un robin sur des opéras ;
Ce que je décidai fut le nec plus ultra.
On applaudit à tout, j'avais tant de génie !
Ah ! mon habit, que je vous remercie !
C'est vous qui me valez cela !
De compliments bons pour une maîtresse
Un petit-maître m'accabla,
Et, pour m'exprimer sa tendresse,
Dans ses propos qu'indés me dit tout Angola.

Ce marquis, autrefois mon ami de collège,
Me reconnut enfin, et, du premier coup d'œil,
Il m'accorda, par privilège,
Un tendre embrassement qu'approuvait son orgueil.
Ce qu'une liaison dès l'enfance établie,
Ma probité, des mœurs que rien ne dérogea,
N'eussent obtenu de ma vie,
Votre aspect seul me l'attira.
Ah ! mon habit, que je vous remercie !
C'est vous qui me valez cela.
Mais ma surprise fut extrême :
Je m'aperçus que sur moi-même
Le charme sans doute opérât.
J'aurais jadis d'un air discret ;
Ensuite, suspendu sur le bord de ma chaise,
J'écoutais en silence, et ne me permettais
Le moindre si, le moindre mais ;
Avec moi tout le monde était fort à son aise,
Et moi je ne l'étais jamais ;
Un rien aurait pu me confondre ;
Un regard, tout m'était fatal :
Je ne parlais que pour répondre :
Je parlais bas, je parlais mal.
Un sot provincial, arrêté par le coche,

Eût été, moins que moi, tourmenté dans sa peau :
Je me mouchois presque au bord de ma poche ;
J'éternuais dans mon chapeau.
On pourrait me prêter, sans aucune indécence,
De ce salut que l'usage introduit,
Il n'en coûtait de révérence
Qu'à quelqu'un trompé par le bruit.
Mais à présent, mon cher habit,
Tout est de mon ressort, les airs, la suffisance ;
Et ces tons décidés, qu'on prend pour de l'aisance,
D'ordinaire mes tons favoris ;
Est-ce ma faute, à moi, puisqu'ils sont applaudis ?
Dieu ! quel bonheur pour moi, pour cette cloffe,
De ne point habiter ce pays limitrophe
Des conquêtes de notre roi.
Dans la Hollande il est une autre loi :
En vain j'établirais ce galon qu'on renomme ;
En vain je valerais sa valeur, son débit ;
Ici l'habit fait valoir l'homme,
Là l'homme fait valoir l'habit.
Mais chez nous (peuple aimable), au les grâces, l'esprit,
Brillent à présent dans leur force,
L'arbre n'est point jugé sur ses fleurs, sur son fruit,
On le juge sur son cœur.

SFDAISE.

DÉJÀ

Le marié (dans un wagon-salon).—Tu sembles triste, ma chérie. Soit-il que tu regrettes déjà le pas que tu viens de faire ?

La mariée.—Je suis inquiète, voilà tout.

Le marié.—Inquiète ? Pourquoi mon ange ? Qu'est-ce qui peut t'inquiéter ?

La mariée.—J'essaie de me rappeler quelque chose que nous pourrions avoir oublié et je ne le puis.

LA DIFFÉRENCE

Tom.—Je ne puis définir ce que c'est la psychologie, mais je sais ce que c'est.

Bob.—Moi, je puis la définir, mais je ne sais pas ce que c'est

GATIENNERIE

—Dis donc, Gatien, pourquoi te hâtes-tu tant de peindre cette clôture !
—Innocent ! je veux finir avant que ma peinture soit épuisée, quoi !

TRÈS IMPORTANT

Smith.—Lombardo soutient qu'il n'y a aucune différence entre le génie et la folie.

Brown.—Il fait erreur. La folie a ses trois repas par jour. C'est une différence très importante.

UN INDICE

X.—Je pense que je peux sans crainte demander à Mlle Philine d'être ma femme.

XX.—Penses-tu qu'elle t'est favorable ?

X.—Oui, car hier soir elle a voulu savoir ce que je pensais de sa mère.

LES CONTRAIRES

Mme Gatien (3 h. du matin).—Ne sais-tu pas que j'ai passé plusieurs heures à attendre ton retour du club ?

M. Gatien.—Et moi j'ai passé au club plusieurs heures à attendre que tu fusses couché.

BULLETIN DES MEILLEURS REMÈDES DE FAMILLES

De l'Univers. — Reconnus infaillibles et proclamés de véritables spécifiques par tous les médecins du monde. Aucun charlatan ou prétendu médecin de tribu sauvage n'est associé à ces remèdes. Leur efficacité seule fait leur popularité. Des millions en ont fait usage et le même nombre de guérisons a été obtenu.

POUR TOUX ET RHUMES

Le Menthol Cough Syrup, dans tous les cas de Toux, Rhumes, Enrouement, la Grippe, Asthme, Bronchite, la Coqueluche, il est infaillible et recommandé par plus de médecins que tous les autres remèdes du monde ensemble. En vente partout. Prix, 50 doses, 25c. la bouteille, 3 onces. Voyez que le nom de Roy & Boire Drug Co. soit sur chaque bouteille.

CONTRE LA DYSPEPSIE

L'Elixir Digestif de Brault. La plus grande découverte en médecine du siècle contre la Dyspepsie. L'Europe, l'Asie et l'Amérique, tous ont proclamé ce remède infaillible, et lui ont accordé diplôme et médaille d'or comme premier prix, à Londres, Angleterre, 1886; Bruxelles, Belgique, 8 mai 1895; Jérusalem, Palestine, 1895; Caïre, Egypte, 1896. L'Elixir Digestif de Brault est en vente partout, \$1 la bouteille ou 6 bouteilles pour \$5 00. Directions sur chaque bouteille.

POUR LES FEMMES PALES

Les Pilules Fortifiantes, de Roy & Boire Drug Co. Ces pilules sont d'une très grande valeur pour tous également. L'homme, la femme et l'enfant. Elles renforcent en purifiant le sang, elles rendront l'homme faible fort; à la femme pâle, ses couleurs; à l'enfant en langueur, la vigueur. En vente partout. Prix, 25c. la boîte, 50 pilules.

LA CONSOMPTION

Menthol Lung Regulator. Il arrête les Transpirations de Nuit, Crachements de Sang, une guérison certaine pour la Consommation, l'Asthme, la Bronchite, la Pleurésie et les maladies de Pouxons et de Gorge. Prix, \$1 la bouteille.

DOULEURS DE REINS ET DU DOS

L'Emplâtre du Dr Pico. Préparé seulement pour les maladies des femmes. Peut être employées avec n'importe quel remède dans les cas de faiblesse, douleurs de reins, du dos, de l'abdomen, points de côté, beau mal. Prix, 25c.

MAUX DE TÊTE

Les Pilules C. T. C., Headache Pills. Elles sont infaillibles pour toutes les formes de maux de tête et migraine. Vendues partout, 25c. la boîte.

Ces remèdes sont préparés seulement par Roy & Boire Drug Co., et sont en vente dans tout l'univers. Si vous ne pouvez pas vous les procurer, envoyez le prix de celui que vous voulez avoir et il vous sera expédié franc de port par la

Manchester, N.H. ROY & BOIRE DRUG CO, Montreal, P.Q.
Assurez-vous que le nom de Roy & Boire Drug Co. est sur chaque Remède.

Dépôt Général pour la Puissance : **JOSEPH CONTANT**, Pharmacien de Gros, Montréal, P. Q.

LE RHUMATISME

La Rhumatine lectrique de Rho. — Ce grand remède français est sans contredit le meilleur découvert jusqu'aujourd'hui contre les rhumatismes. C'est un remède sûr et infaillible contre cette triste maladie considérée jusqu'ici comme incurable. Une seule application fait disparaître comme par enchantement, les Maux de Tête nerveux, le Mal de Gorge, le Torticoli, les Entorses, les Foulures, l'Engorgement. En vente partout. Prix, \$1 et 50c. la bouteille.

LE PLUS PUISSANT TONIQUE

Huile de Foie de Morue Composée de Boire. Très agréable au goût. Elle contient un quart de son volume d'huile de foie de morue, la partie huileuse et grasseuse étant complètement éliminée. Les propriétés sont extraites de l'huile quand elle est encore dans les foies frais de morue, et combinées avec les meilleurs vins, extraits de prunes vierges, extraits d'orge et les sirops hypophosphites, composés de manganèse, de chaux, de fer, de soda quinine et de strychnine. Cette préparation est prescrite et recommandée par des milliers de médecins. Le véritable tonique et le plus puissant. En vente partout, \$1 la bouteille.

CONSTIPATION, MALAISE GENERAL

Les Dragées Purgatives, de Roy & Boire Drug Co. Pour maladies du Foie, Rognons et Constipation. Elles sont très petites et faciles à prendre. Purement végétales, elles agissent sur le foie et les intestins, naturellement, sans douleur. Prix, 25c. la boîte.

INDISPENSABLE AUX ENFANTS

Le Régulateur des Enfants, Sirop Calmant Menthol. Ce sirop peut être administré aux enfants, dans les maladies telles que manque de sommeil, vents, coliques, diarrhée, dysenterie, dentition difficile, toux et rhumes, car il est préparé avec des substances médicamenteuses propres et recommandables au traitement de ces maladies. Recommandé par les médecins. En vente partout, 25c. la bouteille. Donnez-le aux enfants qui pleurent.

L'ONCLE JOACHIM



—Voilà une chose étrange, par exemple ! Je pèse autant déshabillé qu'habillé . .

Caisse Nationale d'Economie

Habituez vos enfants à mettre un sou par jour de côté et faites les s'inscrire eux-mêmes à cette société qui compte déjà plus de 3000 membres.

Demandez tous renseignements additionnels en écrivant ou en venant vous-même au bureau central. Arthur Gagnon, Sec.-Trés., Monument National, Montréal.

Maud. — Quelle est détestable, cette Corinne; ne dit-elle pas partout que je parais avoir trente ans!

Exilda. — Ah, voilà qui est absolument, mais là, complètement absurde.

Maud (joyeuse). — N'est-ce pas? Quel âge crois-tu, toi, qu'on peut me donner?

Exilda. — A peu près quarante ans.

GAGNEZ CETTE MONTRE

Vous pouvez gagner cette montre de bonne grandeur, mouvement à cylindre Américain, à remontoir, avec boîtier en nickel, verre fort et biseauté, marque les heures, les minutes et les seconds. Ce beau appareil. Un splendide chronomètre. Vous pouvez la gagner facilement en vendant seulement deux douzaines de plumes en verre à 10c. chacune. Elles ont au delà de 5 pouces de longueur, et sont faites entièrement en verre de couleur, et chacune est soigneusement emballée dans un étui de bois. Envoyez cette annonce avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons les plumes. Quand vous les aurez vendues envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir la montre tous frais payés. Toledo Pen Company, Boite L.S. Toronto, Canada.

L'autre jour, un homme entre au bureau de la poste restante et demande s'il y avait des lettres pour lui.

— Quel nom? répond le buraliste.

— Plusfort, monsieur.

— Quel nom? hurle l'employeur, supposant que son interlocuteur est légèrement dur d'oreille.

— Plusfort, crie à son tour le bonhomme.

Alors l'homme de la poste aspira fortement et, réunissant dans ses poumons assez de vent pour abattre un clocher, il vociféra.

— Votre nom?

— Plusfort, monsieur; je ne suis pas sourd.

— Ah bien, je n'aurais jamais cru qu'il eut des noms comme ça, fit le buraliste, stupéfait, en atteignant une lettre. Il y a, en effet, une lettre pour vous.

Etat Alarmant

Lorsque vous voyez une personne habituellement vive et remuante se trainer d'un appartement à l'autre, vous pouvez être assuré que vous êtes en présence d'une personne atteinte de débilité générale résultant d'un appauvrissement du sang. Chez une jeune personne surtout, cet état de langueur nécessite un prompt traitement. Les **PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD**, en pareille circonstance, donnent toujours des résultats rapides et certains. Dans toutes les pharmacies à raison de 50 cts la boîte, six boîtes pour \$2.50. Si votre fournisseur habituel ne les a pas, nous les envoyons franco sur réception du prix. La Cie Médicale Franco Coloniale, 202 rue St-Denis, Montréal.

A l'Enfant Malade

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée, donnez-lui "DORMOL", ce calmant merveilleux des enfants. — "DORMOL", pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme.

Prix, 25 cents.

Il Faut DORMOL



Le rôle des femmes dans la société est comme ces flocons de soie qu'on place entre les objets fragiles, et sans lesquels tout se briserait.

Il y a trois manières de peindre les hommes: plus grands que nature, comme ils devraient être, et comme ils sont.



CAMERA GRATIS

Complet avec accessoires et instructions. Prend un portrait de 2 1/2 pouces et n'importe quel petit garçon intelligent peut apprendre comment le faire fonctionner, en cinq à dix minutes. Une boîte de plaques sèches, 1 paquet de "type" 1 caduc à l'imprimer, 1 plateau à développer, 1 paquet de "développeur", 1 set de batteries, 1 paquet de papier argenté, 1 paquet de papier rubis. Vous pouvez la gagner facilement en vendant seulement 15 de plumes en verre à 10c. chacune. Elles ont au delà de 5 pouces de longueur, et sont faites entièrement en verre de couleur, et chacune est soigneusement emballée dans un étui de bois. Envoyez cette annonce avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons les plumes. Quand vous les aurez vendues envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir la caméra tous frais payés. Toledo Pen Company, Boite L.S. Toronto.

10c

402 Pages, 402

L'administration du SAMEDI a fait tirer une seconde édition de l'émotionnant ouvrage de Pierre Salles :

LE FILS DE L'ASSASSIN

... ce qui forme un volume de 402 pages fort bien imprimé sur beau papier. Prix, au bureau :

10c

Par la poste : 15 cents. C'est véritablement pour rien.

LE SAMEDI, 516 rue Craig, Montréal.

On constatait, depuis quelque temps, énormes ravages causés par les taupes sur le territoire de Kirchenarnbach, dans le Palatinat.

L'administration communale eut recours au système ordinaire en pareil cas : une prime fut allouée à tout habitant qui apporterait à la maison communale une peau de taupe. En peu de temps, le garde champêtre rapportait 1.057 peaux et cependant les champs continuaient à être bouleversés par les maudites bêtes.

La municipalité procéda à une enquête qui démontra que l'intègre gardien des champs de Kirchenarnbach fabriquait ses peaux de taupes... en utilisant de vieux chapeaux de soie.

Le bourgmestre lui a retiré le sabre et le ceinturon, en attendant que ce taupier-gibus comparaisse devant la justice de son pays.

* *

Au restaurant, un client, le sourcil froncé, examine l'addition qu'on vient de lui présenter.

—Comment, garçon, s'écrie-t-il, vous ne comptez une simple côtelette cinq francs !

—Monsieur doit comprendre qu'il faut bien, petit à petit, habituer les clients aux prix de la prochaine Exposition.

* *

La Fortune est la seule divinité qui ne connut jamais d'athées.

Consultations Gratuites

Les personnes malades qui désireraient consulter nos médecins spécialistes, feront bien d'écrire pour notre blanc de questions. Nous ne chargeons absolument rien pour les conseils donnés. Nos médecins soignent également les hommes et les femmes. La **Cie Médicale Franco-Coloniale**, propriétaire des **PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD**, 202 rue St-Denis, Montréal.

Cas Rebelle Guéri par le Vin des Carmes

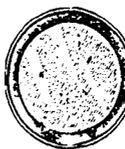
La lettre suivante a été reçue de l'épouse du chef de la maison Jos. Gauthier & Frère, peintres-décorateurs, rue St-Joseph :

Québec, 23 février 1900.

MM. A Toussaint & Cie, Québec.

Messieurs,—Depuis un an, je souffrais de dyspepsie, et pour me débarrasser de cette maladie si ennuyeuse et si souffrante, j'ai essayé tous les traitements recommandés. Je me suis servi de plusieurs vins médicinaux sans aucun résultat satisfaisant. Dès que votre Vin des Carmes est apparu sur le marché, j'ai été l'une des premières à en faire usage. Je puis dire, en toute sincérité, que j'en ai obtenu une amélioration notable et rapide. Aussi, je continue à prendre le Vin des Carmes avec la certitude que ce vin seul me guérira. Veuillez me croire, etc.

Mme JOS. GAUTHIER,
de Jos. Gauthier & Frère, peintres.



LOUPE Précieuse loupe très bien finie en nickel. Précise pour les banquiers, mineurs et cultivateurs pour examiner les quartz contenant de l'argent et les grains. Utile pour les étudiants et amateurs pour tout le monde. Par la poste 15c. Johnston & McFarlane, Toronto.

EUGENE FIELD'S POEMS. A \$7.00 BOOK

GIVEN FREE

to each person interested in subscribing to the Eugene Field Monument Souvenir Fund. Subscriptions as low as \$1.00 will entitle donor to this delectable artistic volume "Field Flowers" (cloth bound, 8 x 11), as a certificate of subscription to fund. Book contains a selection of Field's best and most representative works and is ready for delivery.

But for the noble contribution of the world's greatest artists this book could not have been manufactured for less than \$7.00.

The Fund created is divided equally between the family of the late Eugene Field and the Fund for the building of a monument to the memory of the beloved poet of childhood. Address :

EUGENE FIELD MONUMENT SOUVENIR FUND,
(Also at Book Stores) 180 Monroe St., Chicago

If you also wish to send postage, enclose 10 cts.

Mention this Journal, as Adv. is inserted as our Contribution

SCIENCE ÉTONNANTE



Blondine (examinant la main d'Albert).—Vous épouserez une blonde qui vous aime et vous rendra heureuse, mais il faut que vous vous hâtiez de demander sa main.

Cicéro ne voyage jamais sans se renseigner plutôt dix fois qu'une.

L'autre jour, un peu avant le départ du train, il demande à un employé :

—Co wagon va bien jusqu'à Cinq-Mars ?

—Oui, monsieur.

—Le compartiment que j'occupe aussi ?

* *

Le mot du malheur est comme l'honnête homme ; il tient tout ce qu'il promet.

Les **PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD** rendent les couleurs de la santé aux femmes pâles et faibles.

BOITE DE TRUCS.

Illusion étonnante et agréable. Otez le couvercle et la boîte paraît remplie de bonbons. Répétez la même opération et les bonbons auront disparu, et seront remplacés, si vous le desirez par une pièce de monnaie. Direction avec chaque boîte. Par la poste 10c. Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto, Canada.

Madame examine les achats de sa cuisinière.

—Ah ! ça ! Victoire, où donc aviez-vous le nez ?... Ce poisson est absolument pourri...

—Je sais bien, madame, mais je n'en ai pas cherché d'autre. Monsieur disait l'autre jour que la guerre du Transvaal jetait la perturbation sur tous les marchés.

HEMORROIDES

Le célèbre Onguent Anti-Asaphe

DU PROF. N. CODERRE, 191 rue Beaudry

Est le seul remède qui guérit les Hémorroides ; une fois essayé toujours employé.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.

PRIX : 50 CTS ET \$1.00.



Aux Dames

EN CAS de Gerçures, Cuissons, Rougeurs

ET POUR

Adoucir, Velouter, Blanchir

la peau du Visage et des mains

rien n'égale la

Crème Simon

Se défier des Contrefaçons et Imitations

Poudre de Riz et Savon

DE LA MÊME MAISON



Se trouve dans toutes les pharmacies de la Province.

	CREME SIMON	
Petit modèle,	\$0.50 le flacon	
Moyen "	0.75 "	
Grand "	1.00 "	
SAVON SIMON,	0.50	
POUDRE SIMON,	0.50	

Agent General pour le Canada :

R. J. DEVINS, No 1886 rue Ste.Catherine, Montreal.

IL Y A LOIN...



—Vous aimez les fleurs, mademoiselle, que n'en suis-je uno pour vous l'offrir...

L'OISEAU BLEU

—Non, mon cher, tu ne saurais croire combien je suis furieux !... Mais, là, furieux au point de vouloir casser quelque chose ou rosser quelqu'un !...

—Oh !...

—C'est comme je te le dis !... Et il me monte au cerveau des bouffées de colère qui font chanceler ma raison...

—Oh !... Oh !...

—Tout à l'heure, je voyais tout en rose ; maintenant je suis plus misanthrope qu'Alceste : j'ai le genre humain en horreur !...

—Toi qui n'as pas d'ennemis !...

—Ah ! des ennemis, j'en ai de terribles, d'inavoués !... Ecoute :

Je sors du Palais. Je suis saturé de délits de toutes sortes. J'ai soif de repos, de bien-être, de calme, de tranquillité. J'arrive ici... et je me sauverais volontiers en Chine, au Japon, n'importe où, pour échapper aux drames quotidiens qui se déroulent dans ma maison...

—Des drames, chez un jeune marié !...

—Oui... et où j'ai un rôle, encore !... Tiens, depuis huit jours, j'ai mis à la porte deux cordons bleus. L'un faisait danser l'anse du panier ; l'autre a un cousin dans les dragons...

Le placeur nous procure une très honnête jeune fille, vrai trésor, d'un caractère charmant, mais qui fait un tel carnage de vaisselle, que la colle sans rivale ne nous suffit plus !...

Pour comble d'infortune, quittant son domaine, elle vient poursuivre ici dans mon cabinet, le cours de ses exploits. En s'escrimant de la brosse et du plumeau, contre les filandières, elle casse le nez de Cicéron, l'oreille de Démosthène, deux terres cuites de valeur...

—N'est-ce pas que c'est à devenir hydrophobe... à maudire la vie et la malice du sort !...

Et M^e Delplanches, avocat à la Cour, termina cette harangue par un geste tragique, qui peut-être fit sourire son interlocuteur.

Hélas !... dans la pièce voisine, la jeune M^{me} Delplanches avait tout entendu.

Elle ne riait pas. Dans le ciel d'azur, jusque là avait brillé, d'un éclat incomparable, le bel astre des nuits. Soudain, il se voilait d'un nuage... puisque l'avocat avait énuméré ses malheurs !

La nouvelle épouse, charmante, jolie, leva ses mains tremblantes, en s'écriant :

—Oh ! l'ingrat !... Moi, qui croyais suffire à le rendre parfaitement heureux. Quoi ! des misères pareilles le préoccupent à ce point !

De belles larmes, les plus belles du monde, affluaient en même temps à ses yeux. Elles coulèrent longtemps, vraie pluie d'orage, jusqu'à ce que la jeune femme, épuisée par cette crise, murmurât enfin :

—Oh !... je me vengerai !...

Elle n'en dit rien, toutefois ; elle sut dissimuler à merveille, ne fut ni moins aimable, ni moins sérieuse, ni moins jolie, et quand M^e Delplanches, toujours sur le qui-vive, inspectait d'un regard méfiant, un champ de bataille, elle disait doucement :

—Mariette se perfectionne... Pas de dégâts aujourd'hui !...

Bientôt ce fut un fait avéré ; et sauf une légère cicatrice au nez de Cicéron et à l'oreille de Démosthène, le cabinet de l'avocat présentait l'ordre le plus parfait :

—Ah ! ma chère, Dieu soit loué !... s'écria-t-il un beau jour : "Nous avons trouvé l'Oiseau bleu..."

Or, un matin, revenant à l'improviste pour prendre des papiers oubliés, il vit fuir une ombre et surprit un cri d'effroi.

Il eut pitié. Quoi, était-il un maître si terrible ?... Adoucissant sa voix, il appela : "Mariette ?" Mariette ne répondit pas. Plus fort avec un peu d'impatience : "Mariette ?..." dit-il une seconde fois...

Rien, encore, sinon un rire un peu timide venant du *retiro* voisin.

Alors, d'une main autoritaire, écartant la draperie, il recula, étonné, devant la plus jolie des chambrières, accorte et gracieuse dans sa jupe courte et son justaucorps de velours.

—Vous ?... Vous, ma chère !... que signifie !...

—Ah ! mon ami... vous étiez si malheureux !...

Il voulut tout savoir... et rougit au souvenir de sa philippique ; puis, tendrement : "Les femmes devraient se venger ainsi... ce serait pour les époux un surcroît de bonheur..."

Oh, un surcroît !... Vous feignez, maintenant, de traiter votre bien être d'accessoires... N'est-ce pas plutôt le principal ?...

Un beau débat eut lieu séance tenante. Jamais l'avocat ne s'était fait si éloquent. Le petit sourire, un peu incrédule, qui se jouait sur les lèvres de sa femme, menaçait d'éterniser la discussion ; quand avec une révérence :

—Monsieur veut-il permettre que j'arrange sa cravate ? Le nœud est tout chiffonné...

Alors l'un après l'autre, il baisa les fins doigts roses :

—Merci, chère Mariette...

Et sa voix avait un accent ému...

PIERRE DU CHATEAU

RIEN QUE ÇA

La maîtresse —Allez-vous-en... je n'ai rien à donner, ni vieux habits, ni viandes fraîches, ni...

Le trimp. —Madame, je ne désire ni nourriture, ni habits. Je suis venu seulement pour savoir si vous n'auriez pas un vieil automobile qui ne vous servirait plus ?

POUR SA FÊTE

La mère. —Lundi est ta fête, Toto, qu'est-ce que tu préférerais à cette occasion ?

Toto. —Voir brûler la maison d'école.

RÉFLEXION JUSTE

—Ce n'est pas l'influence qui compte aux polls comme l'affluence, disait ces jours derniers un candidat malheureux.

AIDE INATTENDUE



Arthur. —Grand Dieu ! Qui est là ?

Estelle. —C'est seulement papa qui tient l'échelle pendant que tu m'enlèves...

MODES PARISIENNES

ERREUR

Un professeur qui avait besoin de trichines pour des expériences à son cours à l'Université donna ordre à son boucher de lui envoyer quelques livres de lard gâté quand il en aurait. Le boucher sentit naître de vagues soupçons dans son esprit. Est-ce que, par hasard, on n'avait pas confiance dans sa marchandise ? Toujours est-il que deux semaines après, le professeur ne recevant pas son lard alla gronder le boucher.

—Mais, répondit celui-ci, ça fait déjà deux fois que je vous en envoie !

—Où ?

—Mais ! chez vous...

C'était la vérité, et le professeur et sa famille avaient mangé lard et trichines.

DÉNOUEMENT VISIBLE

—Je t'aime d'un amour brûlant, mon cœur est en feu, s'écriait l'amoureux de Philine quand le père de celle-ci se rappela justement qu'il avait autrefois appartenu à la brigade volontaire et...

MONOLOGUE

M. de la Dèche (terminant sa toilette).—(Quand on a un gardénia à la boutonnière, on trouve toujours quelqu'un qui vous paye à dîner !

TOUJOURS VRAIE !

L'observation de Fontenelle. "Il y a trois choses que bien des gens aiment sans y rien comprendre : la peinture, la musique et les femmes." —Ajoutez-y la politique.

FONDS ÉPUISE

Premier général.—Pas de chance ! Nous en sommes à notre dixième défaite !

Deuxième général.—Et l'embêtement est que nous avons employé tout notre stock d'excuses à expliquer les neuf premières.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 777.—Comme nouveauté pour les temps doux qui seront bientôt de durée quasi stable cette blouse sera bien accueillie. Elle doit être en gros drap d'un gris léger avec collet en velours bleu, le piquage à la machine étant la seule ornementation. Le chapeau qui va avec cette blouse est du dernier style : velours drapé et plumage de chiffon, plus une forte boucle en avant. Vu que cette blouse va mieux aux personnes sveltes, il n'est coupé qu'en dimensions de 32, 34 et 36 pouces, mesure de buste.

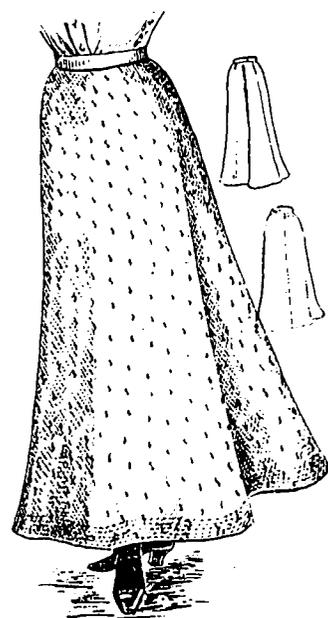
1 verge $\frac{3}{4}$, 54 pouces de largeur, suffiront pour taille moyenne.

No 777.—Blouse pour dames.

No 800.—Jupe pour demoiselles.



NO. 777
LADIES' COAT.



NO. 800 MISSES'
SKIRT.

No 800.—La vraie jupe du jour est celle qui a comme le modèle d'aujourd'hui une forme arrondie au devant. Elle est adoptée avec enthousiasme. On conseille la couleur *taupe* et comme étoffe la cheviotte finie avec piquage à la machine.

2 verges $\frac{1}{2}$, 44 pouces de largeur, suffiront pour personne de 11 ans.

No 800 est coupé pour personnes de 12 à 16 ans.

COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "UP TO DATE"

Toutes les personnes désirant les patrons ci-contre n'ont qu'à remplir le coupon de la page 33 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes pour chaque patron demandé, argent ou en timbres-postes.

Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 40 centimes chacun. Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les numéros des patrons demandés.



COSTUME TAILLEUR EN DRAP CIGARE. Jupe ronde garnie de piqûres, Corsage long ajusté garni de baguettes piquées ; col-revers en velours brun, manches unies. Mat. : 7 mètr. de drap.

PERLES DES ROMANS

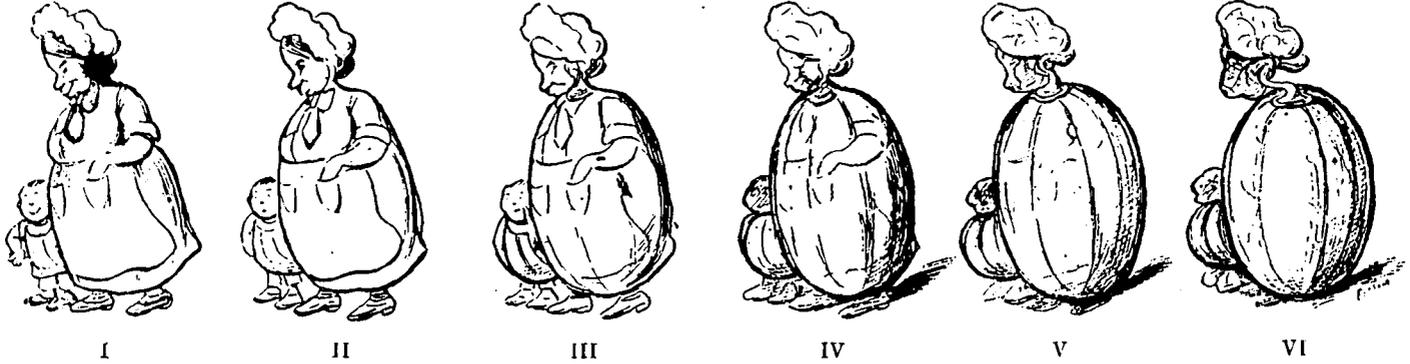
- ...Le marquis ne dormait que d'un œil et sur les deux oreilles.
- ...C'était un célèbre écrivain qui tenait le sceptre de la plume.
- ...L'interprète se mordit les dix-huit langues qu'il parlait.
- ...L'insupportable raisonneur fut bientôt mis à la raison.
- ...M. Lecoq était allé faire un voyage en Crète.
- ...Le directeur du théâtre avait bien fait les choses : les chœurs étaient dirigés par un maître chanteur.
- ...Le pauvre homme était borgne comme l'hôtel où il habitait.
- ...Il était très compétent sur les soins à donner aux personnes victimes d'accidents graves ou de mort subite.
- ...Seul dans la prairie, le bœuf, avec ses grands yeux rêveurs, semblait ruminer son plan.
- ...L'aéronaute avait des idées en l'air.
- ...Depuis que son père lui avait donné un piano, la jeune fille en jouait moins qu'avant.
- ...Quand il le ramassa, son chapeau n'avait plus forme humaine.
- ...Le générale avait des goûts parisiens.
- ...L'aveugle exposa ses vœux sur la situation.
- ...L'ouvrage était intitulé : *La France sous Louis XIV et sous aujourd'hui.*
- ...Elle lui avait donné le jour par une nuit d'orage.

SON ESPOIR

Quelques jours après qu'un célèbre peintre eût été sifflé, une vieille dame le rencontrant lui dit :

—Je vous félicite, mais j'espère que maintenant que vous avez un titre, vous allez vivre en gentleman et cesser de peindre.

TRANSFORMATION



Notre Déménagement

Les progrès constants qui n'ont cessé de se manifester dans les diverses sections de notre établissement nous ont amené à choisir un plus vaste local. A partir des premiers jours d'avril, les bureaux et les ateliers du SAMEDI seront au No 35 rue St-Jacques, dans le spacieux édifice autrefois occupé par l'*Etandard* et, plus tard, par la *Minerve*. Notre clientèle d'abonnés, d'annonceurs et d'impressions commerciales et autres est priée de prendre note dès maintenant de cet avis.

Chronique des Théâtres

HER MAJESTY'S

M. Murphy a eu la main très heureuse en nous faisant venir l'excellente troupe qui joue "Royal Box". Le public distingué qui ne voudrait pour rien faire faux bond à un théâtre qui ne recule ni devant les dépenses ni devant certains préjugés, s'y est porté en masse parce que "Royal Box", tel qu'il a été joué au "Majesty" est une révélation. Aussi, M. Murphy voudra bien nous permettre de le féliciter très sincèrement sur ce choix de troupe, en particulier, comme, en général, nous avons eu l'occasion de le faire.

* * *

SOIRÉES DE FAMILLE

Ce que nous prévoyions s'est réalisé : "Le chapeau de paille d'Italie" a fourni aux artistes du Monument National l'occasion d'enregistrer un autre succès de grand envergure. Cette charmante œuvre, où il semble que Labiche a mis le meilleur de son talent, a fourni à tous la chance de faire valoir une fois de plus leurs aptitudes. Les entr'actes ont été, comme toujours, bien organisés et bien réussis.

* * *

PARC SOHMER

Dimanche prochain les amateurs d'excellente musique et de variétés vraiment originales en auront à gogo au Parc Sohmer. Le programme est certainement un des meilleurs de la saison d'hiver.

* * *

VARIÉTÉS

Le théâtre des Variétés nous donne cette semaine encore une pièce absolument "primeur", sans compter qu'elle est jouée supérieurement. "Les Orphelins de la Charité" — tel en est le titre — plaisent beaucoup aux gens qui aiment les études de mœurs, les tableaux de la vie vraie, la photographie et de la vie vécue. Nos félicitations.

* * *

ELDORADO

Encore un nouveau début cette semaine à l'Eldorado. M. Victor Moret, l'artiste bien connu des théâtres de Paris, a obtenu un succès à l'emporte pièce dans ses chansonnettes comiques : c'est un artiste de talent. Il excelle surtout dans les pièces. "M. Choufleuri restera chez lui", est un des grands succès et M. Harmant nous promet de monter cette opérette pour le 26 courant.

Au programme cette semaine : "Les Infirmiers", pochade militaire, et "Un Concours de Rosières", pièce à spectacle en 1 acte, jouée par toute la troupe, encore un triomphe pour la Direction de cet établissement. Nul doute que cette opérette fera à elle seule salle comble tous les soirs.

Quant à la partie concert, avec des artistes comme Mme Marthe Trémont, Angèle D'Arcy, Jourdan etc, et MM. Victor Moret, Harmant Rhéa, Jourdan, etc., le succès lui est acquis d'avance. En un mot, le spectacle de l'Eldorado est sans contredit le plus beau de Montréal.

STRAPONTIN.

ACTUALITÉ

Bob.—Pourquoi certains journaux envoient ils plusieurs correspondants sur le théâtre de la guerre. Un seul ne suffirait-il pas pour chaque journal ?

Willie.—Non, car il ne pourrait envoyer des rapports aussi contradictoires et palpitants.

DANS LES DEUX CAS

Philidor.—Laisse-moi voir la lettre : je connais l'écriture de Tobie.

Célestin.—Mais elle est au clavigraphie...

Philidor.—Ça ne dérange rien : je connais sa manière d'épeler.

A LA GUERRE

Premier lecteur.—Je suppose qu'avec chaque corps d'armée il y a un censeur de dépêches ?

Deuxième lecteur.—Oui, car c'est surtout en temps de guerre que la vérité a besoin d'un chaperon.

CRI DU... VENTRE

La maîtresse de pension.—Vous ne pouvez manger votre portion de pâté et l'avoir encore.

Le dyspeptique.—Hélas ! moi, je le puis.

DANS UNE SOIRÉE

Albert.—Elle chante adorablement. C'est une artiste finie.

Eva.—Quel bonheur d'apprendre cela ! car je craignais de l'entendre recommencer.

LE MOINDRE MAL

Bob.—Aide-moi donc à décider Mlle Vieuxtemps à déclamer quelque chose.

Tom.—Je déteste entendre déclamer.

Bob.—Moi aussi. Seulement, si elle ne déclame pas elle va chanter.

AU RESTAURANT



Tom.—C'est Smith le fameux inventeur de la locomotive à air comprimé, du trolley invisible, du bicyclette à remontoir, du papier à ballon, du...

Fred.—Mais il a l'air d'un homme absolument abattu.

Tom.—Ah ! c'est qu'il ne peut pas inventer une excuse à offrir à sa femme ; c'est pour cela qu'il ne rentre pas chez lui.

EVITE...

*Au rhumatisme, horrible mal,
L'existence, elle-même, houle :
Chaque muscle, enflammé, se soude
Comme les pièces d'un métal.*

*Surgit un agent radical,
Le salicylate de soude,
Et pied, jambe, genou, bras, coude,
Reprenant un état normal.*

*Si d'acide monobasique
Où le groupe salicylique
Remplit l'office de phénol,*

*Qu'il soit cristal, amorphe, poudre,
Il guérit : mais pour le dissoudre,
Mélade, érte l'alcool.*

Voici qui est plus fort que les petits cailloux de Démosthène :

Depuis le 4 septembre dernier, Salomon Watson, de Reading (Pensylvanie), a constamment dans la bouche une pièce de 5 cents. Il a, en effet, parié 10 dollars qu'il garderait cette pièce dans sa bouche pendant une année, sans la retirer un seul instant pour manger, boire ou dormir. Il la tient dans la joue gauche, appuyée contre les dents. Watson avoue que dans les premiers jours cette pièce l'a beaucoup gêné, surtout au moment des repas ; mais maintenant, il commence à s'y habituer et il se dit certain de gagner son pari. Il en a déjà gagné quelques autres à plusieurs de ses amis.

**

Un nommé Jean Kessler demeurant à Munich, est un mangeur vraiment phénoménal. Sa "profession" est précisément d'avaler la plus grande quantité de nourriture dans le moins de temps possible.

Tout dernièrement, Kessler a dévoré, en une heure et quarante-trois minutes, trois cents saucisses grillées, ce qui a excité les applaudissements enthousiastes de la foule.

Il y avait de quoi.

**

A salon :
Madame à son mari, en parcourant la sculpture :

—Je serais bien contente d'avoir maman en terre cuite... Et toi ?

Le mari, entre ses dents :

—Cuite... moi, je n'en demanderais pas tant !

**

A la correctionnelle.
Le président au prévenu, à l'allure de boulevardier.

—Votre profession ?
L'interpellé, après hésitation :
—Quatrième à la manille !

Le Vin des Carmes en Afrique

Si le Vin des Carmes n'atteint pas une suprême popularité, ce ne sera certainement pas la faute de ses entreprenants dépositaires au Canada, MM. Toussaint & Cie, de Québec, qui en font distribuer des échantillons gratuits à tous les médecins et pharmaciens du pays, à mesure qu'ils étendent leur champ d'opérations.

A l'heure qu'il est, la renommée du Vin des Carmes est en route pour l'Afrique, et voici dans quelles circonstances. Quelqu'un du second contingent canadien rencontra un jour M. Toussaint et lui dit : "Votre Vin des Carmes, que je vois dans tous les journaux, qu'est-ce que c'est que ça ? Ah ! vous ne le connaissez pas encore ? répondez le marchand de vins ; eh bien ! vous allez le connaître." Et le jour même il va offrir quelques caisses de Vin des Carmes au major Ouilvie, qui les accepta pour distribution à ses soldats, et dès le lendemain ce joli cadeau était expédié au contingent à Halifax.

DEBILITE GENERALE

Faiblesse, Perte de Vitalité, d'Ambition et d'Energie.

COMMENT CONSERVER ET RECOUVRER SES FORCES.

Par débilité générale on entend l'incapacité des tissus à s'assimiler des éléments nutritifs du sang, à la suite de laquelle les organes atteints ne peuvent remplir convenablement les fonctions qui leur sont propres—Les symptômes en sont bien saillants—La digestion est faible et l'estomac extrêmement irritable, le sang est pauvre et le malade pâle, les éblouissements et les violents maux de tête se manifestent, la force s'épuise au moindre effort et l'on constate une irritabilité nerveuse, pénible à voir—Voilà ce qu'est la débilité générale et que sont ses symptômes—La perte des forces, de l'énergie, de l'ambition, amenant la défaillance, la faiblesse, mais ce qui nous intéresse le plus n'est pas tant ce qu'est la maladie, que comment l'éviter, comment garder les forces que nous possédons et les recouvrer une fois qu'on les a perdues ; ce sont là les points pratiques.

Voici une dame qui comprend ce que nous voulons dire—Pendant des années elle a essayé de toutes façons de regagner les forces perdues et n'y est parvenue qu'après avoir fait usage des **Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard**. Voici son histoire :



"Pendant des années, écrit-elle, j'ai souffert de faiblesse générale, d'indigestion, de nervosité—J'étais sans vie, sans énergie, languissante et tout le temps fatigué. Tout m'enuyait et me fatiguait. Je me sentais constamment souffrante et l'appétit me manquait, je ne me sentais jamais à l'aise, je me levais le matin aussi fatiguée qu'au coucher. Comme les médecins me semblaient impuissants de m'aider, je me décidai à essayer autre chose et sur la recommandation d'une amie, je commençai à prendre les **Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard**. Une boîte me soulagea. Mon appétit s'aviva et ma nourriture ne me fatigua plus—Je revint à la joie et à l'espérance. Ainsi pour faire ma lettre courte, je dois simplement vous dire que je continuai à prendre les Pilules, et les forces me revinrent et il ne se passa pas beaucoup de temps avant que je sois revenue aussi forte que jamais—Je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas avoir pris ce remède plus tôt, car je me serais épargné des années de souffrances et des dépenses inutiles."

MME. Z. ST. AUBIN, 19 Avenue Léon XIII, En Ville.

Le fait à remarquer dans le cas de Mme. St. Aubin, est qu'il y a des milliers de personnes qui ont passé par les mêmes expériences qu'elle. Il est facile de regagner vos forces quand vous savez comment vous y prendre. Mme. St. Aubin, vous a indiquée comment vous y prendre et vous n'avez aucune excuse pour rester faibles—Les **Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard**, tonifient l'estomac et donnent la santé et la force. Elles ont secouru des milliers de personnes dont l'état de faiblesse était extrême, et qui sans ce merveilleux remède se seraient vues entraînées à la tombe.

CONSULTATIONS GRATUITES

Les personnes qui désireraient obtenir des conseils de nos médecins spécialistes sur leur maladie, devraient écrire immédiatement pour notre blanc de consultation, ainsi que pour notre livre, "La Prolongation de la Vie," que nous leur enverrons absolument pour rien.

Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard, se vendent dans toutes les bonnes pharmacies, au prix de 50 centimes la boîte, ou six boîtes pour \$2.50.

Exigez sur la boîte la signature : Bonard, Chimiste.

Si votre fournisseur habituel ne les a pas, nous les envoyons franco sur réception du prix.

LA COMPAGNIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE, - 202 Rue Saint-Denis, Montreal.

On disait aux sujets d'un duc de Savoie : Comment pouvez-vous supporter les impôts dont il vous accable ?

Ils répondirent : " Nous ne sommes pas autant fâchés de ce qu'il nous prend, que reconnaissants de ce qu'il nous laisse."

**

Les musiciens d'un opéra de province étaient en procès avec leur directeur, qui refusait de les payer, sous prétexte de mauvais exécutants.

La cause ayant été appelée, tous les artistes vinrent se ranger devant le tribunal munis de leurs instruments et donnèrent aux juges une sérénade qui démontra leur savoir. Il n'y eut pas d'autre plaidoirie, et le président condamna le directeur à payer.

**

A la cour d'assises :
—Enfin, qu'avez-vous fait après avoir tué votre femme ?
—Mon président, j'ai pris le deuil.

Entre Tourangeaux et Marseillais :
—A Tours, j'ai de ma fenêtre une vue superbe.

—Té ! moi, de la mienne, à Marseille... j'en ai deux !

**

Le grand mérite se voit en petit, le petit mérite se voit en grand.

**

S'il fallait être meilleur que les autres pour avoir le droit de les haïr, il y aurait moins de misanthropes.

**

Les géants résistent à des coups de massue et meurent de coups d'épingle.

**

Il faut beaucoup de philosophie pour observer une fois ce qu'on voit tous les jours.

**

Que voulez-vous ? Jo ne sais pas ce qui plaît au vulgaire, et le vulgaire ne comprend pas ce que je sais.

Le calcul le plus juste, c'est l'honnêteté.

Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

... 516 RUE CRAIG

MONTREAL.

50 ANS EN USAGE I

DONNEZ SIROP DU ENFANTS D'CODERRE

PILULES DE Noix Longues
Composées)
De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE

DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.



RAYONS X Notre tube de rayons X est une merveilleuse petite invention qui vous économisera et amusera à la fois. En regardant dans cet appareil vous voyez les os de vos malades, la main d'un crayon, le trou d'un manche de pipe, etc. Envoyez l'adresse par la poste, pour l'éc. Johnston & McFarlane, Toronto.



HOMMES

JEUNES OU VIEUX

qui souffrent d'insomnie, de douleurs dans le dos, de débilité nerveuse, de pertes, d'impotence, de varicocèle ou de faiblesse générale, vous pouvez maintenant obtenir une guérison prompte et permanente. Nous sommes certains que le REMÈDE DU VIEUX DOCTEUR GORDON vous rendra la force, la santé et la vigueur, et afin de le prouver, nous vous enverrons

GRATIS

Une boîte de Remèdes valent \$1.00.

Avec ces remèdes, nous enverrons notre livre qui traite des maladies particulières à l'homme donnant une description des organes spéciaux. Nous enverrons cette boîte de remèdes, le livre et les directions nécessaires pour vous guérir, sur réception de 12 cents pour payer les frais de port. La confiance parfaite que nous avons dans notre traitement nous encourage à faire cette offre libérale. Ne laissez pas passer cette occasion de recouvrer la santé et le bonheur.

THE QUEEN MEDICINE CO.

Boîte A, 947, Montrea.

ON NE PEUT LE NIER

Le Baume Rhumal guérit infailliblement la toux, le rhume, la coqueluche. 31

A la correctionnelle :

—Avez-vous déjà subi des condamnations ?

—Je ne me rappelle pas bien, mon juge, mais je suis sûr que ça ne m'est pas arrivé depuis cinq ans.

—Comment le savez-vous ?

—J'ai été en prison tout le temps.

**

Les Femmes qui répliquent :

—C'est étonnant, Marie, comme votre charbon file vite.

—Pourtant, madame, je n'en sucre pas mon café !

Vous Avez Employé

Beaucoup de remèdes, dites-vous, et vous toussiez quand même ? N'avez-vous jamais pris le VIN MORIN CRÉSO-PHATES ? Essayez-le et vous ne direz plus la même chose. Se vend couramment.

Dorure...

La science par le moyen de l'électricité vient de faire un grand pas dans cette industrie.

L'imitation . . Pafaitte de l'Or

par un plaquage, très dense et très durable que l'on fait sur Chaines, Montres, Bracelets, Médailles, etc., etc., à des prix absolument raisonnables, à la . . .

Royal Silver Plate Co.

Bell Tel, 1387 40 Côte St-Lambert



Johnston & McFarlane, Toronto, Can.

QU'EST-CE ?

L'appareil le plus compliqué. Fait d'ivoire végétal. Rend, mesure au delà d'un pied. Ressemble beaucoup à un reptile tacheté avec des yeux brillants et une langue rouge étalonnée. L'appareil qui cause le plus d'amusements sur le marché. Envoyé franco par la poste pour 10 cts.

NOUVEAU RESTAURANT GUST. BOURASSA

Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous.

32 Cote St-Lambert

Le Grand Remède

Pour les femmes ou jeunes filles pâles, maigres, sans force ni courage, les PILULES CARDINALES du Dr ED MORIN. Se vend chez les marchands de remèdes, ou par la malle, à 50 cts la boîte ou, si vous aimez mieux, à \$2 50 pour 6 boîtes. Adressez : Dr ED. MORIN & CIE, 18 rue St-Pierre, Québec.

LE PARCE QUE



Betsy. —Maggie, on avait entendu dire que ta grande sœur devait épouser un homme affreusement riche.
Maggie. —Oui, elle devait...
Betsy. —Et pourquoi ne s'est-elle pas mariée à ce t'homme là ?
Maggie. —Parce qu'elle ne l'a jamais vu !!!

Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m

Tel. Bell : Main 2818

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps, ni autre inconfort quelconque en prenant la CURE DIXON. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphinomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celle qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous enverrons gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant J. B. LALIME, 572 rue Saint-Ignace, Montréal.

ÊTES-VOUS SOURD ?

On peut de nos jours guérir toutes les déficiences de l'ouïe; il n'y a que les sourds-muets d'incurables. Méthode simple et nouvelle. Les bourdonnements cessent de suite. Décrivez votre cas, nous l'étudierons et donnerons les consultations gratuitement.

DIR. DALTON'S AURAL CLINIC, 596 Ave. LaSalle, Chicago, Ill.

Un monsieur, qui n'a pas la mémoire des noms, s'arrête court au milieu d'un récit.

— Elle s'appelle madame de la Tour... le reste du nom m'échappe... de la Tour... je ne sais plus quoi... Enfin vous la connaissez bien certainement : svelte, élancée.

— De la Tour Eiffel, parleu.



\$4.65 Une Montre de \$25.00

en apparence, et ce qu'on peut trouver de mieux sur le marché pour tenir le temps. Double boîtier de classe, à remontoir et avec régulateur, superbe-ment gravé. Pourvue d'un mouvement modèle Américain, orné de bijoux. Comptez ceci et envoyez-le nous avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons la montre par express pour vous permettre de l'examiner; vous l'examinerez au bureau de l'express, et si elle est telle que représentée, payez à l'agent d'express notre prix spécial d'introduction, \$4.65 et les frais d'express et elle vous appartient. Une seule montre pour chaque client, à ce prix. Dites si c'est une montre de dames ou de messieurs que vous voulez. Terry Watch Co., Toronto

Cures Weak Men Free

L'Amour et le Bonheur Assurés

Il s'agit de la rapidité avec laquelle un homme peut guérir la faiblesse des organes sexuels, le varicocèle, la débilité, etc., et donner à ces organes leur plein développement et leur vigueur. Il suffit d'envoyer votre adresse au Dr L. W. Knapp, 2149 Edifice Hull, Detroit, Mich., et il vous transmettra, avec plaisir, la recette gratuitement avec tous les renseignements qui permettent à un homme de se soigner facilement chez lui. Voilà certes une offre généreuse, et les extraits de son courrier quotidien qui suivent sont une preuve éloquente.

"Cher Monsieur.—Veuillez accepter l'expression de ma reconnaissance pour votre récent envoi. J'ai expérimenté d'une façon sérieuse votre médicament et le résultat a été surprenant. Il m'a réellement remis sur pied. Je suis aussi vigoureux que quand j'étais garçonnet et vous ne sauriez croire comme je suis enchanté."

"Cher Monsieur.—Votre médicament a eu d'excellents effets, en un mot ceux que j'espérais avoir. La force et la vigueur m'ont revenus et j'ai repris l'embouppoint d'autrefois."

"Cher Monsieur.—Votre envoi a été reçu à temps et je n'ai eu aucune difficulté à me servir de votre recette ainsi que vous l'avez rédigée. Après avoir fait de applications pendant quelques jours je puis vous dire sincèrement que ce remède est un bienfait pour les hommes affaiblis. Chez moi tout s'est amélioré : dimensions, force et vitalité."

Toute la correspondance est strictement confidentielle, les enveloppes employées étant unies. La recette ne coûte rien et le docteur veut que chacun l'ait.

Pour signaler un homme qui a trop bu :

- Le mécanicien dit : il est en train.
- Le voyageur : il est parti.
- Le gazier : il est allumé.
- L'épicier : il est poivré.
- Le coiffeur : il a mal aux cheveux.
- Le greffier : il est raide comme la justice.
- L'aéronaute : il est dans les brouillards.
- Le matelot : il est blindé.
- Le conducteur d'omnibus : il est complet.
- L'armurier : il est rond comme une balle.
- Le colporteur : il a son plein sac.
- Le caissier : il a son compte.
- Le carabin : il s'est piqué le nez.
- Le rédacteur : il faut le reporter.
- Le typo : il est compact.
- L'imprimeur : il est en retraite.
- Le lampiste ; il est émêché.
- Le cuisinier : il a une cuite.

ET C'EST AINSI

C'est si doux à prendre, le Baume Rhumal, et cela fait tant de bien quand on est enrhumé. 32



Serviettes de Table Japonaises

Faites d'étouffes fines, ressemblant à la soie, qu'on ne trouve qu'en Extrême Orient. Bonne grandeur 13x13 pouces, et estampées en couleurs de fleurs orientales. Une vraie nouveauté. Une douzaine, par la poste, 10c. Johnston & McFarlane, Toronto.

Nouvelle édition du . . .

JEU DE POKER

—PRIX, 10 CENTIMS—

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez :

"Le Samedi",

516 rue Craig, MONTREAL

Une Recette par Semaine

CASSOULET

Ce plat se compose avec de la viande cuite un peu gélatineuse, telle que jambon, jarret de veau ou de porc, gigot d'agneau (côté du manche), etc. Faites cuire des haricots avec du lard, égouttez-les, puis disposez, dans un moule beurré et enduit de chapelure, votre viande mélangée aux haricots, lard haché, etc. Versez sur le tout un roux bien relevé d'assaisonnements, faites gratiner au four une demi-heure, dénoulez et servez.

M. de Calinaux, châtelain, voudrait faire cadeau à la petite commune qu'il habite d'une statue de grand homme pour sa place publique. Malheureusement, la commune en question n'a donné le jour à aucun grand homme.

—Qu'est-ce que cela fait, dit Calinaux, érigeons toujours la statue. Nous laisserons le nom en blanc sur le socle.

**

Deux anciens compagnons de collège se rencontrent au coin d'une rue.

—Tiens! depuis le temps qu'on ne t'a vu... qu'est-ce que tu fais?

—Je flâne... Et toi?

—Moi aussi... As-tu remarqué qu'on se retrouve toujours dans les moments perdus?

GARDEZ L'ENFANCE

L'enfant est sujet à tant d'accidents de la gorge... A la moindre alerte faites prendre du *Baume Rhumal*.

33

Mme Elise St-Amour

ENBRUN, ONT.

Dit: "Je ne puis exprimer toute ma joie et ma gratitude envers les Pilules Rouges du Dr. Coderre qui m'ont guérie d'une si longue maladie. Je souffrais d'une terrible maladie compliquée de suffocations au cœur. Je souffrais tellement que je ne savais plus quoi faire de moi et j'étais découragée. J'eus la bonne idée de consulter les médecins spécialistes et ils se donnèrent beaucoup de peine pour me guérir. En même temps je prenais les Pilules Rouges du Dr. Coderre. Maintenant, je jouis d'une santé parfaite."



Nos médecins donnent des consultations gratuites, soit par lettres ou à leurs Salons de consultation, tous les jours, de 9 hrs. a.m. jusqu'à 6 hrs p.m. Dimanches exceptés. Envoyez pour blancs de traitements gratuits. Toute commande ou consultation par lettre devrait être adressée à "Cie Chimique Franco-Américaine" Dept. Médical, Montréal.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre ne sont pas purgatives. Les femmes qui souffrent de constipation devront prendre les Tablettes Purgatives du Dr. Coderre en même temps que les Pilules Rouges.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre se vendent 50c. la boîte ou \$2.50 pour 6 boîtes, les Tablettes Purgatives, 25c. la boîte, chez tous les pharmaciens. Ou par la maille.

Vous pouvez aller consulter nos médecins soit au No. 274 rue St-Denis, Montréal, soit au No. 66 rue St-Jean, Québec ou soit au No. 241 rue Tremont, Boston, Mass.

"Le BROMA"

Est spécialement recommandé aux personnes souffrant de Dyspepsie nerveuse, Maux de Tête, Névralgie, Constipation, Insomnie, Manque d'appétit, Digestions Lentes, Mal de Cœur, Palpitations du Cœur, etc., etc., toutes les maladies dues au mauvais fonctionnement du sang et des nerfs. So vend partout.

Nous n'engageons pas ceux de nos facteurs qui ne sont pas contents de leur sort sur notre terre du Canada à prendre du service en Chine.

Dans le Céleste Empire, en effet, ne peut pas être facteur rural qui veut, et pour cause.

Le candidat doit d'abord prouver qu'il est très courageux et très robuste, de même très bon marcheur. On lui fait subir une épreuve qui consiste à parcourir de grandes distances, des montagnes escarpées, des ravins sauvages, des forêts dangereuses où des fauves et des brigands ont établi leur demeure. Et il faut qu'il accomplisse ce voyage périlleux dans un délai déterminé.

On l'envoie, surtout la nuit, dans les endroits fréquentés par les mauvais esprits par où un Chinois quelque peu peureux ne passerait jamais. Une autre épreuve consiste à faire de longues marches, chargé de lourds fardeaux.

Quand il sort vainqueur de toutes ces épreuves, il obtient un poste de facteur rural.

**

Le principal avantage de la poudre sans fumée était évidemment de permettre aux troupes qui l'employaient de tirer sans risquer d'être trahies par le dégagement de la fumée.

Or, un officier du corps expéditionnaire américain aux Philippines a remarqué qu'il était possible, en regardant à travers des verres violets, de distinguer l'endroit d'où est tiré un coup de feu avec un fusil brûlant des cartouches chargées de poudre sans fumée. Les détonations causent, paraît-il, des troubles atmosphériques très visibles pour ceux qui sont pourvus de verres violets.

Vous Trouverez

Ce que vous cherchez depuis longtemps: un remède infailible contre la Toux, la Constipation, la Dyspepsie, Maux de Tête, Constipation, Maladie du Foie, des Rognons, Rhumatisme, et toutes les maladies des femmes et des enfants, dans le "Bulletin des meilleurs remèdes de familles" dans la page 30 du SAMEDI de cette semaine.

En 1846 éclata entre les Anglais et les Cafres de l'Afrique méridionale une guerre terrible. La cause de ce conflit était le vol d'une hache, d'où le nom de *guerre de la hache* (*war of the axe*) donné à cette épisode sanglant de la conquête anglaise.

Quelques années après, un prophète cafre du doux nom de Mhlakaza, persuada à ses compatriotes que tous les guerriers morts allaient sortir de leurs tombeaux et qu'eux-mêmes seraient transformés en héros invulnérable et invincibles. Mais il leur fallait auparavant sacrifier tout ce qu'ils avaient, maisons, bétail, etc... ne garder que leur armes, et attendre l'heure du signal. Après la victoire, leurs troupeaux égorgés et leur maisons détruites réparaitraient soudain, mais bien plus beaux et plus superbes. Mhlakaza fut écouté, mais le signal attendu ne vint pas et les Cafres, dénués de tout, se répandirent de tous côtés pour mendier leur subsistance.

NORTH STRAFFORD, COOS, N. H., U. S.

Une voix reconnaissante à l'adresse du "VIN MORIN CRESO-PHATES"

MONSIEUR RALF MARCH.

Nous sommes heureux de communiquer à nos lecteurs une lettre très intéressante venant de Monsieur RALF MARCH, de North Strafford Coos, N. H., U. S., nous offrant ses meilleurs remerciements et félicitations à l'adresse du "VIN MORIN CRESO-PHATES."

"D'un simple rhume, dit M. MARCH, contracté dans les premiers temps humides de l'automne, je devins bronchitique, souffrant surtout à l'automne et au printemps. Les médecins que j'avais me donnèrent de bons soins faisant tout ce qui était en leur pouvoir pour me guérir, mon état de santé ne s'améliorait pas. Je souffrais nuit et jour, sans appétit ni sommeil, affaiblissant graduellement. Je résolus alors d'essayer quelques Médecines Patentées dont on vantait fortement les propriétés curatives, m'assurant qu'elles me guériraient en peu de temps, rien n'y fit. Finalement, je rencontrai un ami qui me persuada de prendre cette préparation (tant annoncée pour toutes maladies

de la gorge et des poumons, le "VIN MORIN CRESO-PHATES". J'observai les qualités supérieures de cette médecine dès les premiers jours que j'en fis usage. Ma toux se calma, mes autres douleurs également. Je mangeais avec goût, la digestion étant plus facile, le sommeil réparateur. Je sentais une vie nouvelle s'insérer en moi, ma condition s'améliorant tous les jours. Je pus retourner à mes occupations ordinaires.

Je continue à prendre, au besoin, de ce remède sans lequel j'étais un homme fini. Je ne pourrai jamais assez vous remercier et recommander le "VIN MORIN CRESO-PHATES". D'un emploi facile, ce remède a un goût agréable et une digestion aisée.

Lorsque vous éprouvez quelque mal, venant de la Gorge ou des Poumons, faites l'essai généreux de ce remède inappréciable et comptez sur votre soulagement immédiat et votre parfait rétablissement.

SE VEND PARTOUT

Romeo et Juliette

LE ROI DES CIGARES A 5 CTS. Exigez sur Chaque Cigare l'Etiquette Rouge HADD & PELLETIER

Extra Bon:

LE "LIBERTY" La Crème... des Cigares à 10c.

Sur le champ de foire. Un acrobate fait répéter à son fils les exercices du soir. Mais le gamin n'est pas en forme; il manque deux ou trois fois le même tour sur les épaules paternelles.

Alors le clown, sévère: —Tu sais, mon petit, si ça ne va pas

mieux, je te flanque en pension et tu ne travailleras plus!

**

Le bonheur est une coupe qu'il faut vider lentement, afin de ne pas remuer la lie qui est au fond.

GRATIS Nous donnons la carabine à air Daisy aux personnes qui vendront 2 douzaines de boutons de collet en or à 10 cts. chacune. Le "Daisy" est bien fini et plaqué en nickel—essayée avec soin et mise, parfaitement ajustée avant de sortir de la manufacture. Elle est parfaite pour tirer à la cible, et pour tuer les oiseaux, rats, etc. Envoyez-nous cette annonce avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons les boutons. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir votre carabine tous frais payés. LEVER BUTTON COMPANY, Boite "L.S." Toronto, Canada.

Carabine à Air Daisy

Klondike Knitter.

YOU CAN MAKE 12 TO 20 PAIRS PER DAY

YOU CAN GET 10, 15, & 20¢ PER PAIR.

ATTACHMENTS

RIBBER

MACHINE

ALL FOR \$20.00

FREE AGENTS WANTED

ADDRESS: GREELMAN BROS. GEORGETOWN ONT. CANADA. Catalogue

SEND TO US WITH BALANCE IN CASH.

GOOD FOR \$3.00 WITH ORDER.

Pour Machines à Tricoter à moteur et pour Typewriters à écriture visible, écrivez-nous. Catalogues gratuits. (Coupez ceci et envoyez-nous le). No 40.

Augusto, dit l'historien latin Suétone, avait légué par son testament 500 sesterces à chaque citoyen romain, en recommandant à son successeur Tibère d'en faire la distribution. Comme Tibère différât d'accomplir cette volonté du défunt, un plaisant, pour l'en faire souvenir, s'avisait d'un expédient qui lui coûta cher.

Voyant passé un convoi funèbre sur la place publique, il s'approcha du mort et lui parla à l'oreille. Interrogé sur ce qu'il avait dit au mort: "Je l'ai chargé, répondit-il, de faire savoir à Augusto que je n'ai pas encore reçu, comme citoyen romain, le legs qu'il m'a laissé en mourant."

La chose fut rapportée à Tibère qui ne goûta pas la plaisanterie. Il ordonna de lui amener celui qui l'avait faite, lui compta ses 500 sesterces et l'envoya aussitôt au supplice on lui disant d'aller affirmer lui-même à Augusto qu'il avait reçu le legs auquel il avait droit.

Chez un marchand de billets de loterie :

— Puis-je avoir le numéro 55 ?

— Pourquoi voulez-vous ce numéro plutôt qu'un autre ?

— Mon oncle m'est apparu en rêve avec un 5 sur chaque joue.

Le marchand, après un coup d'œil jeté sur les billets qui lui restent : — Avait-il la bouche ouverte à ce moment ?

— Oui, grande ouverte !

— Alors, voilà votre affaire.

Et il donne au client le n° 505.

A la revue des pompiers, le jour de la Sainte-Barbe :

— Sapeur Bizeautez, vous avez oublié votre plumet ! ..

— As pas peur, mon commandant ! le temps d'aller jusque chez le marchand de vins et je le rapporte ! ..

Double Guérison

ST-VALLIER, 6 mar, 1900

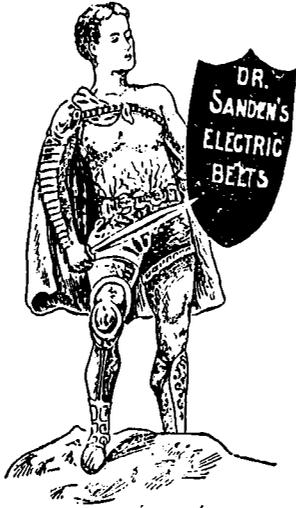
M. M. A. Toussaint & Cie, Québec.

Messieurs : — C'est avec plaisir et reconnaissance que je rends témoignage de l'excellence du VIN DES CARMES, dont vous êtes les agents. J'étais dyspeptique, ainsi que ma femme. Nous ne le sommes plus ni l'un ni l'autre. Ma digestion était tellement pénible que les gaz m'étouffaient et me causaient des douleurs atroces. Confiant dans l'honorabilité et la compétence des signataires des certificats que vous avez publiés, nous avons essayé le VIN DES CARMES, et j'ai le plaisir de vous dire que l'effet a été étonnant. Je tiens votre vin en haute estime, et le recommande à tous ceux qui sont atteints du même mal. Ma femme se joint à moi pour vous certifier, son entière guérison.

Votre, &c.,

F. X. LAMARRE.

N. B. — M. Lamarre est un citoyen en vue, membre de la Commission du Havre de Québec de qualité de président de la Corporation des Pilotes, et ex-maire de St-Valier.



ENREGISTRÉ

Des milliers de certificats venant de toutes les parties des Etats-Unis et du Canada sont maltonnant conservés en liasse ici. Si vous demeurez trop loin, demandez notre brochure illustrée qui est envoyée cachetée, par la poste, sur demande. Adressez 21

SIMPLE REMÈDE par SOI-MÊME

De toutes les grandes découvertes médicales et scientifiques de cet âge éclairé aucune n'a procuré plus de bien et d'avantage à l'humanité que

Les Ceintures Electriques du Dr Sanden

Ces ceintures mettent à la portée de chaque homme un moyen sûr et certain de se soigner sans l'aide des médecins, des drogues et des appareils médicaux de quelque sorte qu'ils soient. Le système de traitement électrique du Dr Sanden fournit pour la cure de ces maux qui sont hors l'atteinte de médecins, un élément infailible, et il opère sûrement dans des milliers de cas où les médecines et les drogues ont été de nul effet.

Ces Ceintures guérissent sur le champ la FAIBLESSE SEXUELLE, la VARICOCELE, les EMISSIONS, le RHUMATISME, le LUMBAGO, la SCIATIQUE, la NERVOSITE, ETC.

LISEZ CETTE DECLARATION, — Emissions, Faiblesses, etc., Guéries.

DR SANDEN, Montréal. BARVEY STATION, CO. YORK, N. B.
 Cher Monsieur, — J'ai reçu votre Ceinture No 6 en septembre dernier et je dois dire qu'elle m'a entièrement guéri des Emissions, Faiblesses, etc., ainsi que promis. Mon mal était réellement pénible: j'avais essayé plusieurs autres médicaments auparavant mais je n'en avais reçu aucun soulagement. J'ai conseillé l'usage de votre Ceinture à d'autres et plusieurs de ces personnes s'en trouvent remarquablement bien. J'espère et compte que vous recevrez beaucoup de commandes de personnes affligées de ces maux. Toujours à vous, THOS. R. SPEDDY.

DR B. SANDEN

132 rue St-Jacques, Montréal.
 Heures de Bureau, la semaine, de 9 à 6; le dimanche, de 11 à 1.

Près du boulevard Rochedouart, Z... est accosté par un rôdeur de nuit.

Z... (froideur). — Il est bien tard pour demander l'aumône.

Le rôdeur. — Il est bien plus tard pour la refuser.

Z..., qui ne veut pas de lutte, tire de sa poche une pièce de cent sous et la donne à l'inconnu.

Le rôdeur. — J'aurais pu exiger un louis, mais comme vous avez donné de bonne grâce, je vous tiens quitte.

Z... (tout bas, en se retirant). — Au fait, ce gaillard-là est un voleur accommodant, une sorte de conquérant comme il y en avait au moyen âge.

Louis XI descendit, un soir, dans les cuisines de son château de Plessis-Tours et y trouva un enfant de quatorze à quinze ans occupé à tourner la broche. Frappé de la figure intelligente de cet enfant, le roi lui fit des questions :

— Qui es-tu ? Quel est ton nom ? Combien gagnes-tu ici ?

— Monsieur, je suis du Berry ; je m'appelle Etienne et je gagne autant que le roi.

— Que gagne donc le roi, dit le vieux monarque.

— Ses dépenses et moi les miennes.

Chez l'huissier du ministère.

— Monsieur le ministre ? ..

— En voyage... C'est son chef de cabinet qui le remplace... Il est sorti.

— Quand rentrera-t-il ?

— Quand monsieur le ministre est en voyage, monsieur le chef de cabinet ne rentre pas

Lord Roberts, le généralissime britannique dans l'Afrique du Sud, a une profonde terreur des chats.

Au siège de Kaboul, dans l'Afghanistan, il restait impassible sous une grêle de balles et d'obus.

Soudain, il se mit à trembler comme une feuille au vent... Son état-major s'empresse autour de lui...

Et lord Roberts montra, avec tous les signes d'une frayeur désordonnée, un malheureux chat qui se trouvait sur la crête d'un mur...

Pendant une campagne, en Birmanie, il s'évanouit parce qu'un petit chat était venu se frotter le long de ses jambes.

Un poète décadent, M. Thadéus, cause avec deux jeunes dames.

— Monsieur Thadéus, demande l'une d'elles à brûle-pourpoint, laquelle de nous deux est la plus âgée ?

— Sur mon honneur, belles dames, vous paraissez toutes les deux plus jeunes l'une que l'autre.

Nous ne voyons, dans l'histoire comme elle est faite, que les grands hommes, les rois, les ministres, tout au plus ; ce que nous ignorons et ce qu'il y a plaisir à connaître, c'est la condition médiocre, l'existence moyenne des bonnes gens de chaque temps.

Madame. — Dis-moi, mon ami, doit-on dire limaçonnage ou colimaçon ?

Monsieur. — Colimaçon quand on a le temps, et limaçonnage quand on est pressé.

La médiocrité a ses triomphateurs, qui arrivent à une grande réputation en faisant de petites choses.

Ce qui manque aux auteurs en profondeur et en qualité, ils le donnent en longueur et en quantité.

AMUSEMENTS

ELDORADO

Café-Concert Français

Etablissement unique en son genre à Montréal

... 222, 224, 226 RUE CADIEUX

Semaine commençant le 12 Mars '00

LES INFIRMIERS

Pochade

UN CONCOURS DE ROSIÈRES

Pièce en l'acte à spectacle

VICTOR MORET

Premier Comique des Théâtres de Paris

LES JOURDAN,

Duettistes Excentriques

CHAQUE JOUR (Matinée... à 2 heures)

(Soirée... à 8 heures)

Prix d'Entrée, Saison d'Hiver :

Admission, 10c ; Loges, 25c ; Loge entière, \$1.

Tel. Bell : Est 1821

MUSÉE EDEN

A part un grand nombre de tableaux en cire, il y a au delà de

1000 Curiosités à Voir

A L'ODEON...

CINEMATOGRAPHE, GRAPHOPHONE, Etc. La Passion de Jésus en 20 tableaux représentés à Oberammergau.

Voyage Autour du Monde

50 Nouvelles Vues de Différentes Cités et Monuments de l'Univers chaque semaine.

ADMISSION : Au Musée 10c. — à l'Odéon 10c. — Au tour du Monde 10c. Enfants 5c. Ouvert tous les jours de 9 a.m. à 10 p.m. 206 RUE ST-LAURENT.

P. G. MOUNT, E. E. Ph.

Opticien Diplômé

Examen de la Vue GRATUITEMENT

Assortiment complet d'Optique

A la PHARMACIE ST-DENIS

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No _____

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

Le Massage Electrique

tel qu'il est donné aux

BAINS LAURENTIENS

procure un soulagement instantané aux personnes qui souffrent de rhumatisme, névralgie et maladies nerveuses.

Angle des rues Craig et Beaudry

Entrée privée des dames:

210 RUE CRAIG.



M. J. J. LEVERT
 Professeur de ... **Mandoline, Guitare et Banjo**
 Et IMPORTATEUR DE CES INSTRUMENTS
 Leçons données privément à mes salles ou à domicile.
 Instruments et accessoires FOURNIS GRATUITEMENT pour leçons à mon étude.
2232 RUE STE-CATHERINE
 (Vis-à-vis le Queen's Théâtre) MONTREAL

Un Bienfait pour le Beau Sexe !



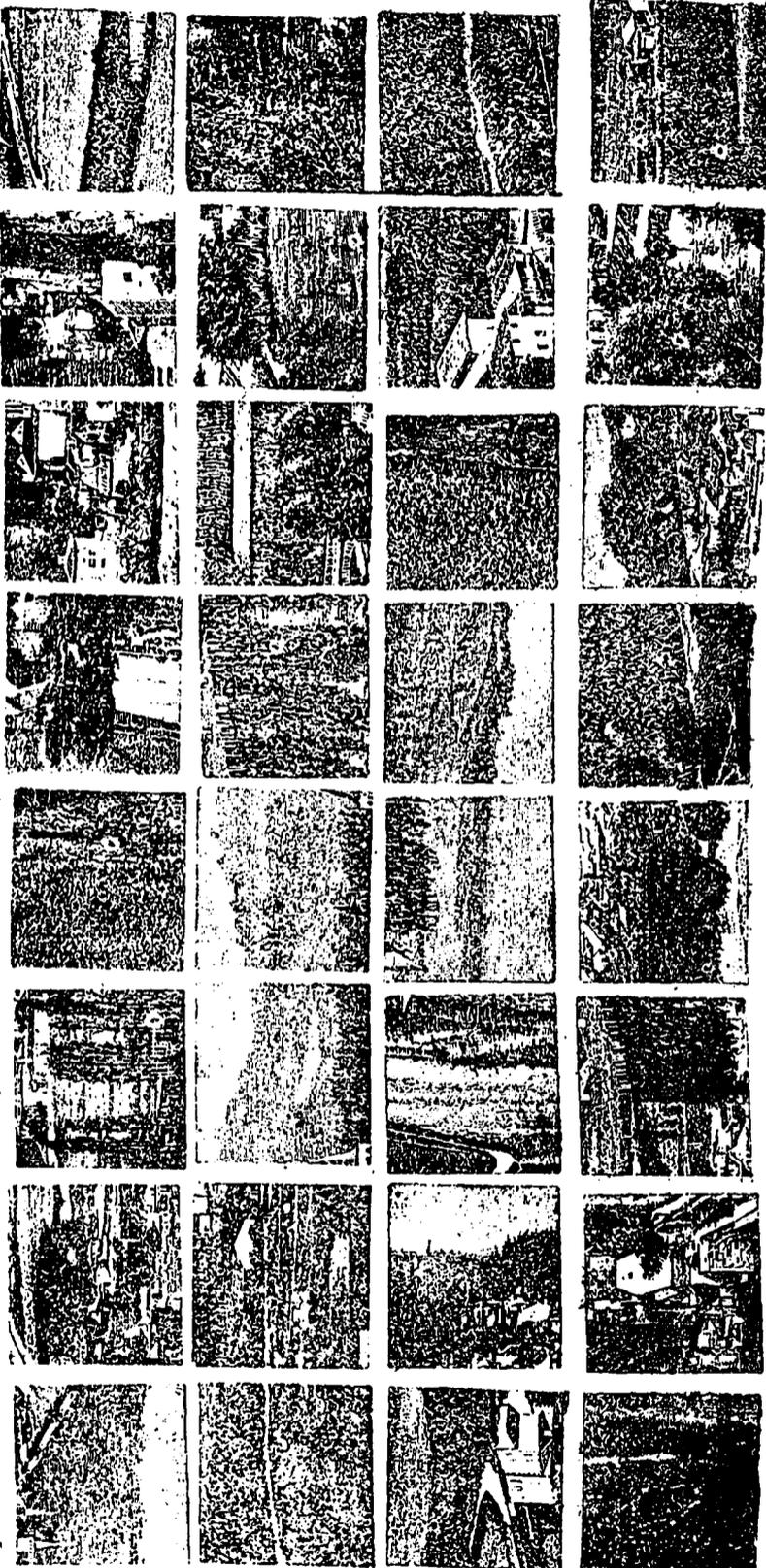
Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
 Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
 Dépôt général pour la Puissance:
L. A. BERNARD,

1882 rue Ste-Catherine, Montreal
 Aux Etats-Unis: G.-L. de MARTIGNY, pharmacien, Manchester, N. H.

SECRETS

Nous enverrons Gratis un Livre de Secrets à toute Femme Mariée qui nous en fera la demande. Ecrivez de suite.
THE DR. WILSON MEDICAL CO.
 MONTREAL.

Casse-tête Chinois du "Samedi" - No 225



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition: UN VILLAGE D'ALLEMAGNE.
 Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.
 Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx", Journal le SAMEDI, Montréal.
 Ne participerez au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.
 Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi 21 mars, à dix heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en: Un abonnement de 3 mois du "Samedi" ou 50 centins en argent.

La _____

Phosphatine Falières...

Est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les Enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance.
 Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.
PARIS
 6 Avenue Victoria
 Montreal: - **R. J. DEVINS, depositaire, No 1886 rue Ste-Catherine**

La ...

Société Nationale de Sculpture
 Au Capital Actions de \$50,000
 La prochaine distribution d'ouvrages d'art se fera à Québec, au No 175 rue St-Jean,
 Le 21 Mars 1900

1 Lot de	\$10,000
1 " "	4 000
1 " "	2,000
1 " "	1,000
2 " "	600
5 " "	200
20 " "	60
66 " "	25
100 " "	40
200 " "	20
300 " "	12
500 " "	8

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots de	\$ 2
100 " "	12
100 " "	8

LOTS TERMINATIFS

999 Lots de	\$ 4
998 " "	4

3,500 Lots valant . . . \$49,742
 Prix du billet: 25c, 50c et \$1.00 En vente partout
 Le Tirage se fait en public
ON DEMANDE DES AGENTS

Pour Guérir le Rhume en Un jour
 Prenez les Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de E. W. Grove se trouve sur chaque boîte.

LES DAMES
 Qui désirent conserver la beauté de la figure et des formes, ou la recouvrer quand elles l'ont perdue, feraient bien de communiquer avec nous. Nous leur fournirons tous les renseignements nécessaires à la conservation de la santé, de la force et de la beauté. Toute demande doit être accompagnée d'un timbre de 2c.
THE UNIVERSAL SPECIALTY CO.,
 P. O. BOX 1142, MONTREAL.

GRATIS POUR HOMMES
 Tout homme qui écrira au "State Medical Institute," 756 Elektron Building, Fort Wayne, Ind., peut recevoir gratuitement un paquet échantillon du plus remarquable Traitement à la maison, qui a guéri des milliers d'hommes qui, pendant des années, avaient souffert des effets de la faiblesse sexuelle, résultant des folies de la jeunesse, de la perte prématurée de la force et de la mémoire, de la faiblesse rénale, de la varicocèle et de l'amacliation des parties. Envoyé sous enveloppe unie. Ecrivez-nous aujourd'hui

PIPE EN AMIANTE
 On ne peut pas la distinguer d'un cigare. Contient autant de tabac qu'un pipe ordinaire. Dure des années. Vingt pipes de tabac de la Havane pour le prix d'un cigare commun. Ce qu'il y a de plus nouveau sur le marché. Echantillon de Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto, Can.